Esther

D'Ève à l'Épouse

De la chute à la nouvelle terre

« Écoute, ma fille, vois, et prête l'oreille ;
oublie ton peuple et la maison de ton père.
Le roi porte ses désirs sur ta beauté ;
puisqu'il est ton Seigneur,
rends-lui tes hommages. »

Psaume 45:11-12

Mentions légales

En application de l'art. L.137-2.-I. du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction et/ou divulgation de parties de l'œuvre dépassant le volume prévu par la loi est expressément interdite.

© Sébastien BARTHELEMY
2026

Avec la contribution précieuse de : Eric Soubeyrand

Édition : BoD · Books on Demand GmbH, 31 avenue de St Rémy 57 600 Forbach, bod&bod.fr
Impression : Libri Plureos GmbH, Friedensallee 273, 22763 Hambourg (Allemagne)

Impression à la demande
ISBN : en cours
Dépôt légal : Octobre 2026

SOMMAIRE –

Introduction : le fil de l'épouse …… 7

1. Assuérus, Le Royaume et les 7 jours ……21
2. Vashti, Eve et l'unité brisée ……39
3. Hadassa, Israël avant la rencontre. ……61
4. Mardochée, celui qui vient ……77
5. La préparation d'Esther ……91
6. Bigthan et Théresch, Tout était déjà écrit ……107
7. Haman, L'agaguite, Le combat inachevé ……123
8. Le 13 Nisan, la loi de la mort ……135
9. Pour un temps comme celui-ci ……147
10. Les Trois jours ……161
11. Les deux banquets et le livre ouvert ……177
12. Haman sur le bois ……187
13. Mardochée devant le Roi ……201
14. Le nouvel édit ……209
15. Le temps de la grâce ……219
16. Le 13 Adar ……227
17. Le 14 Adar ……243
18. 500 et 300, le Huitième jour ……255
19. Le 15 Adar, le repos qui n'a pas de soir ……267
20. De Vashti à Esther, la parole de l'Épouse ……283

Annexe : du 14 au 18 Nisan, l'œuvre accomplie ……..299

Conclusion : de la Séparation au Corps ……319

Introduction
Le fil de l'Épouse

« Et moi, je cacherai ma face en ce jour-là, à cause de tout le mal qu'ils auront fait. »
Deutéronome 31, 18

Il existe dans la Bible un livre étonnant où Dieu ne parle jamais directement. Il n'apparaît pas et son nom n'est même pas mentionné. Aucune prière n'y est rapportée, aucun prophète ne se lève et aucun autel n'est dressé.

Et pourtant, tout semble conduit : les circonstances, les rencontres, les décisions, les retournements de situation, et même la nuit où un roi ne parvient pas à dormir.

Ce livre, c'est Esther.

À première vue, on peut y voir l'histoire d'une reine courageuse, d'un homme jaloux et d'un peuple menacé qui échappe de peu à la destruction. Mais lorsqu'on regarde plus attentivement, quelque chose d'autre apparaît.

Le silence de Dieu n'est pas son absence.

Dieu ne se montre pas ouvertement, mais son action semble traverser toute l'histoire.

Un nom qui parle de ce qui est caché

Le nom d'Esther nous introduit déjà dans ce mystère.

Son origine est généralement rattachée au persan et associée à l'idée d'« étoile ».

Mais la tradition juive a également rapproché son nom du verbe hébreu *satar*, qui signifie « cacher ».

Les maîtres d'Israël se demandaient ainsi : où trouve-t-on une allusion à Esther dans la Torah? Ils répondaient en citant cette parole de Dieu :

« Et moi, je cacherai ma face… »
Deutéronome 31, 18

Le mot hébreu traduit par « je cacherai » est *astir*. La tradition a donc entendu dans *astir* un écho au nom d'Esther.

Cette idée correspond parfaitement au livre : Dieu semble caché, mais il n'est pas absent.

En décomposant ce mot lettre par lettre hébraique, le *samekh* évoque ce qui entoure et enveloppe ; le *tav*, l'accomplissement ou le terme ; le *resh*, un mouvement propre, un renouvellement. L'*aleph*, placé au commencement, renvoie au principe et à l'unité.

Dans cette lecture symbolique, le nom peut donc évoquer un principe qui demeure caché, mais qui conduit néanmoins les choses jusqu'à leur accomplissement.

Ce n'est pas une disparition. C'est une présence cachée.

Voilà l'une des grandes clés du livre d'Esther. Dans le Deutéronome, Dieu annonce qu'il cachera sa face à cause du mal du peuple. Dans Esther, sa face reste cachée, mais sa main semble continuer d'agir.

Ce qui ressemble à une absence devient alors une conduite invisible.

« Mais tu es un Dieu qui te caches, Dieu d'Israël, sauveur ! »
Ésaïe 45, 15

Ésaïe réunit ici deux réalités qui pourraient sembler contradictoires : Dieu se cache, et pourtant il sauve. Le livre d'Esther va nous montrer précisément cela.

Un secours qui surgit d'ailleurs

Au cœur du récit, Mardochée prononce une parole remarquable. Il ne prononce pas le nom de Dieu, mais ses paroles ressemblent pourtant à une véritable confession de foi :

« Car, si tu te tais maintenant,
le secours et la délivrance surgiront d'autre part pour les Juifs.»
Esther 4, 14

« D'autre part. » D'un autre endroit.

Mardochée ne dit pas d'où viendra la délivrance. Mais il est convaincu qu'elle viendra. Il ne voit pas la main qui agit, mais il croit à la délivrance. Cette réalité rejoint une parole de Jésus :

« Mon Père agit jusqu'à présent ; moi aussi, j'agis. »
Jean 5, 17

Le Père agit même lorsqu'on ne le voit pas agir. Paul dira également que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu (Romains 8, 28).

Le livre d'Esther nous montre cette réalité au travers d'événements très ordinaires : un banquet, le refus d'une reine, le choix d'une jeune femme, un complot découvert, un sort jeté, une nuit d'insomnie…

Rien ne semble miraculeux. Rien ne semble même religieux.

Et pourtant, tous ces événements vont finir par se rejoindre.

Le Nom caché dans les lettres

La tradition juive a également remarqué quelque chose de particulier dans le texte d'Esther.

Le nom de Dieu n'y apparaît jamais directement. Pourtant, certaines lectures traditionnelles ont vu le Nom divin caché dans les premières ou dernières lettres de plusieurs mots du texte.

Ainsi, en Esther 5, 4, lorsque la reine invite le roi et Haman au banquet, les premières lettres de quatre mots hébreux successifs peuvent former les quatre lettres du Nom de l'Éternel.

Le Nom n'est donc pas écrit ouvertement. Il serait comme caché dans le texte, au moment même où commence à se préparer le retournement de l'histoire.

Une autre tradition juive voit également une signification particulière lorsque le texte parle simplement du « roi », sans préciser « le roi Assuérus ». Derrière le roi terrestre pourrait alors se laisser entendre, symboliquement, l'écho d'un autre Roi.

Le mot hébreu *mèlèkh*, « roi », est formé des lettres *mem*, *lamed* et *kaph*.

Le roi devient alors l'image de celui dont la volonté s'étend sur un peuple et lui donne une direction. Tout le livre d'Esther se déroule autour d'un trône. Et derrière les événements se pose progressivement une question : quelle volonté finira par s'accomplir sur le peuple ? Celle de l'ennemi qui cherche sa destruction, ou celle du Roi qui conduit sa délivrance ?

Ce que tu tiens entre tes mains

Avant d'aller plus loin, une précision est nécessaire.

Cette étude suivra principalement le texte hébreu du livre d'Esther, celui qui est reçu dans la Bible hébraïque et que l'on retrouve dans les Bibles protestantes. La version grecque ancienne du livre contient des passages supplémentaires, repris notamment dans la tradition catholique. On y trouve entre autres des prières de Mardochée et d'Esther dans lesquelles Dieu est clairement nommé. Ces textes sont importants pour comprendre l'histoire de la transmission et de la réception du livre. Mais notre étude s'intéresse précisément à une particularité du texte hébreu : Dieu n'y est jamais nommé.

C'est ce silence que nous voulons écouter.

Chaque année, lors de la fête de Pourim, le peuple juif lit Esther sur un rouleau appelé la *Meguila*. Ce rouleau se déroule progressivement sous les yeux du lecteur. Et cela correspond merveilleusement au mouvement du livre : au commencement, beaucoup de choses sont cachées. Puis, à mesure que l'histoire se déroule, ce qui était invisible commence à apparaître.

Esther porte le nom de ce qui est caché.

Et son livre va progressivement dévoiler ce qui se trouvait derrière les événements.

Une ombre, non un calque

Dans cette étude, nous allons suivre le livre d'Esther comme une grande trame qui peut nous conduire de la création jusqu'à la nouvelle terre. Mais il faut immédiatement préciser ce que cette lecture signifie.

« En effet, la loi, qui possède une ombre des biens à venir,
et non l'exacte représentation des choses… »
Hébreux 10, 1

Une ombre montre une forme générale, mais elle ne reproduit pas tous les détails.

De la même manière, les figures de l'Ancien Testament peuvent annoncer certaines réalités qui trouvent leur accomplissement en Christ, sans que chaque détail de l'histoire doive nécessairement correspondre à une doctrine précise.

Il ne faut donc pas forcer le texte. Paul écrit :

« Ces choses leur sont arrivées pour servir d'exemples, et elles ont été écrites pour notre instruction, à nous qui sommes parvenus à la fin des siècles. »
1 Corinthiens 10, 11

Et lorsque Jésus marche avec les disciples sur le chemin d'Emmaüs, il commence « par Moïse et par tous les prophètes » pour leur expliquer « dans toutes les Écritures ce qui le concernait » (Luc 24, 27).

Nous lirons donc Esther en gardant trois niveaux bien distincts :

- ce que le texte biblique dit réellement ;
- ce que la tradition a vu dans ce texte ;
- ce que la lecture symbolique peut nous laisser entrevoir.

Le premier fait autorité. Le deuxième peut nous éclairer.

Le troisième nourrit notre méditation, mais ne doit jamais devenir une doctrine imposée au texte.

Car une image possède toujours ses limites.

Esther, par exemple, épouse le roi, tandis que Mardochée pourra, à certains moments de notre lecture, porter une figure qui rappelle Christ. Mais nous savons bien que Christ est aussi notre roi et ne forme qu'un avec le Père.

Nous garderons simplement le mouvement général : une femme d'abord éloignée du trône, puis choisie, préparée, conduite auprès du roi et finalement associée à la délivrance de son peuple.

Le fil de l'Épouse

Un fil traverse ainsi tout le livre : celui d'une femme appelée à se tenir devant le Roi.

Au commencement, quelque chose se brise avec Vashti. La reine est appelée devant le roi. Elle refuse de venir. La relation est rompue. Puis apparaît Hadassa. Elle est orpheline.

Mardochée la recueille et prend soin d'elle.

Elle entre ensuite dans un temps de préparation. Hadassa devient Esther. Elle apprend à vivre auprès du roi, puis vient le moment où elle doit se tenir devant lui, intercéder et risquer sa propre vie pour son peuple.

Elle finit ainsi par participer à une victoire qu'elle n'aurait jamais pu produire par elle-même.

Paul écrit au sujet de Christ et de l'Église : *« Ce mystère est grand; je dis cela par rapport à Christ et à l'Église. » Éph 5, 32*

Le livre d'Esther peut alors être lu comme un chemin : de la séparation vers l'unité, de l'éloignement vers la proximité, de la préparation vers la manifestation.

Jusqu'à cette vision donnée à Jean :

« Réjouissons-nous et soyons dans l'allégresse,
et donnons-lui gloire ; car les noces de l'agneau sont venues,
et son épouse s'est préparée. »
Apocalypse 19, 7

« Son épouse s'est préparée. »

Tout le livre d'Esther semble pouvoir tenir dans ces quelques mots.

Ta vie cachée

Pense maintenant à cette femme qui prie depuis des années pour son fils et qui ne voit toujours rien changer ou à celle qui a remis son entreprise entre les mains de Dieu et qui la voit pourtant vaciller. Elles prient, attendent, cherchent une réponse mais le ciel semble silencieux.

Elles aimeraient entendre une voix, voir un signe ou comprendre ce que Dieu est en train de faire. Mais rien ne vient. Le livre d'Esther parle précisément à ceux qui traversent ces moments.

Le silence de Dieu ne signifie pas nécessairement son absence. Sa face peut être cachée alors que sa main est déjà à l'œuvre. Ce que tu ne vois pas n'est pas forcément ce qui n'existe pas.

Ton histoire est peut-être déjà inscrite dans un livre des Chroniques qu'une simple nuit d'insomnie viendra un jour rouvrir.

« Car vous êtes morts,
et votre vie est cachée avec Christ en Dieu. »
Colossiens 3, 3

Cachée. Comme Esther. Non pas perdue, mais gardée.

Jésus lui-même parle du Père « qui est là dans le lieu secret » et « qui voit dans le secret » (Matthieu 6, 6). L'Épouse apprend d'abord à vivre dans ce lieu où le Roi voit, même lorsqu'elle ne voit pas encore ce qu'il fait.

C'est dans ce lieu caché qu'elle est préparée. Et c'est de ce lieu qu'un jour elle sera appelée à paraître.

Alors ouvre ce rouleau. Déroule-le lentement.

Car dans ce livre où Dieu semble caché, chaque page nous apprend à reconnaître sa main.

Et Celui qui se cache n'est pas absent.

Chapitre 1
Assuérus, le royaume et les sept jours

« À l'Éternel la terre et ce qu'elle renferme,
le monde et ceux qui l'habitent ! » Psaume 24, 1

« C'était du temps d'Assuérus,
de cet Assuérus qui régnait depuis l'Inde jusqu'en Éthiopie sur cent vingt-sept provinces. » Esther 1, 1

Le livre d'Esther ne commence ni par une femme, ni par un peuple menacé, ni même par un ennemi. Il commence par un trône.

Avant que l'histoire commence, il y a donc un royaume et un roi qui règne.

Avant la chute, avant le combat, avant la préparation d'Esther et avant la délivrance du peuple, le Roi est déjà assis sur son trône.

Tout ce qui va suivre se déroulera devant lui.

Le Roi demeure

Dans la lecture que nous allons suivre, Assuérus gardera du début à la fin la figure du Roi.

Autour de lui, tout va bouger.

Les femmes vont passer. Des hommes vont être élevés puis renversés. Des complots vont naître. Des décrets seront écrits. Certains sembleront conduire à la mort, d'autres ouvriront un chemin de délivrance.

Mais le trône, lui, ne change pas de main.

C'est peut-être la première chose que le livre veut nous apprendre: pendant que les hommes s'agitent, le Roi demeure.

Le nom hébreu d'Assuérus est *Ahashvérosh*. Il vient du nom perse du roi et il ne faut donc pas chercher son sens premier dans la langue hébraïque. On peut cependant entendre, à la fin du nom, un son proche de *rosh*, qui signifie notamment « tête », « sommet» ou « commencement ».

L'histoire commence bien par la tête : celui qui règne.

De l’Inde à l’Éthiopie

Le royaume d’Assuérus s’étend « de l’Inde jusqu’à Koush », sur cent vingt-sept provinces.

Dès les premières lignes, l’auteur veut nous faire mesurer l’immensité du royaume. Israël n’est alors qu’un peuple dispersé au milieu d’un empire qui le dépasse de toutes parts.

Mais un détail mérite notre attention.

Les frontières de cet empire traversent des territoires que la Genèse rattache aux trois fils de Noé. Koush descend de Cham. Madaï, associé aux Mèdes, descend de Japhet. Élam et Assur appartiennent à la descendance de Sem.

Ainsi, derrière les cent vingt-sept provinces apparaît comme une image du monde des nations : Sem, Cham et Japhet se retrouvent, d’une certaine manière, réunis sous l’autorité d’un même royaume.

Et c’est précisément là que va se dérouler l’histoire d’Esther.

Ce qui va arriver ne se joue donc pas dans un petit royaume isolé. Le trône devant lequel Esther va paraître exerce son autorité sur un territoire immense, peuplé de nations et de peuples différents.

Cette image fait entendre une autre parole :

« Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, les extrémités de la terre pour possession. »
Psaume 2, 8

Puis Jésus ressuscité déclarera :

« Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre. »
Matthieu 28, 18

Le royaume d'Assuérus devient alors, dans notre lecture, une image qui prépare quelque chose de plus grand : un Roi dont l'autorité ne s'arrête pas à Israël, mais s'étend jusqu'aux extrémités de la terre.

Et l'une de ces extrémités réapparaîtra justement dans le livre des Actes.

Peu après la Pentecôte, Philippe rencontre sur la route un homme venu d'Éthiopie. Il lui annonce Jésus, l'homme croit, est baptisé, puis reprend son chemin dans la joie.

Dans Esther, Koush marque l'une des extrémités du royaume.

Dans les Actes, un homme venu de cette région reçoit déjà la Bonne Nouvelle et repart avec elle.

L'image est belle : ce qui était autrefois placé sous l'autorité d'un roi terrestre annonce, comme en ombre, un Royaume bien plus vaste. Désormais, la parole du véritable Roi sort de Jérusalem et se dirige vers les nations. Jusqu'aux extrémités de la terre.

Cent vingt-sept

Assuérus règne sur cent vingt-sept provinces.

Ce nombre a attiré l'attention de la tradition juive pour une raison très simple : Sara, l'épouse d'Abraham, est morte à l'âge de cent vingt-sept ans. **(**Genèse 23, 1)

Les maîtres d'Israël ont donc établi un rapprochement entre les cent vingt-sept années de Sara et les cent vingt-sept provinces sur lesquelles Esther deviendra reine.

Ce rapprochement prend une couleur particulière dans notre étude.

Sara signifie « princesse ». Elle est la femme liée à la promesse faite à Abraham, celle par laquelle naîtra Isaac, l'enfant de la promesse. Paul la reprendra comme figure de la femme libre lorsqu'il opposera Agar, la servante, à la Jérusalem d'en haut : « Mais la Jérusalem d'en haut est libre, c'est notre mère » (Galates 4:26). Pierre, lui aussi, présentera Sara aux femmes croyantes comme un modèle de confiance et dira même qu'elles sont devenues « ses filles » en faisant le bien sans se laisser troubler par la crainte (1 Pierre 3:6).

Ces textes déplacent ainsi notre regard. Lorsqu'il est question d'une mère dans cette image spirituelle, Paul ne nous conduit pas vers Marie, mais vers « la Jérusalem d'en haut ». Et cette Jérusalem céleste apparaîtra à la fin des Écritures sous les traits de « l'Épouse, la femme de l'Agneau » (Apocalypse 21:9-10). Le fil biblique nous conduit donc de Sara, la femme libre qui enfante

selon la promesse, jusqu'à la Jérusalem d'en haut et, finalement, à l'Épouse.

Une seconde lecture est possible, mais elle est seulement symbolique.

Si l'on additionne les chiffres de 127, on obtient 10.

Or dix correspond à la valeur numérique de la lettre hébraïque *yod*. Son nom est proche du mot *yad*, « la main ».

Le *yod* porte notamment l'idée d'une puissance qui peut se manifester et passer à l'action.

On peut alors y voir l'image d'un royaume dans lequel la volonté du Roi va progressivement devenir visible : ce qui est décidé par la tête sera accompli par la main. La volonté royale arrivera à sa manifestation.

Suse, la ville du lis

Le trône se trouve à Suse, *Shoushan*, ce qui veut dire « le lis ».

Et voilà que l'histoire d'une femme appelée à se tenir devant le Roi commence dans la ville du lis. Or le lis apparaît justement

dans le Cantique des cantiques comme une image liée à la bien-aimée :

« Comme un lis au milieu des épines,
telle est mon amie parmi les jeunes filles. »
Cantique des cantiques 2, 2

Jésus parlera lui aussi du lis :

« Considérez comment croissent les lis des champs :
ils ne travaillent ni ne filent. »
Matthieu 6, 28

Le lis ne fabrique pas sa beauté. Il la reçoit.

Jésus poursuit en disant que Salomon lui-même, malgré toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Nous retrouvons déjà quelque chose qui traversera tout le livre d'Esther : la différence entre vouloir produire soi-même et apprendre à recevoir. Et l'histoire commence précisément dans la ville du lis.

Cent quatre-vingts jours de gloire

Avant le grand festin, le Roi commence par montrer ce qu'il possède.

« Il montra la splendide richesse de son royaume
et l'éclat magnifique de sa grandeur pendant nombre de jours,
pendant cent quatre-vingts jours. »
Esther 1, 4

Le texte parle de la richesse et de la gloire de son royaume.

En hébreu, le mot *kavod*, traduit par « gloire », est lié à l'idée de poids. Ce qui possède de la gloire est ce qui a du poids, de la valeur, de la consistance.

Paul utilisera lui aussi l'expression « richesse de la gloire » lorsqu'il priera pour les croyants d'Éphèse : *« ... quelle est la richesse de la gloire de son héritage qu'il réserve aux saints. » Éphésiens 1, 18*

Regarde l'ordre des choses. Le Roi montre d'abord ce qu'il possède. Il ne commence pas par demander. Il commence par montrer.

Cela rappelle le récit de la création. Lorsque l'homme apparaît, Dieu a déjà préparé la lumière, les eaux, la terre, les arbres, les animaux et tout ce qui lui sera nécessaire.

Adam arrive dans un monde déjà préparé.

L'homme ne commence donc pas l'histoire de Dieu en apportant quelque chose mais Il commence en recevant.

Sept jours dans le jardin

Puis vient le festin.

« Lorsque ces jours furent écoulés,
le roi fit pour tout le peuple qui se trouvait à Suse, la capitale,
depuis le plus grand jusqu'au plus petit, un festin qui dura sept jours, dans la cour du jardin de la maison royale. »
Esther 1, 5

Sept jours. Un jardin. Une abondance offerte à tous.

Il est difficile de lire ces mots sans penser aux sept jours de la création et au jardin d'Éden.

Le mot hébreu employé ici pour le jardin est *ginnah*. Il appartient à la même famille que *gan*, le jardin, et se rattache à l'idée d'un espace protégé, entouré. Le jardin biblique n'est donc pas seulement un endroit agréable. C'est aussi un lieu gardé, un espace dans lequel la vie peut se développer.

Cette lecture nous permet de contempler le jardin comme un lieu préparé et protégé, dans lequel la vie peut croître.

C'est ainsi que commence l'histoire de l'homme dans la Genèse.

Avant la rupture, tout est déjà là. L'homme n'a pas à terminer une œuvre que Dieu aurait laissée inachevée mais il entre dans ce qui a déjà été préparé.

« ... et cependant ses œuvres avaient été achevées
depuis la fondation du monde.
Hébreux 4, 3

Le festin d'Assuérus porte la même image.

Lorsque les invités arrivent, la table est déjà dressée. Jésus racontera lui aussi l'histoire d'un roi qui prépare des noces pour son fils et fait dire aux invités :

« Tout est prêt, venez aux noces.»

Matthieu 22, 4

L'invité ne prépare pas le repas.

Il vient à ce qui a été préparé pour lui.

Un palais aux couleurs du sanctuaire

Le texte prend ensuite le temps de décrire le décor :

« Des tentures blanches, vertes et bleues étaient attachées par des cordons de byssus et de pourpre à des anneaux d'argent et à des colonnes de marbre. »

Esther 1, 6

Pour quelqu'un qui connaît l'Ancien Testament, certaines matières et certaines couleurs rappellent immédiatement le sanctuaire d'Israël. Le bleu, le fin lin et la pourpre se retrouvent dans la description du tabernacle et dans les vêtements sacerdotaux. Ce bleu, *tekhelet*, est la couleur du cordon que chaque Israélite devait porter à la frange de son vêtement pour se souvenir des commandements. C'est ce bord du vêtement que la

femme à la perte de sang touchera, en souvenir des commandements.

Le palais d'un roi perse est donc décrit avec des éléments qui peuvent rappeler au lecteur la demeure de Dieu.

Et cela est d'autant plus remarquable que le nom de Dieu n'apparaît jamais dans le livre.

Le palais d'un roi païen est ainsi décrit avec les couleurs de la demeure de Dieu. Le livre ne nomme pas le Seigneur, mais il habille le décor de sa présence.

Le fin lin réapparaîtra d'ailleurs tout à la fin de la Bible, cette fois sur l'Épouse :

« Et il lui a été donné de se revêtir d'un fin lin, éclatant, pur.
Car le fin lin, ce sont les œuvres justes des saints. »
Apocalypse 19, 8

Le livre commence donc dans un jardin décoré de fin lin. La Bible s'achève avec une Épouse revêtue de fin lin. Entre les deux, une préparation doit avoir lieu.

La première loi : la liberté

Un détail du festin pourrait facilement passer inaperçu :

« On ne forçait personne à boire, car le roi avait ordonné à tous les gens de sa maison de se conformer à la volonté de chacun. »
Esther 1, 8

Personne n'est forcé.

Le mot *dath*, forcé, utilisé dans ce passage pour parler de l'ordre établi, désigne une loi ou un décret. Ce mot perse va devenir l'un des mots maîtres du livre. On le retrouvera dans la sentence contre Vashti, dans l'édit de mort d'Haman, puis dans le nouvel édit de délivrance.

Or la première loi du livre n'est ni un interdit, ni une condamnation. C'est une loi de liberté : chacun selon sa volonté, personne n'est contraint.

Et enfin un nouvel édit permettra aux Juifs de défendre leur vie.

Mais lorsque cette notion apparaît pour la première fois dans le livre, elle apparaît dans un contexte de liberté.

Personne n'est contraint.

Cela rappelle encore le commencement de la Genèse :

« L'Éternel Dieu donna cet ordre à l'homme :
Tu pourras manger de tous les arbres du jardin. »
Genèse 2, 16

Nous retenons souvent l'interdiction qui vient juste après : « tu ne mangeras pas ». Mais Dieu commence par dire : « Tu pourras manger de tous. » La liberté vient avant la limite.

Dieu donne largement avant de poser une seule frontière.

Jacques parlera plus tard de « la loi parfaite, la loi de la liberté » (Jacques 1, 25). Cette liberté prépare directement ce qui va suivre dans Esther. Car pour pouvoir dire non, il faut d'abord être libre.

Et c'est précisément dans ce jardin où personne n'est contraint que la reine va refuser l'appel du Roi.

Pense à ce que tu as reçu

Nous passons facilement notre vie à essayer de construire ce que nous croyons devoir mériter.

Une place. Une reconnaissance. La paix. L'amour de Dieu.

Nous travaillons parfois comme si la table n'était pas encore prête. Comme s'il fallait mériter le droit de s'y asseoir.

Mais regarde comment commence Esther.

Le Roi possède déjà le royaume. Il montre sa gloire. Il prépare le jardin. Il dresse la table. Il offre l'abondance. Et seulement ensuite, il appelle. La relation ne commence donc pas par ce que l'homme apporte au Roi. Elle commence par ce que le Roi a déjà préparé pour l'homme.

Le problème ne commence pas parce que Dieu aurait oublié de donner quelque chose. Il commence lorsque ce qui a été donné n'est plus reçu dans la relation avec Celui qui donne.

Le septième jour

Tout est maintenant prêt. Le trône. Le royaume. La gloire. Le jardin. Le fin lin et la pourpre. La table. La liberté.

Il ne manque plus qu'une personne. Celle qui porte la couronne.

Le septième jour, le Roi demande que la reine paraisse devant lui.

Et c’est précisément là, au milieu de toute cette abondance, que quelque chose va se briser.

Pour la première fois, l’appel du Roi va rencontrer un refus.

Chapitre 2
Vashti, Ève et l'unité brisée

« Il envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités aux noces ; mais ils ne voulurent pas venir. »
Matthieu 22, 3

Tout est prêt.

Le Roi a montré sa gloire. Il a préparé le festin. Il a ouvert le jardin. Il a même établi cette première règle étonnante :

Personne ne sera forcé ni contraint mais il ne manque plus qu'une présence. Celle de la femme qui porte la couronne.

Une femme déjà établie

Vashti n'a rien à conquérir. Elle est déjà reine. Elle possède la place, la beauté et la couronne. Elle n'a pas eu à les gagner : elle les a reçues.

C'est ici que commence notre rapprochement avec la femme du jardin d'Éden.

Ève non plus n'a rien construit. Elle n'a rien acquis et rien mérité. Lorsqu'elle apparaît, tout est déjà là.

Le jardin existe. La création est achevée. L'homme est là. Et Dieu l'établit dans une relation qu'elle n'a pas elle-même créée.

Adam lui donnera le nom de *Hava*, Ève :

« Adam donna à sa femme le nom d'Ève :
car elle a été la mère de tous les vivants. »
Genèse 3, 20

Son nom est lié à la vie.

Dans un lecture symbolique des lettres qui composent son nom, il peut également être contemplées comme l'existence reliée au souffle de vie.

L'image est belle : tant que le lien demeure, la vie circule.

Lorsque le lien est rompu, l'existence demeure, mais quelque chose a été séparé de sa source.

C'est dans ce mouvement que Vashti peut nous rappeler Ève.

Sa couronne n'est pas seulement un privilège. Elle porte aussi un appel. Ce qu'elle a reçu du Roi doit maintenant paraître devant le royaume. Elle n'a pas reçu sa beauté et sa couronne seulement pour les posséder, mais pour manifester quelque chose de la gloire du Roi qui les lui a données.

Un festin à part

Un détail apparaît presque discrètement dans le récit :

« La reine Vashti fit aussi un festin pour les femmes
dans la maison royale du roi Assuérus. »
Esther 1, 9

Le Roi donne son festin. Et Vashti donne le sien. Il n'y a encore aucun conflit déclaré. Le texte ne condamne d'ailleurs pas le festin de Vashti. Mais deux tables apparaissent.

Le Roi reçoit d'un côté. La reine reçoit de l'autre.

Cette image nous intéresse parce qu'elle prépare ce qui va suivre car chacun se trouve désormais dans son propre espace.

Dans la Genèse, quelque chose de semblable apparaît lorsque le serpent s'adresse à Ève. Le dialogue se déroule entre lui et la femme. Adam n'intervient pas dans cet échange, même si le texte dira ensuite qu'il était avec elle lorsqu'elle mangea.

La séparation n'est pas encore consommée. Mais quelque chose s'est déjà introduit entre eux.

Et c'est souvent ainsi que commence une rupture : bien avant que l'unité ne soit officiellement brisée, chacun commence à vivre de son côté. La séparation ne tombe pas soudainement sur un couple parfaitement uni ; elle trouve souvent son chemin là où la présence commune s'est peu à peu distendue.

Je fais ici un pas de côté pour parler aux couples brisés, ou à ceux qui sentent la séparation approcher. Ce que tu vois aujourd'hui chez l'autre n'est peut-être que la partie visible d'un éloignement commencé bien plus tôt. Peu à peu, les centres d'intérêt se sont séparés, les temps partagés se sont raréfiés, les conversations se sont raccourcies, chacun a commencé à construire une part de sa vie sans l'autre. Et sans même s'en rendre compte, ce qui était autrefois vécu ensemble a commencé à être vécu séparément.

La rupture visible n'est alors parfois que l'aboutissement d'une séparation silencieuse qui avait déjà commencé dans les habitudes, dans les regards, dans le temps que l'on ne prenait plus l'un pour l'autre.

Le septième jour

Puis arrive le septième jour.

« Le septième jour, comme le cœur du roi était réjoui par le vin,
il ordonna à Mehuman, Biztha, Harbona, Bigtha, Abagtha,
Zéthar et Carcas, les sept eunuques qui servaient devant le roi
Assuérus, d'amener en sa présence la reine Vashti,
avec la couronne royale, pour montrer sa beauté
aux peuples et aux grands, car elle était belle de figure. »
Esther 1, 10-11

Le Roi ne demande pas à Vashti de devenir quelqu'un d'autre. Il lui demande simplement de venir avec ce qu'elle possède déjà : Sa couronne et sa beauté, Ce qu'elle a reçu doit maintenant être manifesté.

Le texte dit qu'elle était belle d'apparence.

Le mot employé appartient au vocabulaire du « bon », *tov*, que l'on retrouve dès la création lorsque Dieu regarde ce qu'il a fait et voit que cela est bon.

On retrouve encore ce mot au jardin lorsque la femme voit que l'arbre est « bon à manger ». Quelque chose d'important se joue ici. Ce qui est bon peut être reçu comme un don et demeurer tourné vers celui qui donne. Mais ce qui est bon peut aussi être saisi pour soi.

C'est précisément là que commence la rupture dans le jardin.

Les sept eunuques : ce qui était caché apparaît

Le Roi ne se déplace pas lui-même. Il envoie sept eunuques, sept serviteurs qui se tiennent devant sa face et qui portent sa parole jusqu'à la reine.

Leurs noms sont perses. Il ne s'agit donc pas de leur attribuer une étymologie hébraïque qu'ils n'ont pas. Mais lorsqu'on regarde la manière dont le texte hébreu les transcrit, certaines sonorités et certaines lettres font apparaître des échos étonnants. Pris comme une lecture symbolique, ces échos semblent dessiner un chemin : celui que contient l'appel du Roi.

Mehuman ouvre la marche. Son nom fait entendre *mehoumah*, le trouble, l'agitation, le bouleversement. Car lorsque la parole du Roi atteint quelqu'un, elle ne laisse pas toujours intact ce qui s'était installé. Elle vient déranger un ordre ancien, déplacer ce qui semblait établi, réveiller ce qui s'était assoupi.

Puis vient Biztha. Son nom fait résonner *bizzah*, le butin, ce dont on s'empare après la victoire. Ce mot traversera d'ailleurs la fin du livre lorsque, par trois fois, il sera précisé que les Juifs *« ne mirent pas la main au pillage »* (Esther 9:10, 15-16). L'appel du Roi commence ainsi par un dépouillement : quelque chose doit être lâché pour pouvoir répondre.

Harbona vient ensuite. Son nom peut faire entendre, dans cette lecture, l'écho de *ḥerev*, l'épée, mais aussi celui d'un lieu desséché. L'image rejoint alors celle d'une parole qui tranche et sépare :

« Car la parole de Dieu est vivante et efficace, plus tranchante qu'une épée quelconque à deux tranchants. »
Hébreux 4:12

Et Harbona n'est pas un personnage quelconque. Il réapparaîtra au moment décisif du récit pour montrer au Roi le bois qu'Haman avait préparé pour Mardochée (Esther 7:9). Celui qui se trouvait parmi les porteurs de la parole au commencement se retrouvera là lorsque le jugement sera prononcé.

Viennent ensuite Bigtha et Abagtha. Dans leurs noms, on peut entendre *gath*, le pressoir. Et l'image est saisissante : c'est précisément lorsque le cœur du Roi est réjoui par le vin que ses serviteurs sont envoyés vers Vashti.

Le pressoir est le lieu où le fruit est écrasé afin que ce qu'il contient soit manifesté.

Cette image traverse les Écritures. Ésaïe fait entendre cette parole: *« J'ai été seul à fouler au pressoir »* (Ésaïe 63:3). Et bien plus tard, Jésus entrera dans un jardin nommé Gethsémané, nom traditionnellement compris comme le « pressoir à huile ». Là, dans l'angoisse, il dira : *« Abba, Père, toutes choses te sont possibles, éloigne de moi cette coupe ! Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. »* Marc 14:36

Le pressoir devient alors le lieu où la volonté propre rencontre celle du Père. Ce qui est pressé révèle ce qu'il contient. Et au cœur même de cet écrasement demeure cette parole : **Abba, Père**.

Zéthar vient ensuite. Son nom peut évoquer, dans cette lecture symbolique, l'idée d'examiner, de scruter, de mettre au jour. Après le pressoir vient ainsi la manifestation : ce qui était caché à l'intérieur apparaît désormais. L'épreuve n'a pas nécessairement créé ce qui sort ; elle l'a révélé.

Enfin vient Carcas, le dernier des sept. Son nom permet une dernière résonance symbolique : *kar*, l'agneau, et *kasah*, couvrir. L'image devient alors celle d'une couverture liée à l'agneau.

Elle nous ramène jusqu'au commencement. Après la chute, Dieu fit à Adam et à Ève des vêtements de peau et les en revêtit (Genèse 3:21). Puis David écrira : *« Heureux celui à qui la transgression est remise, à qui le péché est pardonné ! » Psaume 32:1*

Le verbe hébreu employé porte effectivement l'idée de couvrir : heureux celui dont le péché est couvert.

Ainsi, dans cette lecture, les sept serviteurs ne portent pas seulement un ordre disant : **« Viens. »**

Derrière leurs noms se dessine tout un chemin :

Le trouble qui réveille, le dépouillement qui détache, la parole qui tranche, le pressoir qui révèle, l'examen qui met en lumière, et finalement la couverture de l'Agneau.

Et ces hommes ne viennent pas du serpent. Ils se tiennent devant le Roi et portent sa parole.

C'est ici que le refus de Vashti prend une autre profondeur. La parole du Roi ne crée pas ce qui se trouve dans son cœur : elle le révèle. Le pressoir ne fabrique pas ce que contient le fruit ; il le fait sortir.

Vashti ne refuse donc pas seulement de paraître devant un banquet. Dans la lecture spirituelle du récit, son refus révèle quelque chose de plus profond : **elle refuse le chemin de l'appel, ce chemin qui dépouille, qui tranche, qui presse et qui met en lumière, avant de conduire finalement à la couverture que Dieu lui-même donne.**

C'est souvent ce que produit la parole de Dieu.

Elle ne fabrique pas ce qui est dans le cœur. Elle le met en lumière.

« Nulle créature n'est cachée devant lui, mais tout est à nu et à découvert aux yeux de celui à qui nous devons rendre compte. »
Hébreux 4, 13

Dans le jardin d'Éden également, la parole de Dieu devient le lieu où le choix de l'homme va apparaître.

Le commandement n'est pas mauvais et Paul dira même que le commandement devait conduire à la vie (Romains 7, 10).

Mais lorsque cette parole rencontre le cœur de l'homme, elle révèle ce qu'il choisit.

Parmi les sept serviteurs, un nom mérite d'être retenu : Harbona.

C'est lui qui signalera au Roi le bois qu'Haman avait préparé pour Mardochée (Esther 7, 9).

Il est présent lorsque la reine est appelée.

Et il sera encore présent lorsque le jugement d'Haman sera prononcé.

Celui qui porte la parole du Roi au commencement sera donc là lorsque cette même autorité royale jugera à la fin.

Le refus

Puis vient le refus.

Vashti ne vient pas. Le verbe hébreu *ma'en* exprime un refus volontaire : ne pas vouloir, se soustraire à ce qui est demandé.

Mais Vashti ne refuse pas simplement sept serviteurs. Ces hommes portent la parole du Roi. Derrière leur voix se trouve son appel. Les repousser, c'est donc refuser la parole de celui qui les a envoyés.

Des siècles plus tard, Jésus racontera une scène étonnamment proche. Un roi prépare des noces et envoie ses serviteurs appeler ceux qui ont été invités. Tout est prêt, le repas est préparé, les serviteurs sont envoyés, mais Jésus dit simplement : **« ils ne voulurent pas venir »** (Matthieu 22:3).

Le même mouvement apparaît : **le Roi prépare, le Roi envoie, la parole appelle à venir, mais l'invité refuse.**

Le problème n'est donc pas l'absence d'invitation. La parole est bien partie du Roi et elle est bien parvenue jusqu'à celui qui était appelé. La rupture se produit au moment où cette parole rencontre une volonté qui ne veut plus venir.

C'est précisément ce qui se joue avec Vashti. Elle était déjà dans le palais, déjà reine, déjà conviée au festin. Pourtant, lorsque la parole du Roi vient la chercher pour qu'elle paraisse auprès de lui, elle refuse de venir. La séparation visible qui suivra ne fera que révéler une rupture qui vient de se produire face à sa parole.

Et c'est ici que la figure rejoint Ève. Dans le jardin également, la rupture commence autour d'une parole. Celle de Dieu est mise en doute, puis une autre voix est écoutée. Ce n'est qu'ensuite que l'unité entre l'homme et la femme se déchire.

D'Esther à la parabole des noces, le même fil apparaît alors : **le Roi parle, ses serviteurs portent sa parole et l'appel retentit : viens. La question n'est pas de savoir si l'invitation a été donnée, mais si celui qui l'entend veut encore venir.**

Ce que la figure dit, et ce qu'elle ne dit pas

Il faut cependant s'arrêter ici.

Car si nous lisons simplement l'histoire de Vashti, une question apparaît immédiatement. Le texte nous dit que le cœur du roi était réjoui par le vin. Après plusieurs jours de festin, il demande que sa femme soit amenée devant les hommes afin de montrer sa beauté.

Un roi ivre, qui veut exhiber sa femme devant des hommes échauffés par sept jours de festin : bien des commentateurs, juifs comme chrétiens, voient dans le refus de Vashti un acte de dignité plutôt qu'une faute.

Cette lecture a du poids, et il ne faut pas la balayer. Sur le plan de l'histoire, Vashti n'est pas nécessairement coupable. Le livre d'Esther lui-même porte un regard ironique sur la cour perse, ses excès et ses emportements.

La figure garde le mouvement, pas les défauts de l'homme qui la porte. David, Salomon et Samson sont aussi des figures du Christ, et aucun d'eux n'est sans faute.

Les sept conseillers : le jugement

Après les sept eunuques viennent sept conseillers.

Carschena, Schéthar, Admatha, Tarsis, Mérès, Marsena et Memucan.

Le texte précise qu'ils « voyaient la face du roi » et occupaient les premières places du royaume.

Les premiers serviteurs étaient allés vers la reine. Les seconds demeurent devant le Roi.

Les premiers ont fait apparaître le refus. Les seconds doivent maintenant examiner ce qui vient d'être révélé.

Le texte précise qu'ils connaissent « la loi et le droit ».

La lumière révèle. Puis vient le jugement.

Jésus l'exprimera ainsi :

« Et ce jugement c'est que, la lumière étant venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière. »
Jean 3, 19

« Qu'elle ne vienne plus »

La sentence tombe :

« … que Vashti ne paraîtra plus devant le roi Assuérus,
et que le roi donnera la dignité de reine à une autre
qui est meilleure qu'elle. » Esther 1, 19

Il y a quelque chose de tragique dans cette phrase.

Vashti avait refusé de venir. La sentence dit maintenant qu'elle ne viendra plus. Son choix devient sa condition. Elle avait choisi la distance. La distance devient désormais définitive.

C'est une réalité que l'on retrouve ailleurs dans l'Écriture : il arrive que le jugement consiste à laisser l'homme aller dans la direction qu'il a lui-même choisie.

Paul l'exprime dans l'épître aux Romains lorsqu'il répète que Dieu « les a livrés » à ce vers quoi leur cœur s'était tourné.

Vashti n'est pas mise à mort. Elle perd sa place devant le Roi.

Et cela nous ramène encore une fois au jardin.

Adam et Ève ne tombent pas physiquement morts au moment où ils mangent du fruit.

Mais ils quittent le jardin. L'accès à l'arbre de vie leur est fermé et la mort apparaît d'abord sous la forme d'une séparation.

Quelque chose qui vivait dans la présence se retrouve désormais dehors et une difficulté nouvelle apparaît dans Esther : la décision est inscrite parmi les lois des Perses et des Mèdes.

Elle ne peut plus être simplement effacée et cette question deviendra essentielle plus tard.

Comment le Roi pourra-t-il sauver, lorsqu'une parole royale écrite ne peut plus être effacée ?

Que se passe-t-il lorsqu'une parole de mort a été écrite et qu'elle ne peut plus être annulée ?

Comment la délivrance peut-elle encore venir ?

Tout le drame d'Esther se trouve déjà en germe ici.

À une autre, meilleure qu'elle

La sentence contient aussi une promesse : *« ... le roi donnera la dignité de reine à une autre qui est meilleure qu'elle. »*

Ces mots rappellent fortement une autre histoire biblique.

Lorsque Saül désobéit, Samuel lui dit :

« L'Éternel déchire aujourd'hui de dessus toi la royauté d'Israël, et il la donne à un autre, qui est meilleur que toi. »
1 Samuel 15, 28

Ce rapprochement est important, car Saül et Esther vont bientôt se rejoindre d'une manière étonnante.

Saül appartenait à la tribu de Benjamin. Mardochée aussi.

Saül avait épargné Agag. Plus tard, Haman sera présenté comme Agaguite. Le livre d'Esther semble donc rouvrir une très ancienne histoire.

Mais pour l'instant, retenons seulement ceci : la vocation ne disparaît pas parce que celui qui la portait l'a refusée.

Le Roi ne renonce pas à son plan et la place sera donnée à une autre. Jésus dira lui aussi :

« Le royaume de Dieu vous sera enlevé,
et sera donné à une nation qui en rendra les fruits. »
Matthieu 21, 43

Le projet demeure. Une autre femme va maintenant être préparée.

La loi de la domination

Le décret est envoyé dans toutes les provinces du royaume et son contenu est étonnant : *« ... afin que tout homme fût le maître dans sa maison. » Esther 1, 22*

Toute la puissance administrative de l'empire est mobilisée parce qu'une femme a refusé de venir devant son mari. Il y a probablement une part d'ironie dans cette scène. Mais dans notre lecture, un autre rapprochement apparaît. Après la chute, Dieu dit à la femme : *« ... tes désirs se porteront vers ton mari, mais il dominera sur toi. »* Genèse 3, 16

Il faut bien comprendre l'ordre.

La domination de l'homme sur la femme n'appartient pas à l'ordre de la création. Elle est une conséquence de la rupture.

Au jardin, la femme était en face de l'homme, os de ses os, chair de sa chair. Hors du jardin, la relation devient rapport de force.

Le décret des conseillers en est l'image exacte. Quand la relation au Roi est brisée, il ne reste plus que la loi pour tenir les choses en ordre, et cette loi prend la forme de la domination.

Le Nouveau Testament ne restaure pas ce décret, il le renverse :

« Maris, aimez vos femmes, comme Christ a aimé l'Église, et s'est livré lui-même pour elle » Éphésiens 5, 25

Le Christ ne règne pas sur l'Épouse en maître qui domine, mais en Époux qui se donne.

Le livre d'Esther se terminera d'ailleurs sur une femme dont la parole a force de loi (Esther 9, 32).

Entre les deux, toute l'histoire de la restauration.

Pense à cette femme

Pense à une femme qui a beaucoup reçu.

Une famille. Une foi. Une place. Des dons.

Pendant longtemps, elle vit avec tout cela sans difficulté. Puis vient un appel. Il faut sortir de l'endroit où elle se sent en sécurité.

Il faut paraître. Servir. Donner ce qu'elle a reçu. Et elle dit non.

Pas nécessairement par rébellion. Pas avec violence mais elle préfère simplement rester à sa propre table. C'est cela qui rend le refus de Vashti si troublant dans notre lecture. Il n'y a pas de grand crime. Pas d'idole dressée ni de blasphème.

Simplement un appel auquel quelqu'un ne répond pas. Et parfois, la rupture commence ainsi.

Ce qui avait été donné pour être vécu dans la relation commence à être gardé pour soi.

Une place vide

Le premier grand tableau d'Esther s'achève donc sur une unité brisée. Le Roi est toujours sur son trône. Le royaume existe toujours tout comme la couronne.

Mais la place de la reine est vide.

Pourtant, le dessein du Roi n'est pas abandonné. Car la suite de l'histoire ne commence pas avec une nouvelle reine déjà prête. Elle commence avec un homme de Benjamin et une jeune fille orpheline qu'il a recueillie. Vashti avait reçu une couronne.

Esther va d'abord recevoir une préparation.

Ce que l'une a perdu en un jour, l'autre va apprendre, lentement, à recevoir.

Chapitre 3

Hadassa, Israël avant la rencontre

« Au lieu de l'épine s'élèvera le cyprès, au lieu de la ronce croîtra le myrte ; et ce sera pour l'Éternel une gloire, un monument perpétuel, impérissable. »
Ésaïe 55, 13

La couronne n'a plus de reine. Le trône est toujours là, mais la place est vide.

Le premier tableau s'est refermé sur une séparation, comme la Genèse se referme sur un jardin dont l'accès est désormais gardé.

Pourtant, l'histoire ne s'arrête pas.

Elle quitte simplement les salles du palais pour nous conduire ailleurs, vers un homme de la tribu de Benjamin et une jeune fille orpheline qu'il a recueillie.

Le Roi se souvient

« Après ces choses, lorsque la colère du roi Assuérus
se fut calmée, il pensa à Vashti, à ce qu'elle avait fait,
et à la décision qui avait été prise à son sujet. »
Esther 2, 1

La colère retombe. Et le Roi se souvient de Vashti, de son refus et de la décision qui a été prise.

Mais l'histoire ne reste pas enfermée dans ce qui a été perdu. Très vite, les serviteurs du roi proposent que l'on cherche dans tout le royaume celle qui pourra devenir reine à la place de Vashti.

C'est ici que notre parallèle avec la Genèse continue.

À peine la rupture a-t-elle eu lieu dans le jardin que Dieu annonce déjà qu'une descendance de la femme écrasera la tête du serpent (Genèse 3, 15). La chute vient d'avoir lieu, mais Dieu parle déjà de ce qui viendra après.

Le jugement n'est donc pas le dernier mot.

Jésus résumera ainsi sa propre mission :

« Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver
ce qui était perdu. »
Luc 19, 10

Quelque chose a été perdu. Mais l'histoire de Dieu ne s'arrête pas à la perte. Une recherche commence.

Une femme dans l'exil

Le récit nous présente alors Mardochée :

« Il y avait dans Suse, la capitale, un Juif nommé Mardochée,
fils de Jaïr, fils de Schimeï, fils de Kis, homme de Benjamin,
qui avait été emmené de Jérusalem parmi les captifs déportés
avec Jéconia, roi de Juda, par Nebucadnetsar,roi de Babylone.»
Esther 2, 5-6

Hadassa, c'est Esther. Elle porte deux noms. *Hadassa* est son nom hébreu, qui signifie **« myrte »**. *Esther* est le nom sous lequel elle sera connue dans l'empire perse. Le texte le dit directement : *« Il élevait Hadassa, qui est Esther… »* (Esther 2,7).
Mais avant même de nommer Hadassa, le texte la situe dans une histoire : Jérusalem, la déportation, Babylone, l'exil. La jeune fille ne vit pas dans la terre promise.

Elle vit au cœur d'un empire étranger, loin du Temple, loin des sacrifices, loin de tout ce qui faisait l'identité visible de son peuple.

Hadassa appartient à un peuple qui ne vit plus sur sa terre. Elle grandit au milieu d'un empire étranger, loin de Jérusalem et du Temple, dans un monde qui ne ressemble plus à celui que ses pères avaient connu.

Le nom de Jéconia qui l'accompagne nous rappelle d'ailleurs que cet exil traverse toute l'histoire biblique.

Matthieu le mentionnera dans la généalogie de Jésus :

« Josias engendra Jéconia et ses frères,
au temps de la déportation à Babylone. »
Matthieu 1, 11

La lignée qui conduira au Messie passe elle aussi par l'exil.

La captivité n'a donc pas interrompu la promesse. Même loin de Jérusalem, quelque chose continue.

D'Abraham à Hadassa

Après la rupture du commencement, l'histoire biblique se resserre progressivement autour d'un peuple.

Après Adam, le déluge et Babel, Dieu appelle Abraham.

« Je ferai de toi une grande nation…
et toutes les familles de la terre seront bénies en toi. »
Genèse 12, 2-3

Dieu choisit un homme au milieu des nations. Mais il ne le choisit pas pour abandonner les autres. Il le choisit afin que, par lui, la bénédiction puisse un jour atteindre toutes les familles de la terre.

Paul l'expliquera ainsi :

« Aussi l'Écriture, prévoyant que Dieu justifierait les païens par la foi, a d'avance annoncé cette bonne nouvelle à Abraham :
Toutes les nations seront bénies en toi ! »
Galates 3, 8

Hadassa porte cette histoire.

Dans la lecture que nous suivons, elle peut représenter Israël : un peuple appelé, mis à part, formé et travaillé au travers des siècles. Il possède les promesses et Il porte l'attente. Mais celui en qui la promesse doit parvenir à son accomplissement n'est pas encore venu.

Nous pouvons aussi y voir l'Épouse, le corps de Christ lui-même qui, bien que n'appartenant pas à ce monde, se reforme pour revenir vers le Roi.

Paul précisera que la promesse faite à Abraham trouve son accomplissement en Christ : *« ... et à ta postérité, c'est-à-dire à Christ. »* Galates 3, 16

Hadassa se tient donc au milieu de cette attente. Elle porte une histoire qui a commencé bien avant elle.

Hadassa, le myrte

Son premier nom est hébreu. **Hadassa.** Il signifie « myrte ».

Ce détail est important.

Le myrte est un arbuste toujours vert, discret, au feuillage dense et parfumé. Lorsque ses feuilles sont froissées, elles libèrent davantage leurs huiles aromatiques. L'image correspond bien au chemin que nous suivons.

Le myrte dit ainsi une vie qui se divise pour se répandre tout autour. C'est l'exacte description d'un parfum.
Cette image convient à l'histoire d'Israël : l'Égypte, le désert, les combats, les jugements, le royaume, la division, l'exil. Le peuple est pressé par son histoire, et ce qui est pressé doit finalement libérer son parfum.

Le peuple a traversé les siècles sous la pression. Mais la pression n'est pas la finalité. Quelque chose doit encore sortir de cette histoire. Paul emploiera justement l'image du parfum :

« Nous sommes, en effet, pour Dieu la bonne odeur de Christ. »
2 Corinthiens 2, 15

Le parfum ne vient pas de la souffrance elle-même.

Mais ce qui était contenu peut se répandre lorsque le vase est pressé.

Le nom Hadassa est formé des lettres *hé* relatif à la vie, le *daleth* pour ce qui se partage ou se déploie, et le *samekh* pour ce qui entoure. Dans cette manière de lire les lettres, Hadassa peut donc évoquer une vie qui, en se répandant, finit par remplir ce qui l'entoure.

Comme un parfum.

Mais le lien le plus fort vient directement du prophète Ésaïe :

« Au lieu de la ronce croîtra le myrte. »
Ésaïe 55, 13

Souviens-toi de la Genèse.

Après la chute, la terre produit des épines et des ronces.

Mais Ésaïe annonce un jour de restauration où, à la place de la ronce, poussera le myrte. Le mouvement est magnifique.

Le chapitre précédent s'est terminé avec la rupture.

Et maintenant paraît une jeune fille dont le nom signifie précisément : **le myrte.**

Parmi les myrtes, dans la profondeur

Un autre prophète voir le myrte à l'époque perse. Zacharie reçoit une vision pendant la nuit :

« Je regardai pendant la nuit, et voici, un homme était monté sur un cheval roux, et se tenait parmi des myrtes dans un lieu ombragé. » Zacharie 1, 8

Le mot traduit par « lieu ombragé » désigne en hébreu une profondeur, un fond, un creux. L'ange de l'Éternel se tient parmi les myrtes, au fond de la vallée, dans la nuit. Les maîtres d'Israël ont vu dans ces myrtes le peuple exilé, humble et caché, mais gardé.

C'est tout le livre d'Esther en une image. Israël est au fond de l'exil, dans la nuit, sans roi ni Temple. Et l'Éternel se tient au milieu de lui, sans se montrer, comme un cavalier immobile parmi les arbustes de la vallée.

Hadassa est un myrte dans la profondeur, et elle n'est pas seule.

Orpheline

Le texte insiste ensuite sur une réalité :

« Il élevait Hadassa, qui est Esther, fille de son oncle ;
car elle n'avait ni père ni mère. »
Esther 2, 7

Hadassa est orpheline. Avant que Mardochée ne la prenne pour fille, elle représente Israël dans l'attente : un peuple qui existe, mais sans la présence qui l'accomplira.

Cette situation rejoint une parole très forte des Lamentations, écrite dans le contexte de la destruction de Jérusalem :

« Nous sommes orphelins, sans père ;
nos mères sont comme des veuves. »
Lamentations 5, 3

Mais il faut être précis. Israël n'est pas un peuple abandonné par Dieu. Paul dira au contraire que lui appartiennent : *« l'adoption, et la gloire, et les alliances, et la loi, et le culte, et les promesses.»* Romains 9, 4

Israël possède donc énormément.

Mais il attend encore l'accomplissement de ce que toutes ces choses annoncent. Il possède les promesses. Mais il attend Celui en qui elles trouveront leur oui. Il possède une histoire avec Dieu. Mais il attend encore le Messie.

C'est dans ce sens qu'Hadassa, l'orpheline, peut porter notre figure. Et Jésus prononcera un jour cette parole :

« Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous. »
Jean 14, 18

Voilà précisément ce qu'attend l'orpheline : quelqu'un qui vienne à elle.

Fille de l'oncle, fille du bien-aimé

Le texte précise qu'Hadassa est la fille de l'oncle de Mardochée.

Plus loin, nous apprendrons que son père s'appelait Abihaïl.

Or le mot hébreu *dod*, qui peut désigner l'oncle, possède également le sens de « bien-aimé ».

Ce même mot *dod* s'écrit avec les mêmes consonnes que le nom de David. Il ne faut pas confondre les deux mots, qui restent distincts dans la langue. Mais le rapprochement nourrit la trame : l'histoire commencée avec Abraham conduit à David, puis au fils de David. Au baptême, la voix du ciel dira : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé » (Matthieu 3, 17).

Regarde encore l'image.

Le Bien-Aimé fait paître son troupeau parmi les lis.

Et Hadassa vit à Suse, dont le nom hébreu, *Shoushan*, signifie le lis. Ce sont des rapprochements, pas des preuves mais ils nourrissent le fil que nous suivons. Le nom de son père est lui aussi intéressant.

Abihaïl.

Av signifie « père ».

Haïl porte l'idée de force, de valeur, de vaillance.

C'est ce même mot que l'on retrouve dans l'expression *eshet haïl*, la femme vaillante de Proverbes 31 :

« Qui peut trouver une femme vertueuse ?
Elle a bien plus de valeur que les perles. »
Proverbes 31, 10

Hadassa est donc fille d'Abihaïl.

Fille d'un nom qui porte la force et la vaillance.

Et cette jeune orpheline, encore cachée dans l'exil, deviendra précisément une femme capable de risquer sa vie pour son peuple. Ce qu'elle deviendra commence déjà à apparaître dans son histoire. Ainsi, avant même que l'Épouse soit manifestée, la lignée du Bien-Aimé apparaît au cœur du récit.

Belle comme Rachel, comme Joseph

Le texte ajoute :

« La jeune fille était belle de taille et belle de figure. »
Esther 2, 7

Cette description nous ramène exactement encore à la Genèse.

Rachel est elle aussi décrite comme belle de taille et belle de figure.

Et ce rapprochement est particulièrement intéressant, car Rachel est la mère de Benjamin et Hadassa, elle, appartient justement à la maison de Benjamin.

Mais c'est aussi, presque mot pour mot, la description de Joseph : *« Or, Joseph était beau de taille et beau de figure. »* Gen 39, 6

Et là, le rapprochement devient encore plus intéressant.

Joseph est le fils de Rachel. Il est arraché à sa terre et il vit dans un pays étranger. Il entre dans la cour d'un roi et il est élevé à une position qu'il n'aurait jamais pu atteindre par lui-même. Et finalement, Dieu se sert de sa position pour préserver la vie de son peuple.

Hadassa va suivre un chemin qui lui ressemble.

Elle aussi vit en terre étrangère, elle va entrer dans le palais et sera élevée près du trône. Et elle aussi se trouvera un jour à une place où la vie de son peuple dépendra de ce qu'elle fera.

Le texte nous prépare déjà.

Mais un dernier détail mérite d'être remarqué.

Vashti était elle aussi belle.

Le problème n'était donc pas que la première reine manquait de quelque chose que la seconde posséderait.

Toutes les deux ont reçu.

Ce qui va les distinguer, ce n'est pas seulement ce qu'elles possèdent.

C'est ce qu'elles feront de ce qu'elles ont reçu lorsque viendra l'appel du Roi.

Pense à ce peuple

Pense à cet homme qui a grandi dans la foi de ses pères. Il connaît les Écritures, les fêtes, les prières. Il a reçu un héritage immense. Et pourtant, au fond de lui, il se sent orphelin. Il a les promesses, mais pas la présence. Il a l'histoire, mais pas la rencontre.

Il n'est pas sans Dieu. Il est en attente. Tout ce qu'il a reçu le prépare à reconnaître celui qui vient. Ses épreuves ne l'ont pas détruit : elles l'ont froissé comme un myrte, et quelque chose commence à se répandre.

C’est là que se trouve Hadassa.

Elle n’est pas encore reine. Elle ne sait même pas encore ce qui l’attend et est simplement un myrte dans la profondeur. Une jeune fille cachée au milieu d’un peuple exilé. Mais son histoire est déjà en mouvement.

Vers Mardochée

Et maintenant quelque chose va changer. Hadassa ne va pas sortir seule de sa condition. Elle ne va pas élaborer un plan pour atteindre le palais. Elle ne va pas décider par elle-même de devenir reine. Avant tout cela, un homme va prendre soin d’elle.

Mardochée.

Le texte nous dit qu’il la prend pour sa fille. Et ce détail va devenir essentiel pour la suite. Car avant qu’Hadassa puisse se tenir devant le Roi, elle va d’abord apprendre à recevoir d’un autre ce qu’elle ne pouvait pas se donner elle-même.

Et l’histoire d’Hadassa va maintenant devenir l’histoire d’une rencontre.

Chapitre 4

Mardochée, celui qui vient

« Mais, lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme, né sous la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, afin que nous reçussions l'adoption. »
Galates 4, 4-5

Hadassa, qui deviendra Esther, est encore une jeune fille inconnue. Elle est juive, orpheline et vit en exil, loin de la terre de ses pères.

Elle ne sait pas encore qu'elle deviendra reine. Elle ne peut pas non plus se donner elle-même ce qui lui manque.

C'est alors qu'un homme entre dans son histoire.

Son nom est Mardochée.

Et dans la lecture que nous suivons, cet homme va progressivement prendre une place particulière : celle de l'homme qui vient vers l'orpheline, la recueille, l'élève, lui donne une parole et veille sur elle.

Un Juif de la tribu de Benjamin

« Il y avait dans Suse, la capitale, un Juif nommé Mardochée, fils de Jaïr, fils de Schimeï, fils de Kis, homme de Benjamin. »
Esther 2, 5

Pour comprendre ce verset, il faut expliquer deux choses.

Mardochée est appelé Juif, parce qu'il appartient au peuple juif vivant en exil. Mais le texte précise ensuite qu'il descend de la tribu de Benjamin, l'une des douze tribus d'Israël.

Cette précision deviendra très importante car plusieurs siècles auparavant, le premier roi d'Israël, Saül, appartenait lui aussi à la tribu de Benjamin. Et Saül avait reçu de Dieu une mission qu'il n'avait pas menée jusqu'au bout : détruire Amalek et son roi Agag. Nous retrouverons cette histoire plus tard, car l'ennemi principal du livre d'Esther, Haman, sera appelé l'Agaguite.

Pour l'instant, retenons seulement ceci :

Mardochée appartient à la même tribu que Saül.

Une ancienne histoire inachevée va bientôt recommencer.

Le nom de Mardochée

Le nom de Mardochée lui-même est étonnant.

Il n'est pas d'origine hébraïque. C'est un nom venu du monde babylonien, généralement rapproché de Mardouk, l'une des grandes divinités de Babylone.

Cela peut surprendre mais Mardochée appartient à un peuple qui a vécu longtemps en exil. Comme Daniel et ses compagnons, certains Juifs portaient alors des noms venus du monde dans lequel ils vivaient.

Mardochée porte donc jusque dans son nom la trace de l'exil.

Mais un passage de l'Exode où Dieu donne à Moïse la composition de l'huile sainte porte à réflexion :

« Prends des meilleurs aromates, cinq cents sicles de myrrhe,
de celle qui coule d'elle-même… »
Exode 30, 23

L'expression hébraïque est *mor deror*, « myrrhe pure » ou « myrrhe franche ».

Dans une ancienne traduction araméenne, cette expression devient *méra dakhia*, dont les sons ont été rapprochés du nom de Mardochée.

Ce n'est pas l'origine de son nom. C'est un rapprochement fait par la tradition juive. Mais il devient intéressant pour notre lecture. Car cette myrrhe était le premier parfum entrant dans la composition de l'huile utilisée pour consacrer ceux que Dieu mettait à part.

Et c'est de cette idée d'onction que vient le mot Messie : le Messie est « l'Oint », celui qui a reçu l'onction.

Ainsi, derrière le nom étranger de Mardochée, la tradition a entendu le parfum de la myrrhe. Et ce parfum va nous accompagner longtemps puisqu'on retrouve la myrrhe autour de Jésus. Les mages lui en offrent lorsqu'il est enfant (Matthieu 2, 11). On lui en propose au moment de la crucifixion (Marc 15, 23) et Nicodème en apporte pour son ensevelissement (Jean 19, 39).

Et bientôt, dans Esther, la préparation de la future reine commencera elle aussi par la myrrhe.

Hadassa va donc être préparée avec le parfum que la tradition avait déjà entendu dans le nom de celui qui l'a recueillie.

Une lignée qui raconte quelque chose

Le texte nous donne ensuite trois noms derrière Mardochée :

Jaïr, Schimeï et Kis.

Pour un lecteur qui ne connaît pas l'hébreu, cette liste peut sembler sans intérêt pourtant, leurs noms permettent une belle méditation.

Jaïr signifie « il éclairera » ou « il illuminera ».Cela nous fait naturellement penser aux paroles de Jésus : *« Je suis la lumière du monde. »* Jean 8, 12

Schimeï est lié au verbe hébreu *shama*, qui signifie entendre ou écouter. C'est de cette même famille que vient le célèbre : Shema Israël, Écoute, Israël. Jésus dira lui-même : *« Je ne puis rien faire de moi-même : selon que j'entends, je juge. »* Jean 5, 30

Puis vient **Kis**. Ce nom nous ramène surtout à Saül, car le père du roi Saül s'appelait lui aussi Kis. Nous retrouvons donc encore Benjamin et l'ancienne histoire de Saül.

Dans notre lecture, ces trois noms dessinent un chemin :

La lumière, l'écoute, puis le combat qui devra être repris.

Il ne s'agit pas de dire que cette généalogie est une prophétie cachée de Jésus. Mais les correspondances nourrissent le portrait que nous voyons peu à peu apparaître autour de Mardochée.

Fils de la douleur, fils de la droite

Mardochée est donc un homme de Benjamin. Mais sais-tu pourquoi Benjamin porte ce nom ?

Son histoire se trouve dans la Genèse. Rachel, sa mère, meurt en le mettant au monde. Juste avant de mourir, elle lui donne un premier nom : **Ben-Oni**, « fils de ma douleur ».

Mais Jacob, son père, change son nom.

« Et comme elle allait rendre l'âme, car elle était mourante, elle lui donna le nom de Ben-Oni ; mais le père l'appela Benjamin. »
Genèse 35, 18

Benjamin signifie traditionnellement **« fils de la droite »**.

Le même enfant porte donc deux images.

Du côté de sa mère : **le fils de la douleur.**

Du côté de son père : **le fils de la droite.**

Et pour celui qui connaît l'histoire de Jésus, le rapprochement est saisissant.

Ésaïe annonce un homme :

« Méprisé et abandonné des hommes,
homme de douleur et habitué à la souffrance. »
Ésaïe 53, 3

Puis, après sa mort et sa résurrection, Jésus est élevé à la droite de Dieu.

Nous retrouvons les deux mouvements : la douleur, puis la droite.

Mardochée lui-même connaîtra quelque chose de semblable.

Nous le verrons plus tard couvert d'un sac et de cendre, dans la douleur à cause de la condamnation de son peuple puis nous le verrons élevé à une place d'honneur auprès du Roi.

Il vient vers elle

Nous arrivons maintenant au cœur du chapitre.

Hadassa ne va pas chercher Mardochée. C'est Mardochée qui la recueille car elle est orpheline. Il vient prendre soin d'elle et c'est là que notre lecture rejoint l'histoire d'Israël.

Israël n'a pas fabriqué son Messie. Il l'a attendu. Les prophètes l'ont annoncé. Les Écritures ont parlé de lui. Le peuple a porté la promesse pendant des générations.

Puis, lorsque le temps est venu, il est venu. Jean l'écrit ainsi :

« Elle est venue chez les siens, et les siens ne l'ont point reçue.
Mais à tous ceux qui l'ont reçue, à ceux qui croient en son nom,
elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. »
Jean 1, 11-12

Nous retrouvons ici les deux mouvements que nous suivons depuis le début.

Vashti nous avait montré le refus : **elle ne vient pas.**

Hadassa nous montre maintenant autre chose : **elle reçoit.**

C'est une différence essentielle.

Il la prend pour fille

« À la mort de son père et de sa mère,
Mardochée l'avait adoptée pour fille. »
Esther 2, 7

Voilà ce que nous avions commencé à voir au chapitre précédent.

Hadassa était orpheline mais Mardochée l'a prise pour fille.

L'hébreu dit littéralement qu'il la « prit pour lui comme fille ».

Elle existait avant lui. Elle avait une histoire et un peuple et même un héritage. Mais quelque chose change lorsqu'elle est prise dans cette relation : l'orpheline a désormais quelqu'un qui prend soin d'elle.

C’est ce qui rend cette parole de Jésus si belle :

« Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous. »
Jean 14, 18

Et Paul expliquera ce que Christ est venu accomplir :

« Vous avez reçu un Esprit d’adoption, par lequel nous crions :
Abba ! Père ! »
Romains 8, 15

C’est aussi la raison pour laquelle nous avons placé cette parole au début du chapitre :

« Dieu a envoyé son Fils […]
afin que nous reçussions l’adoption. »
Galates 4, 4-5

Mardochée vit dans le même monde qu’Hadassa. Il connaît le même exil. Il appartient au même peuple. Il ne vient pas prendre soin d’elle de très loin. Il entre dans sa condition et la prend avec lui.

Chaque jour devant la cour

Puis Hadassa est emmenée dans la maison des femmes.

Elle quitte donc la maison de Mardochée.

Mais lui ne l'abandonne pas.

« Et chaque jour Mardochée allait et venait devant la cour de la maison des femmes, pour savoir comment se portait Esther et comment on la traitait. »
Esther 2, 11

Chaque jour.

Ce détail est magnifique. Mardochée ne peut pas entrer avec elle. Mais il reste près de la cour. Il veut savoir comment elle va. L'hébreu parle de son *shalom* : sa paix, son bien-être. Il veille jour après jour.

Cela rappelle le berger dont Jésus parle :

« Il appelle par leur nom les brebis qui lui appartiennent. »
Jean 10, 3

Et cette promesse qu'il fait à ses disciples :*« Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde.* » Matthieu 28, 20

Hadassa a quitté la maison.

Mais celui qui l'a élevée continue de veiller sur elle.

Elle garde sa parole

Mardochée lui donne également une consigne étrange.

Elle ne doit pas révéler qu'elle est juive et doit garder son identité cachée. Alors Esther lui obéit même lorsqu'elle n'habite plus avec lui, elle continue de garder sa parole.

« Esther exécutait les ordres de Mardochée
aussi fidèlement qu'à l'époque où elle était sous sa tutelle. »
Esther 2, 20

La relation demeure donc malgré la distance et ne se mesure pas seulement à la présence physique mais dans une parole gardée.

Jésus dira : *« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. »* Jean 14, 23

Et cette parole confiée à Esther concerne justement quelque chose qui doit rester caché. Son identité ne devra être révélée qu'au moment juste. C'est une clé importante du livre.

Esther apprend d'abord à garder dans le secret ce qui, un jour, devra être manifesté. Et lorsque l'heure viendra de dire qui elle est, cette révélation participera à la chute de l'ennemi.

Fille, mais pas encore reine

Il faut maintenant bien distinguer les étapes. Hadassa a été recueillie. Elle a quelqu'un qui veille sur elle. Elle a reçu une parole. Elle apprend à la garder. Mais elle n'est pas encore reine. Elle n'est même pas encore prête à paraître devant le Roi.

Il reste une préparation.

Cela nous rappelle les disciples de Jésus.

Ils ont rencontré Jésus, le suivent, écoutent sa parole et vivent avec lui. Pourtant, tout n'est pas encore accompli.

La croix est devant eux. La résurrection est devant eux et La Pentecôte est devant eux.

Pense à celui qui attendait

Pense à quelqu'un qui a cherché Dieu pendant des années.

Il connaissait peut-être déjà la religion. Il connaissait certaines prières. Il avait entendu parler de Jésus. Mais au fond de lui, il lui manquait encore quelque chose. Puis un jour, il ne rencontre pas simplement une nouvelle doctrine. Il rencontre quelqu'un. Christ devient réel. Tout n'est pas réglé en un jour.

Toutes ses pensées ne sont pas transformées immédiatement. Toutes ses blessures ne disparaissent pas. Il n'est pas devenu parfait. Mais quelque chose d'essentiel a changé : il n'est plus seul.

Vers la préparation

Hadassa est désormais fille. Mais le Roi cherche une reine. Et entre les deux se trouve tout un chemin. La maison des femmes va maintenant s'ouvrir devant elle. Douze mois de préparation l'attendent.

L'orpheline a été recueillie. Maintenant, la fille doit être préparée à devenir reine.

Chapitre 5
La préparation d'Esther

« Réjouissons-nous et soyons dans l'allégresse,
et donnons-lui gloire ; car les noces de l'agneau sont venues,
et son épouse s'est préparée. »
Apocalypse 19, 7

Nous avons laissé Hadassa sur un seuil. L'orpheline a été recueillie par Mardochée. Elle est devenue sa fille et a reçu une parole qu'elle apprend à garder.

Mais une fille n'est pas encore une reine.

Entre la maison de Mardochée et le trône du Roi, une nouvelle étape commence. Esther va entrer dans la maison des femmes. Elle va y rencontrer un homme chargé de la préparer. Et cette préparation durera douze mois.

Elle fut prise

« Lorsqu'on eut publié l'ordre du roi et son édit,
et qu'un grand nombre de jeunes filles furent rassemblées à
Suse, la capitale, sous la surveillance d'Hégaï,
*Esther fut aussi **prise** et conduite dans la maison du roi,*
sous la surveillance d'Hégaï, gardien des femmes. »
Esther 2, 8

Un mot revient ici : **prise**. En hébreu, c'est le verbe *laqah*.

C'est le même verbe que le texte vient d'utiliser lorsque Mardochée a pris Hadassa pour fille. Elle est donc prise une première fois pour devenir fille. Puis elle est prise une seconde fois et conduite vers la maison du Roi. Remarque surtout qu'Esther ne se présente pas elle-même. Elle ne décide pas un matin de devenir reine mais elle est appelée dans une histoire qui la dépasse.

Jésus dira à ses disciples :

« Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ;
mais moi, je vous ai choisis. »
Jean 15, 16

Esther ne sait pas encore jusqu'où ce chemin va la conduire. Mais elle entre maintenant dans la préparation.

Hégaï, celui qui prépare

Un nouveau personnage apparaît. Il s'appelle **Hégaï**.

Hégaï est un eunuque au service du roi. Il est responsable de la maison des femmes et c'est à lui qu'Esther va être confiée. Son rôle est simple à comprendre : **il doit la préparer pour le Roi.**

Le nom Hégaï est d'origine étrangère et son sens exact reste incertain mais à une oreille hébraïque, il peut rappeler le verbe *hagah*, qui signifie notamment méditer, murmurer, et parfois gémir. C'est le verbe que l'on retrouve dans le premier Psaume : *« ... qui trouve son plaisir dans la loi de l'Éternel, et qui la médite jour et nuit. » Psaume 1, 2*

Une lecture symbolique traduirait ce nom en une puissance qui fait progresser vers une forme accomplie. Il accompagne la transformation de la jeune femme afin qu'elle soit prête à paraître devant le Roi.

Regarde maintenant le rôle d'Hégaï.

Il ne cherche pas à prendre Esther pour lui. Il la prépare pour un autre car il connaît la maison du Roi et il sait ce qui convient.

Et surtout, il travaille **à l'intérieur** de la maison des femmes.

Mardochée, lui, reste dehors. Chaque jour, il marche devant la cour pour prendre des nouvelles d'Esther. Mais à l'intérieur, c'est Hégaï qui agit.

Cette image peut nous aider à comprendre quelque chose de l'œuvre de l'Esprit.

Jésus dit à ses disciples : *« Il vous est avantageux que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra pas vers vous. »* Jean 16, 7

Puis : *« Il me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera. »* Jean 16, 14

L'Esprit ne prépare pas l'Épouse pour lui-même. Il la prépare pour Christ.

La Bible nous offre d'ailleurs une autre image semblable.

Dans Genèse 24, Abraham envoie son serviteur chercher une épouse pour son fils Isaac. Le serviteur rencontre Rebecca. Il lui donne des bijoux et des vêtements provenant de la maison de son maître. Puis il la conduit vers un homme qu'elle n'a encore jamais vu.

Lorsqu'on demande à Rebecca : « Veux-tu aller avec cet homme?» elle répond : « J'irai. » Genèse 24, 58

Le serviteur d'Abraham prépare et conduit Rebecca vers Isaac. Hégaï prépare Esther pour Assuérus. Et l'Esprit prépare l'Épouse pour Christ.

La figure n'est pas parfaite, mais le mouvement est le même : **préparer une femme pour la conduire vers un autre.**

Six mois de myrrhe

La préparation commence par six mois de myrrhe. La myrrhe est une résine très parfumée, mais son nom hébreu, *mor*, est lié à la famille de mots qui évoque l'amertume. Nous retrouvons cette idée dans **Mara**, l'endroit où Israël trouva des eaux amères dans le désert. Naomi utilisera aussi ce mot lorsqu'elle dira, après avoir

beaucoup souffert : *« Appelez-moi Mara, car le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume. »* Ruth 1, 20

Voilà donc quelque chose d'étonnant : la préparation d'Esther commence par l'amertume.

Mais souviens-toi du chapitre précédent. La tradition juive avait déjà rapproché le nom de Mardochée de la **myrrhe pure** utilisée dans l'huile sainte. Et maintenant Esther passe six mois dans l'huile de myrrhe. L'image est forte.

Mardochée ne peut pas entrer avec elle dans la maison des femmes. Mais ce parfum que la tradition avait entendu dans son nom se retrouve maintenant sur elle. Paul dira : *« Mes enfants, pour qui j'éprouve de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Christ soit formé en vous. »* Galates 4, 19

Voilà le but de la préparation.

Pas simplement apprendre des règles ni modifier son apparence. Mais qu'une autre forme apparaisse. Que Christ soit formé en elle. La myrrhe accompagne d'ailleurs Jésus lui-même : à sa naissance, dans sa souffrance et jusque dans son ensevelissement.

L'Épouse ne peut donc pas être préparée sans rencontrer aussi ce que son Bien-Aimé a porté. La souffrance n'est pas recherchée. L'amertume n'est pas une vertu.

Mais certaines saisons que nous n'aurions jamais choisies travaillent profondément ce que nous sommes afin que nous renoncions à nous-mêmes, perdre sa vie pour la trouver, et abandonner la justice fondée sur soi.

Six mois de parfums

Après la myrrhe viennent les aromates et les parfums.

L'ordre est beau. D'abord l'amertume. Puis le parfum. Paul parle de ceux qui deviennent : *« ... pour Dieu la bonne odeur de Christ.»* 2 Corinthiens 2, 15

Au bout de douze mois, Esther porte donc sur elle une odeur qu'elle n'a pas fabriquée seule. Elle porte le parfum de la maison dans laquelle elle a été préparée. C'est peut-être cela, la véritable transformation. À force de demeurer quelque part, on finit par en porter l'odeur et notre appartenance devient visible pour tous.

Ce qu'elle ne demanda pas

Lorsque venait le moment de se présenter devant le roi, chaque jeune femme pouvait choisir ce qu'elle voulait emporter avec elle.

« Quand elle passait de la maison des femmes dans la maison du roi, on lui laissait prendre tout ce qu'elle voulait. »
Esther 2, 13

Chacune pouvait donc décider de sa parure, choisir ce qu'elle pensait être beau ou choisir ce qu'elle pensait pouvoir plaire au Roi. Mais Esther agit autrement.

« Lorsque son tour d'aller vers le roi fut arrivé,
Esther […] ne demanda que ce qui fut désigné par Hégaï,
eunuque du roi, gardien des femmes. »
Esther 2, 15

Voilà peut-être l'un des passages les plus importants de sa préparation. **Elle ne demande rien d'elle-même.**

Elle fait confiance à celui qui connaît le Roi. Elle ne cherche pas à deviner ce qui lui plaira mais elle écoute celui qui le sait.

Paul écrit :

« Personne ne connaît les choses de Dieu,
si ce n'est l'Esprit de Dieu. »
1 Corinthiens 2, 11

C'est là que la figure d'Hégaï devient particulièrement belle. Esther ne se prépare pas selon son propre goût mais elle se laisse préparer par celui qui connaît le Roi.

Pierre parlera d'une beauté qui ne dépend pas seulement de ce qui se voit : *« ... la parure intérieure et cachée dans le cœur, la pureté incorruptible d'un esprit doux et paisible, qui est d'un grand prix devant Dieu. »* 1 Pierre 3, 4**.** La véritable parure se forme d'abord à l'intérieur.

Appelée par son nom

Le texte nous apprend ensuite ce qui arrivait aux autres jeunes femmes après leur passage auprès du roi. Elles étaient conduites dans une seconde maison. Et elles ne revenaient vers lui que dans une seule situation : *« ... à moins que le roi n'en eût le désir et qu'elle ne fût appelée par son nom. »* Esther 2, 14

Cette expression retient notre attention : **appelée par son nom.**

« Ne crains rien, car je te rachète,
je t'appelle par ton nom : tu es à moi ! »
Ésaïe 43, 1

Être près du Roi une fois n'est pas encore demeurer avec lui. Il faut être connu. Il faut être appelé.

Jésus racontera plus tard la parabole des dix vierges qui attendent l'époux. Toutes attendent, toutes ont des lampes et toutes s'endorment. Mais toutes ne sont pas prêtes lorsque l'époux arrive. Les deux récits nous ramènent à une même question : **Suis-je simplement venu près du Roi, ou suis-je connu de lui ?**

Hadassa et Esther sont une seule et même femme. Il ne faut donc pas voir Hadassa comme une image d'Israël et Esther comme une image de l'Epouse en Christ. Son changement de nom accompagne plutôt une transformation : la jeune fille préparée dans le secret devient celle qui va paraître devant le Roi.

Hadassa, dont le nom évoque le myrte, représente ce temps de préparation cachée. Esther représente ensuite, dans notre lecture, celle qui paraît et se révèle devant le Roi.

L'image peut alors être comprise ainsi : Israël reçoit Jésus, et de cette venue naît une communauté de disciples appelée à devenir son Épouse.

Esther commence donc à porter la figure de cette Épouse. Mais elle est encore en préparation. Dans la progression symbolique du récit, la croix et la résurrection ne sont pas encore apparues. L'Épouse se forme avant d'entrer pleinement dans ce que Jésus accomplira pour elle.

Le dixième mois, la septième année

Le texte prend soin de nous donner une date :

« Esther fut conduite auprès du roi Assuérus,
dans sa maison royale, le dixième mois,
qui est le mois de Tébeth, la septième année de son règne. »
Esther 2, 16

Nous pourrions chercher de nombreuses significations aux nombres. Mais le plus important est ailleurs. Du temps s'est écoulé. Vashti avait perdu sa place pendant la troisième année du règne d'Assuérus.

Esther devient reine pendant la septième.

Le Roi n'a pas rempli immédiatement la place vide. Il y a eu un temps. Une recherche. Une rencontre. Une préparation.

Puis seulement vient la couronne.

Nous voudrions souvent passer directement de l'appel à l'accomplissement. Mais Esther nous montre qu'entre les deux, il y a parfois une saison entière de préparation.

La couronne, à la place de Vashti

Puis arrive le moment attendu.

« Le roi aima Esther plus que toutes les autres femmes,
et elle obtint grâce et faveur devant lui plus que toutes les autres
jeunes filles. Il mit la couronne royale sur sa tête,
et la fit reine à la place de Vashti. »
Esther 2, 17

Le Roi aima Esther.

Tout ce que nous venons de traverser conduit à ce moment.

Vashti avait reçu l'ordre de paraître avec la couronne royale mais elle a refusée.

Esther, elle, se présente sans rien exiger, et le Roi pose lui-même cette couronne sur sa tête.

Jean écrira : *« Pour nous, nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier. »* 1 Jean 4, 19

Tout commence encore par ce qui vient de lui.

L'amour vient de lui. La faveur et la couronne viennent de lui.

« Sois fidèle jusqu'à la mort,
et je te donnerai la couronne de vie. »
Apocalypse 2, 10

La couronne se reçoit. Elle ne se prend pas.

Et Esther devient reine à la place de Vashti.

La place qui était vide est de nouveau occupée.

Enfin, « à la place de Vashti ». Il ne s'agit pas d'une autre place ni d'un rang de consolation : c'est la place même qui avait été perdue. Ce qu'Ève avait quitté est rendu, et plus que rendu.

Le Psaume nuptial dit où se tient cette reine : « La reine est à ta droite, parée d'or d'Ophir » (Psaume 45, 10). À la droite. Nous avons vu que Benjamin était le fils de la droite. L'Épouse est conduite là où son Bien-aimé a été élevé.

Pense à celle qui voulait être prête

Pense à une femme qui vient de rencontrer Christ.

Elle veut immédiatement bien faire. Alors elle lit tout et elle veut comprendre tout, en imposant ses règles, elle en vient à surveiller ses paroles, ses attitudes et jusqu'à son apparence.

Elle choisit elle-même la parure qu'elle pense devoir porter devant Dieu. Puis elle s'épuise.

Et un jour, elle comprend quelque chose : elle n'est pas chargée de se transformer elle-même. Quelqu'un travaille en elle.

L'Esprit connaît le Roi et sait ce qui lui plaît.

Alors elle commence à lâcher ce qu'elle avait elle-même choisi.

Elle traverse aussi certaines saisons de myrrhe, des moments amers, des choses qu'elle n'aurait jamais demandées mais avec le temps, quelque chose change en elle.

Elle devient plus douce, plus simple, plus vraie.

Un parfum apparaît qu'elle n'avait pas fabriqué. Elle comprend enfin que la préparation n'est pas l'effort pour devenir digne du Roi. C'est apprendre à laisser l'Esprit former en elle ce qui plaît au Roi et comprend que *Celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre la rendra parfaite pour le jour de Jésus-Christ.* Philippiens 1, 6

Vers la porte du Roi

Esther est maintenant reine. L'orpheline porte la couronne mais l'histoire ne s'arrête pas devant le trône. Le récit nous ramène presque immédiatement vers Mardochée, assis à la porte du Roi.

Et Esther, bien qu'elle soit devenue reine, continue de garder la parole qu'il lui a donnée.

Le Roi accorde aussi un « repos » aux provinces. Le mot hébreu *hanahah* vient de la racine *nouah*, qui signifie se reposer, s'établir, et que l'on retrouve dans le nom de Noé.

Lorsque l'Épouse est couronnée, tout le royaume entre comme dans un temps d'apaisement. Mais ce repos n'est encore qu'un avant-goût. Plus loin, le livre conduira vers un autre repos, celui du 15 Adar, comme un écho à cette parole : « Il y a donc un repos de sabbat réservé au peuple de Dieu » (Hébreux 4, 9).

Relisons alors l'épigraphe : « Son épouse s'est préparée », dit Apocalypse 19, 7. Et le verset suivant précise : « il lui a été donné de se revêtir d'un fin lin ». Elle s'est préparée, mais ce qu'elle porte lui a été donné.

Tout le chapitre d'Esther tient presque dans cette seule phrase : l'Épouse se prépare, mais tout ce qui lui permet de paraître devant le Roi vient finalement de Lui.

Puis, dans l'ombre, deux hommes commencent à comploter.

L'Épouse est couronnée. Mais le combat n'est pas terminé.

Chapitre 6
Bigthan et Théresch,
Tout était déjà écrit

« Alors ceux qui craignent l'Éternel se parlèrent l'un à l'autre ; l'Éternel fut attentif, et il écouta ; et un livre de souvenir fut écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Éternel et qui honorent son nom. »
Malachie 3, 16

Esther est reine. La couronne que Vashti avait refusée est posée sur sa tête, et le royaume se repose. On pourrait croire que l'histoire s'arrête là, sur le festin d'Esther. Mais le texte quitte aussitôt la salle du trône pour retourner à la porte.

Le chapitre que nous allons lire est très court, cinq versets. Il ressemble à une parenthèse : un complot déjoué, deux hommes exécutés, une ligne dans un registre, puis on passe à autre chose.

Pourtant, tout le livre tient sur ces cinq versets.

Sans eux, il n'y aurait pas de nuit sans sommeil, pas de livre rouvert, pas de retournement. Ce que Dieu va faire plus tard, il l'a fait écrire dès maintenant.

Assis à la porte

« La seconde fois qu'on assembla les jeunes filles,
Mardochée était assis à la porte du roi. »
Esther 2, 19

Le texte ne nous explique pas clairement pourquoi des jeunes filles sont de nouveau rassemblées alors qu'Esther est déjà reine.

Retenons donc simplement ce que le texte nous montre : **Mardochée est assis à la porte du Roi.**

Dans le monde biblique, la porte d'une ville ou d'un palais n'était pas seulement un endroit par lequel on entrait et sortait. C'était aussi un lieu où l'on traitait des affaires et où certaines décisions étaient prises. Lorsque Boaz veut régler la question du rachat de Ruth, il va à la porte de la ville.

La porte est donc un lieu important.

Mais elle est aussi un lieu de combat. Dieu avait promis à Abraham :

« Ta postérité possédera la porte de ses ennemis. »
Genèse 22, 17

Et Jésus dira de son Église : *« Les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle. » Matthieu 16, 18*

Mardochée est là mais Esther est à l'intérieur du palais. Il n'est pas encore assis auprès du Roi, mais il se trouve à l'endroit où passent ceux qui entrent et ceux qui sortent.

Et c'est précisément de là qu'il va découvrir ce que personne d'autre ne voit. Garde cette porte en mémoire car c'est encore à cette porte que, bientôt, Mardochée refusera de se prosterner devant Haman.

Les gardiens du seuil

« Dans ce même temps, comme Mardochée était assis à la porte
du roi, Bigthan et Théresch, deux eunuques du roi,
gardes du seuil, furent irrités
et voulurent porter la main sur le roi Assuérus. »
Esther 2, 21

Deux nouveaux personnages apparaissent :

Bigthan et Théresch.

Nous savons peu de choses sur eux. Le texte nous dit simplement qu'ils sont eunuques du Roi et gardiens du seuil. Ils ont donc une fonction importante et sont placés près de l'entrée du Roi pour la garder.

Mais voilà que ceux qui devaient protéger l'accès au Roi deviennent eux-mêmes une menace.

Le danger ne vient pas de l'extérieur mais il vient de l'intérieur.

La Bible nous montre plusieurs fois ce genre de situation.

Jésus lui-même sera trahi par l'un de ceux qui marchaient avec lui.

Judas n'était pas un étranger. Il était l'un des douze. Jésus dira : *« Celui qui mange avec moi le pain a levé son talon contre moi.»* Jean 13, 18

Être proche ne signifie donc pas toujours être fidèle.

Bigthan et Théresch gardent le seuil.

Mais dans leur cœur, ils se retournent contre celui qu'ils sont censés servir.

Les noms de Bigthan et Théresch sont d'origine perse, il faut donc rester prudent sur leur signification. Le nom Théresch a parfois été rapproché de l'idée de « possession » ou d'« héritier ». En hébreu, il rappelle aussi par sa sonorité le verbe *yarash*, qui signifie prendre possession ou hériter. Ce rapprochement est symbolique, et non une traduction du nom.

Mais l'image est intéressante.

Elle rappelle la parabole de Jésus dans laquelle les vignerons voient venir le fils du maître et disent: *« Voici l'héritier ; venez, tuons-le, et emparons-nous de son héritage »* (Matthieu 21, 38).

C'est le même désir qui apparaît dans Ésaïe : prendre la place du Roi et élever son propre trône (Ésaïe 14, 13).

L'ennemi ne cherche donc pas seulement à attaquer le Roi : il convoite ce qui lui appartient et veut prendre sa place.

Mardochée apprend le complot

« Mardochée eut connaissance de la chose et en informa la reine Esther, qui la redit au roi de la part de Mardochée. »
Esther 2, 22

Comment Mardochée apprend-il le complot ?

Nous ne le savons pas. Le texte ne le dit pas. Ce qui compte dans le récit est beaucoup plus simple : **Mardochée sait.**

Il voit le danger puis il parle à Esther qui transmet sa parole au Roi.

Nous comprenons déjà que nous associons Mardochée à la personne de Jésus, et nous voyons qu'il sait, il maitrise en toute situation.

Jean dit de Jésus qu'*« il savait lui-même ce qui était dans l'homme»* (Jean 2, 25). *Et il savait, dès le commencement, qui le livrerait* (Jean 6, 64).

Au nom de Mardochée

Voici maintenant le cœur du chapitre. Mardochée ne peut pas entrer dans le palais. Il transmet donc la chose à Esther, et Esther la dit au roi *be-shem Mordekhaï* : littéralement, « au nom de Mardochée ».

C'est la première fois que le livre nous montre Esther parler au Roi. Et elle ne parle pas en son nom propre. Elle parle au nom de celui qui l'a adoptée.

Jésus a donné cette même clé à ses disciples, la veille de sa mort: *« En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que vous demanderez au Père, il vous le donnera en mon nom. Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite. » Jean 16, 23-24*

Suis bien le schéma.

Mardochée voit ce que la reine ne voit pas. La reine a accès au Roi, ce que Mardochée n'a pas encore. La parole du premier passe par la bouche de la seconde et arrive jusqu'au trône. C'est la prière de l'Épouse : elle porte devant le Père ce que le Fils a vu, et elle le porte en son nom.

Dans Esther, cette parole semble pour l'instant n'avoir qu'une petite conséquence. Deux hommes sont arrêtés. Mais en réalité, la délivrance de tout le peuple commence déjà ici.

Là où l'image s'arrête

Il faut être honnête ici aussi. Si le Roi figure Dieu, il ne peut pas être menacé. Dieu n'a besoin de personne pour lui sauver la vie.

L'ombre ne dit donc pas que le Fils sauve le Père. Elle montre autre chose : le Fils est fidèle au règne du Père. Il démasque ceux qui veulent s'emparer du trône, et il agit pour que ce règne demeure.

« Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis
tous les ennemis sous ses pieds. »
1 Corinthiens 15, 25

« Je t'ai glorifié sur la terre,
j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire. »
Jean 17, 4

Sur le bois

« Le fait ayant été vérifié et trouvé exact,
les deux eunuques furent pendus à un bois. »
Esther 2, 23

Le Roi ne condamne pas sur une simple accusation. L'affaire est examinée et la vérité est établie puis les deux hommes sont mis à mort. Nos traductions parlent souvent de pendaison. Dans le contexte perse, il pouvait plutôt s'agir d'une exposition ou d'un empalement sur un poteau.

Mais le texte hébreu utilise simplement le mot **bois**, *ets*.

C'est le premier bois du livre d'Esther.

Et ce ne sera pas le dernier. Plus tard, Haman finira lui aussi sur le bois qu'il avait préparé pour Mardochée. Puis les fils d'Haman y seront exposés.

Pour l'instant, retiens simplement ceci :

Dans Esther, le bois devient le lieu où le projet de mort finit par retomber sur celui qui l'avait préparé.

Écrit devant le Roi

Puis arrive une phrase qui semble presque administrative :

« Et cela fut écrit dans le livre des Chroniques
en présence du roi. »
Esther 2, 23

On écrit l'événement. Puis le livre est refermé. Et apparemment, rien ne se passe. Mardochée n'est pas récompensé et ne reçoit aucun honneur.

Personne ne l'élève. Son acte est simplement écrit. C'est tout.

Mais cette petite phrase va devenir l'une des plus importantes de toute l'histoire.

Car plusieurs années plus tard, le Roi ne parviendra pas à dormir. Il demandera qu'on lui lise ce livre. Et on tombera précisément sur cette histoire.

Le Roi demandera alors : « Quelle marque de distinction et d'honneur Mardochée a-t-il reçue pour cela ? » Et on lui répondra: « Il n'a rien reçu. »

Voilà pourquoi le livre est si important. Mardochée peut être oublié par les hommes. Mais ce qu'il a fait n'a pas disparu. C'est écrit.

Le prophète Malachie utilise une image très proche :

« Un livre de souvenir fut écrit devant lui. »
Malachie 3, 16

Les hommes oublient. **Le livre n'oublie pas.**

Cinq années de silence

Et l'attente sera longue. Esther devient reine pendant la septième année du règne d'Assuérus. Haman apparaîtra dans la douzième année.

C’est aussi pendant cette douzième année que le livre des Chroniques sera finalement rouvert. Environ cinq années se sont donc écoulées. Cinq années pendant lesquelles Mardochée ne reçoit rien.

Imagine. Tu fais ce qui est juste. Ton action sauve même la vie du Roi. On l’écrit. Puis plus rien. Une année passe. Puis une autre. Et encore une autre.

Cela rappelle Joseph.

Alors qu’il était en prison, Joseph avait interprété le rêve d’un homme qui travaillait pour Pharaon.

Il lui avait demandé de se souvenir de lui lorsqu’il retrouverait sa place. Mais le texte dit : *« Le chef des échansons ne pensa plus à Joseph ; il l’oublia. »* Genèse 40, 23

Deux années passent.

Puis, au moment précis où Pharaon fait un rêve que personne ne peut expliquer, le souvenir de Joseph revient. Joseph avait l’impression d’être oublié. Mais son heure n’était simplement pas encore venue.

Mardochée vit quelque chose de semblable.

« Car Dieu n'est pas injuste pour oublier votre travail
et l'amour que vous avez montré pour son nom. »
Hébreux 6, 10

Ce qui est oublié des hommes n'est pas nécessairement perdu devant Dieu.

Le remède avant la blessure

Relis maintenant la suite du texte. Le verset qui vient juste après dit : « Après ces choses, le roi Assuérus fit monter au pouvoir Haman » (3, 1).

L'ordre des événements est capital. Avant que l'ennemi soit élevé, avant que l'édit de mort soit écrit, la délivrance est déjà inscrite dans le livre du Roi.

L'Écriture dit la même chose, à une autre échelle. L'Agneau a été « prédestiné avant la fondation du monde » (1 Pierre 1, 20). Avant la chute, il y avait déjà un remède. Et Paul dit que nous avons été créés « pour de bonnes œuvres, que Dieu a préparées d'avance, afin que nous les pratiquions » (Éphésiens 2, 10).

Tout était déjà écrit. Pas au sens d'un destin aveugle, mais au sens d'une fidélité qui prend de l'avance sur le mal.

Pense à cet homme qu'on a oublié

Pense à un homme qui a fait ce qui était juste, au bon moment, sans témoin.

Il a vu un danger que les autres ne voyaient pas. Il a parlé. Il a peut-être évité un désastre dans son entreprise, sa famille ou son église. Puis la vie a continué. Personne ne lui a dit merci. D'autres ont été promus, parfois ceux-là mêmes qui ne voyaient rien.

Pendant des années, il s'est demandé si cela avait compté.

Cet homme, c'est Mardochée à la porte, et c'est Joseph dans la prison. Et il y a une chose qu'il ne voit pas : ce qu'il a fait a été écrit devant le Roi. Ce n'est pas perdu, c'est gardé. Et cela ressortira la nuit où le Roi ne trouvera pas le sommeil, c'est-à-dire au moment exact où l'ennemi aura préparé le bois pour lui.

« Ne nous lassons pas de faire le bien ; car nous moissonnerons au temps convenable, si nous ne nous relâchons pas »
Galates 6, 9

Vers Haman

Le complot est déjoué, et les deux gardiens du seuil ont fini sur le bois. Pourtant, le mal n'a pas été arraché à sa racine. Il n'a perdu que deux de ses serviteurs.

Et ce qui suit est d'une ironie profonde. Celui qui a sauvé le Roi reste assis à la porte, sans honneur.

Son nom est : **Haman.** Le texte ajoute quelque chose que le lecteur ne doit surtout pas manquer : **Haman l'Agaguite.**

Souviens-toi.

Mardochée est de la tribu de Benjamin. Saül, le premier roi d'Israël, était lui aussi Benjaminite. Et plusieurs siècles auparavant, Saül avait reçu l'ordre de combattre **Agag**, roi d'Amalek mais Saül n'avait pas achevé ce combat.

Maintenant un Benjaminite se trouve de nouveau face à un Agaguite. L'ancienne histoire revient.

Et cette fois, elle va jusqu'à son terme.

Chapitre 7

Haman l'Agaguite

Le combat que l'homme ne pouvait achever

« Le Fils de Dieu a paru afin de détruire les œuvres du diable. »
1 Jean 3, 8

Au chapitre précédent, Mardochée a sauvé la vie du Roi.Mais personne ne l'a récompensé. Il est resté assis à la porte. Et le texte enchaîne immédiatement :

« Après ces choses, le roi Assuérus fit monter au pouvoir Haman, fils d'Hammedatha, l'Agaguite ; il l'éleva en dignité et plaça son siège au-dessus de ceux de tous les chefs qui étaient auprès de lui. » Esther 3, 1

Voilà l'étrangeté.

Celui qui a sauvé le Roi reste en bas. Celui qui va chercher à détruire son peuple est élevé. Mais un détail doit immédiatement attirer notre attention.

Haman est appelé : l'Agaguite.

Pour comprendre pourquoi ce mot est important, il faut remonter plusieurs siècles en arrière. Car une ancienne histoire, laissée inachevée, est en train de recommencer.

Haman est élevé

Haman reçoit une place considérable. Son siège est placé au-dessus de celui des autres chefs. Il possède donc une véritable autorité dans le royaume. Mais il n'est pas le Roi.

Le Nouveau Testament parle lui aussi d'une autorité exercée par l'ennemi dans le monde présent. Jésus l'appelle « le prince de ce monde » et Paul parle du « dieu de ce siècle ».

Au désert, Satan montre même à Jésus les royaumes du monde et lui propose leur puissance. Mais son autorité n'est jamais l'autorité suprême. De la même manière, Haman est élevé très haut mais il demeure sous le Roi.

Et son élévation ne sera finalement que le commencement de sa chute.

Mieux comprendre l'image

Si Assuérus nous sert parfois d'image du Roi, pourquoi élève-t-il Haman ?

Il ne s'agit pas de conclure que Dieu élève le mal comme Assuérus élève Haman. La Bible montre cependant que Dieu peut laisser l'adversaire agir pendant un temps, sans jamais perdre sa souveraineté. Dans le livre de Job, Satan ne peut pas dépasser la limite qui lui est fixée. Et Jésus dit à Pierre : *« Satan vous a réclamés, pour vous cribler comme le froment. Mais j'ai prié pour toi. »* Luc 22, 31-32

Haman a donc un espace. Il possède une autorité mais il n'a pas le dernier mot. Son siège paraît être son élévation mais il deviendra en réalité le chemin qui le conduira au bois.

Qui est Haman ?

Le nom d'Haman est perse, et sa signification exacte reste incertaine. Mais en hébreu, sa sonorité rappelle deux mots : *hamon*, qui évoque la multitude et le tumulte, et *hémah*, la fureur. C'est justement ce dernier mot qui est employé lorsque Haman, furieux contre Mardochée, est « rempli de fureur ».

Ce rapprochement est intéressant, mais il s'agit d'un écho sonore, pas de l'origine réelle de son nom.

Dans une lecture symbolique, les lettres de Haman, המן, peuvent évoquer un souffle qui devient agitation et cherche à s'étendre. L'image correspond bien au personnage : Haman part de sa colère contre un seul homme, Mardochée, puis décide de la faire retomber sur tout son peuple.

La tradition juive fait un autre rapprochement étonnant. Le Talmud demande : « Où trouve-t-on Haman dans la Torah ? » Il répond en renvoyant à la question de Dieu à Adam après la chute: *« As-tu mangé de l'arbre dont je t'avais défendu de manger ? »* (Genèse 3, 11).
En hébreu, l'expression « de l'arbre » contient une sonorité que les rabbins rapprochent du nom d'Haman. *(ha-min ha-ets)*

Ce n'est pas une prophétie, mais un jeu sur les mots. Pourtant, l'image est forte : la tradition place symboliquement Haman près de l'arbre de la chute, et le livre d'Esther le fera finalement mourir sur le bois qu'il avait lui-même préparé.

Il voulait faire tomber Mardochée sur le bois mais c'est finalement lui qui y tombera.

— L'Agaguite

Le texte présente Haman comme « l'Agaguite ».

Agag était roi d'Amalek.

Amalek descend d'Ésaü (Genèse 36, 12). Son peuple est le premier à attaquer Israël après la sortie d'Égypte. Mais il s'en prend surtout à ceux qui restent derrière : les faibles, les fatigués et les épuisés (Deutéronome 25, 17-18).

C'est ce qui rend Amalek si symbolique : il frappe là où l'homme est devenu vulnérable.

Une ancienne interprétation du nom Amalek lui donne même l'idée de « dévorer »: l'adversaire rôde *« comme un lion rugissant, cherchant qui il dévorera »* (1 Pierre 5, 8).

Amalek (עמלק) et *safèq* (ספק), « doute », ont tous deux une valeur numérique de **240**. Ce qui ramène directement à l'Éden.

Avant même de faire tomber l'homme, le serpent commence par introduire le doute : *« Dieu a-t-il réellement dit… ? »* (Genèse 3, 1).

Amalek attaque l'homme lorsqu'il est faible ; le doute attaque la Parole lorsqu'elle commence à vaciller en lui.

— La main sur le trône

Après le combat contre Amalek dans le désert, Dieu donne deux paroles à Moïse. *« Écris cela dans le livre, pour que le souvenir s'en conserve. »* Exode 17, 14 Ce détail fait écho au livre d'Esther. Nous venons justement de voir qu'un événement concernant Mardochée a été écrit dans le livre du roi. Puis Dieu déclare : *« Il y aura guerre de l'Éternel contre Amalek, de génération en génération. »* Exode 17, 16

Le verset parle également d'une main portée contre le trône. Là encore, le parallèle est frappant : dans le chapitre précédent, deux hommes avaient comploté pour porter la main sur le roi.

C'est précisément ce que représente Amalek : une main qui se lève contre le trône.

Dans ce verset, le mot « trône » apparaît sous une forme raccourcie, *kès*, au lieu de *kissé*. Le nom de Dieu apparaît lui aussi sous la forme courte *Yah* : tant qu'Amalek demeure, le trône et le Nom ne sont pas pleinement manifestés.

Cette lecture fait écho à ce que Paul dira plus tard : Christ doit régner jusqu'à ce que tous ses ennemis soient placés sous ses pieds, afin que finalement « Dieu soit tout en tous » (1 Corinthiens 15, 25.28).

Et surtout, Dieu précise que cette guerre se poursuit « de génération en génération ».

Elle commence dans le désert, mais ne s'y arrête pas.

Des générations plus tard, dans Esther, un Agaguite se dresse de nouveau contre le peuple de Dieu.

Amalek réapparaît, mais le combat autour du trône continue lui aussi.

Saül et Agag

Ce roi s'appelle Saül, le premier roi d'Israël et un détail est essentiel pour comprendre Esther : Saül est de la tribu de Benjamin et son père s'appelle Kis.

Or comment Mardochée nous a-t-il été présenté ? Comme un homme de Benjamin, dans une lignée qui remonte elle aussi à Kis. Le rapprochement devient alors beaucoup plus clair.

Autrefois : Saül, Benjaminite, face à Agag.

Dans Esther : Mardochée, Benjaminite, face à Haman l'Agaguite.

L'histoire semble reprendre là où elle avait été laissée.

Saül n'achève pas

Dieu avait donné à Saül une mission contre Amalek. Saül part au combat, remporte la victoire mais il ne va pas jusqu'au bout. *« Mais Saül et le peuple épargnèrent Agag, et les meilleures brebis, les meilleurs bœufs […] et tout ce qu'il y avait de bon ; ils ne voulurent pas le dévouer par interdit. »* 1 Samuel 15, 9

Voilà le problème :Saül obéit presque en gardant ce qu'il considère comme bon.

Et lorsqu'il essaie ensuite de justifier son choix, le prophète Samuel lui répond : *« L'obéissance vaut mieux que les sacrifices.»* 1 Samuel 15, 22

Saül avait reçu une parole mais il a décidé lui-même jusqu'où il voulait lui obéir et nous retrouvons ici un mot qui traverse notre lecture depuis le commencement :

Bon.

Dans le jardin, Ève voit que le fruit est bon et le prend mais dans le palais, Esther reçoit ce qui est bon sans le saisir elle-même.

Saül, lui, voit ce qui lui paraît bon et décide de le garder, alors que Dieu lui avait demandé autre chose.

Le problème est que Saül décide lui-même de ce qu'il faut conserver.

Il place son jugement au-dessus de la parole reçue.

Il ne fléchit pas le genou

« Tous les serviteurs du roi, qui se tenaient à la porte du roi, fléchissaient le genou et se prosternaient devant Haman, car tel était l'ordre du roi à son égard. Mais Mardochée ne fléchissait point le genou et ne se prosternait point. »
Esther 3, 2

Dans la Bible, s'incliner devant une personne n'est pas toujours un acte d'adoration. Abraham s'incline devant des hommes et David s'incline devant Saül.

Lorsqu'on lui demande pourquoi il refuse, il révèle qu'il est Juif. Son refus est donc lié à son identité. Et dans le fil que nous suivons, l'opposition devient très forte : le Benjaminite se trouve devant l'Agaguite. Autrefois, Saül avait cédé mais cette fois, Mardochée ne plie pas.

Jésus a vécu cette scène au désert. Le diable lui montre tous les royaumes et lui dit : *« Je te donnerai toutes ces choses, si tu te prosternes et m'adores. Jésus lui dit : Retire-toi, Satan ! Car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu le serviras lui seul.»* Matthieu 4, 9-10

Paul écrira au sujet de Jésus :

« Afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse
dans les cieux, sur la terre et sous la terre. »
Philippiens 2, 10

Haman ne veut plus un homme

Haman finit par apprendre que Mardochée refuse de se prosterner. Alors sa colère explose. *« Il fut rempli de fureur ; mais il dédaigna de porter la main sur Mardochée seul […] et il voulut détruire le peuple de Mardochée, tous les Juifs qui se trouvaient dans tout le royaume d'Assuérus. » Esther 3, 5-6*

« Il dédaigna » se dit *vayivèz*. C'est le même verbe employé lorsque Ésaü, ancêtre d'Amalek, méprise son droit d'aînesse (Genèse 25, 34). On le retrouve aussi à propos de Vashti, lorsque les sages craignent que les femmes ne « méprisent » leur mari (Esther 1, 17), et dans Ésaïe à propos du Serviteur souffrant : «Méprisé et abandonné des hommes » (Ésaïe 53, 3). Le mépris traverse ainsi le récit.

Mais Haman ne veut pas seulement atteindre Mardochée. Il veut détruire « le peuple de Mardochée ». En s'attaquant à l'homme, il s'attaque à tous ceux qui lui appartiennent.

C'est une image que l'on retrouve après la croix. L'ennemi ne pouvant retenir Jésus dans la mort, le dragon se tourne contre ceux qui lui appartiennent (Apocalypse 12, 17).

Et le Nouveau Testament va révéler quelque chose de plus profond encore : Jésus s'identifie à son peuple au point de considérer que celui qui touche aux siens le touche lui-même.

C'est ce qu'un autre Benjaminite va découvrir sur le chemin de Damas. Saul, « de la tribu de Benjamin » (Philippiens 3, 5), persécute les disciples lorsque Jésus lui apparaît et lui demande : *« Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? »* (Actes 9, 4).

Le premier Saül, fils de Kis, avait épargné Amalek. Ce second Saul, Benjaminite lui aussi, commence par combattre dans le mauvais camp avant de comprendre où se trouve le véritable combat : *« Nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang »* (Éphésiens 6, 12).

Chapitre 8

Le 13 Nisan, la loi de mort

« En effet, la loi de l'esprit de vie en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. »
Romains 8, 2

Au chapitre 6, Haman a décidé de détruire tout le peuple de Mardochée. Il en a la volonté, mais pas encore les moyens. Il lui faut trois choses : un jour, l'accord du Roi et une loi.

Ce chapitre raconte comment il obtient les trois. À la fin, une lettre portant le sceau royal court dans toutes les provinces de l'empire, et elle condamne à mort tout un peuple. Le Roi s'assoit pour boire, et la ville de Suse ne comprend pas ce qui lui arrive.

Au premier mois

« Au premier mois, qui est le mois de Nisan, la douzième année du roi Assuérus, on jeta le « pour », c'est-à-dire le sort, devant Haman, pour chaque jour et pour chaque mois, jusqu'au douzième mois, qui est le mois d'Adar. »
Esther 3, 7

Le texte prend soin de le préciser : c'est le premier mois, Nisan.

Pour un Juif, ce mois n'a rien d'ordinaire. C'est celui que Dieu a désigné à la sortie d'Égypte : *« Ce mois-ci sera pour vous le premier des mois »* (Exode 12, 2). C'est le mois de la Pâque, celui où le sang de l'agneau a gardé Israël de la mort.

C'est donc au mois de la délivrance que l'ennemi prépare la mort.

Le nom Nisan vient de l'akkadien. Mais une oreille hébraïque y entend *nès*, l'étendard, le signe dressé, et plus tard le miracle. Au désert, Moïse avait dressé un serpent d'airain sur un *nès*, une perche, et quiconque le regardait vivait (Nombres 21, 8-9). Jésus dira : *« Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé »* (Jean 3, 14).

Garde ce mois en mémoire. Nous verrons que l'édit de mort y est écrit à la veille même de la Pâque.

Le sort

Pour choisir le jour du massacre, Haman ne consulte ni ses conseillers ni le Roi. Il s'en remet au hasard. On jette le *pour*.

Le mot n'est pas hébreu, et le texte l'explique lui-même au lecteur: « le pour, c'est-à-dire le sort », *goral* en hébreu. *Pour* est un mot akkadien, *pūru*, attesté dans l'Antiquité. On a retrouvé en Assyrie un dé d'argile qui porte ce nom. C'est de ce mot que viendra le nom de la fête : Pourim, « les sorts » (Esther 9, 24-26).

Haman croit donc confier son projet au hasard, ou à ses dieux. L'Écriture répond par un proverbe :

« On jette le sort dans le pan de la robe,
mais toute décision vient de l'Éternel. »
Proverbes 16, 33

Le sort n'a jamais été un hasard dans l'Écriture. Au jour des Expiations, deux boucs sont désignés par le sort : l'un pour l'Éternel, l'autre envoyé au désert (Lévitique 16, 8). Le sort tombe sur Jonas au milieu de la tempête (Jonas 1, 7). Au pied de la croix, les soldats tirent au sort les vêtements de Jésus, exactement comme l'annonçait le Psaume 22 (Matthieu 27, 35). Même le geste de ceux qui crucifient accomplit ce qui était écrit.

Le mot *pour* a aussi un écho en hébreu. Il ressemble à *parar*, briser, rendre vain, et c'est ce verbe qu'emploie le Psaume 33 :

« L'Éternel renverse les desseins des nations,
il anéantit les projets des peuples ;
les desseins de l'Éternel subsistent à toujours. »
Psaume 33, 10-11

Encore une fois, ce n'est qu'un écho. Mais c'est exactement ce qui arrivera : le *pour* d'Haman sera brisé.

Onze mois

Regarde maintenant où tombe le sort. On le jette en Nisan, le premier mois, et il désigne Adar, le douzième.

Le sort tombait en Adar, le mois où Moïse est mort, et Haman y a vu un mois de malheur pour Israël mais il ignorait que Moïse était aussi né en Adar. Retiens surtout ce que le texte permet de compter. Entre l'édit et son exécution, il y a onze mois. L'ennemi a choisi lui-même le délai qui permettra au peuple d'être sauvé. Il croyait choisir la date de la mort, il a fixé le temps de la grâce.

« Le Seigneur ne tarde pas dans l'accomplissement de la promesse, comme quelques-uns le croient ; mais il use de patience envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse » (2 Pierre 3, 9).

Dix mille talents

« Si le roi le trouve bon, qu'on écrive l'ordre de les faire périr ;
et je pèserai dix mille talents d'argent [...]
pour qu'on les porte dans le trésor du roi. »
Esther 3, 9

Dix mille talents représentent une somme immense. Haman propose cette somme au roi pour obtenir la destruction de tout un peuple. Mais Jésus parlera lui aussi de dix mille talents.

Dans sa parabole, un serviteur doit cette somme à son roi et ne peut pas la rembourser. Pourtant, le roi, ému de compassion, lui remet entièrement sa dette (Matthieu 18, 24-27).

Le contraste est saisissant : Haman offre dix mille talents pour qu'un peuple meure et dans la parabole, le roi efface dix mille talents pour qu'un homme vive. D'un côté, l'argent achète la mort mais de l'autre, la dette est remise.

Et l'Écriture conduit finalement plus loin encore. Notre véritable rachat ne s'est fait « ni par l'argent ni par l'or », mais « par le sang précieux de Christ » (1 Pierre 1, 18-19).

Haman voulait payer pour faire mourir un peuple. Christ a payé pour en faire vivre un.

Haman ne devient donc pas le créancier du peuple : le peuple ne lui doit rien. C'est le roi qui renonce à l'argent proposé et qui assume lui-même ce qui concerne son peuple.

Dans la lecture typologique, cela devient particulièrement fort : le peuple n'a aucune dette envers Haman ; sa dette est envers Dieu, représenté ici par le roi. Haman peut recevoir momentanément une autorité et chercher à détruire le peuple, mais il ne possède pas sa dette. Celle-ci demeure une affaire entre le peuple et son Roi. Haman ne peut donc pas réclamer le peuple comme paiement d'une dette qui lui serait due.

L'anneau

« Le roi ôta son anneau de la main, et le remit à Haman, fils d'Hammedatha, l'Agaguite, ennemi des Juifs.
Et le roi dit à Haman : L'argent t'est donné, et ce peuple aussi ; fais-en ce que tu voudras. »
Esther 3, 10-11

L'anneau, *tabbaat*, est le sceau du Roi. Ce qui est scellé avec cet anneau a la force de la parole royale. Pharaon avait remis le sien à Joseph pour l'établir sur toute l'Égypte (Genèse 41, 42). Ici, l'anneau est remis à « l'ennemi des Juifs ». C'est la première fois que le texte donne ce titre à Haman.

Une question se pose alors, encore qu'au chapitre précédent. Comment le Roi peut-il remettre son sceau à l'ennemi ?

L'ennemi n'a aucune autorité propre. La seule puissance qu'il tient contre l'homme, c'est la loi elle-même, la loi sainte de Dieu, retournée contre celui qui l'a transgressée.

« L'aiguillon de la mort, c'est le péché ;
et la puissance du péché, c'est la loi. »
1 Corinthiens 15, 56

« Car le péché, saisissant l'occasion, me séduisit par le commandement, et par lui me fit mourir. La loi donc est sainte, et le commandement est saint, juste et bon. »
Romains 7, 11-12

Voilà ce qu'est l'anneau dans la main d'Haman. Ce n'est pas un pouvoir volé, c'est la parole du Roi utilisée pour tuer.

Hébreux 2, 14 dit que le diable avait « la puissance de la mort ». Il ne l'avait pas en propre : il l'exerçait au nom d'une sentence juste, celle de l'Éden. *« Le jour où tu en mangeras, tu mourras »* (Genèse 2, 17).

Nous avons vu au chapitre précédent qu'Haman avait été entendu au pied de l'arbre, *ha-min ha-ets*. La loi de mort vient de là.

Cette loi pèse donc sur tout le peuple.

Retiens aussi la suite, qui est la meilleure nouvelle du livre : cet anneau changera de main (8, 2).

Le treizième jour

« Les secrétaires du roi furent appelés le treizième jour du premier mois, et l'on écrivit, suivant tout ce qui fut ordonné par Haman […] à chaque province selon son écriture et à chaque peuple selon sa langue. Ce fut au nom du roi Assuérus que l'on écrivit, et on scella avec l'anneau du roi. »

Esther 3, 12

Voici la date du titre : le 13 Nisan. La date du dernier repas de Jésus.

Pour un lecteur juif, elle saute aux yeux. Le 14 Nisan au soir, c'est la Pâque (Lévitique 23, 5). L'édit de mort est donc écrit et expédié à la veille même de la fête de la délivrance. Quand le peuple apprendra la nouvelle, ce sera en pleine Pâque.

Le Nouveau Testament nous mène au même endroit. C'est à la Pâque que Jésus est livré. Jean le note : *« C'était la préparation de la Pâque, et environ la sixième heure »* (Jean 19, 14). Et Paul écrit : « Christ, notre Pâque, a été immolé » (1 Corinthiens 5, 7).

La loi de mort tombe sur le peuple au moment même où l'Agneau va être immolé.

Nous verrons au chapitre 10 ce que cela signifie pour les trois jours de jeûne d'Esther. Nous verrons aussi le jour précis où elle paraîtra devant le Roi.

L'édit est écrit « à chaque province selon son écriture et à chaque peuple selon sa langue ». La mort parle toutes les langues ; elle n'oublie personne. *« La mort s'est étendue sur tous les hommes, parce que tous ont péché »* (Romains 5, 12).

Mais retiens ce détail, car il reviendra exactement à l'identique. Un autre édit sera écrit, lui aussi en toutes les langues (8, 9). La

Pentecôte en sera l'écho, quand chacun entendra la Parole *« dans sa propre langue* » (Actes 2, 6).

Une loi qui ne se révoque pas

Pour comprendre la suite du livre, il faut savoir une chose sur la loi perse. Un édit écrit au nom du Roi et scellé de son anneau ne peut pas être révoqué. Nous l'avons vu dès le chapitre 2 (1, 19), Daniel le confirme (Daniel 6, 8), et Esther le dira en toutes lettres: *« une lettre écrite au nom du roi et scellée avec l'anneau du roi ne peut être révoquée »* (8, 8).

C'est le cœur théologique du livre.

Dieu n'annule pas sa parole. La sentence de l'Éden n'a jamais été effacée d'un trait de plume, comme si elle n'avait pas compté. Jésus le dit lui-même : *« Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la loi ou les prophètes ; je suis venu non pour abolir, mais pour accomplir »* (Matthieu 5, 17).

Le Roi ne révoquera donc pas l'édit d'Haman, il en écrira un autre. La première loi demeure, mais une loi plus haute vient la traverser et la vaincre de l'intérieur. C'est exactement ce que dit le verset

placé en tête du chapitre : « la loi de l'esprit de vie en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort ».

Pense à cet homme qui a reçu la lettre

Pense à un homme qui ouvre une lettre officielle un matin. C'est peut-être un jugement, une mise en demeure, un diagnostic, une décision administrative. Le document est en règle. Il est signé, scellé, daté, et il porte le sceau d'une autorité légitime. Ce qui y est écrit n'est pas entièrement faux : c'est même ce qui le rend si lourd. Il y a du vrai dans l'accusation.

Et il y a une date, un jour fixé où cela tombera.

Cet homme a l'impression que le Roi a signé contre lui. Il ne sait pas encore que le Roi ignore le nom de celui qu'on accuse, ni que la reine est de son peuple. Il ne sait pas non plus que la date fixée par l'ennemi laisse onze mois, que le livre a déjà gardé une ligne en sa faveur, et qu'aucune loi de mort, même scellée, n'a le dernier mot quand une loi de vie est écrite par-dessus.

« Il n'y a donc maintenant aucune condamnation
pour ceux qui sont en Jésus-Christ » (Romains 8, 1).

Vers Mardochée et Esther

Pendant tout ce chapitre, Mardochée et Esther n'apparaissent pas une seule fois. Les décisions se prennent dans la salle du Roi, entre le sort, l'argent et l'anneau.

Esther, dans le palais, ne sait encore rien. L'Épouse est couronnée, protégée, cachée, et l'édit de mort contre son peuple vient d'être expédié sans qu'elle en sache un mot.

C'est Mardochée qui va l'apprendre le premier. Il déchirera ses vêtements, se couvrira d'un sac et de cendre, et ira jusqu'à la porte du Roi en poussant un grand cri. Puis il fera porter à Esther une question qui traverse toute l'histoire de l'Épouse :

L'Épouse découvre alors que sa position auprès du Roi n'a pas été donnée pour son confort : elle existe pour participer à la délivrance.

« Et qui sait si ce n'est pas pour un temps comme celui-ci
que tu es parvenue à la royauté ? »

Chapitre 9

« Pour un temps comme celui-ci »

« Et qui sait si ce n'est pas pour un temps comme celui-ci
que tu es parvenue à la royauté ? »
Esther 4, 14

Au chapitre précédent, l'édit de mort a été scellé et envoyé. Le Roi et Haman se sont assis pour boire, et la ville de Suse est restée dans la consternation.

Esther ne sait rien. Elle est reine, protégée, entourée de ses servantes, et la loi qui condamne son peuple vient de passer sous ses fenêtres sans qu'on lui en dise un mot.

Ce chapitre raconte comment l'Épouse apprend la nouvelle, comment elle a peur, et comment une seule question la fait passer de la sécurité du palais à la mission.

Un grand cri amer

« Mardochée, ayant appris tout ce qui se passait,
déchira ses vêtements, s'enveloppa d'un sac et se couvrit de
cendre. Puis il alla au milieu de la ville en poussant avec force
des cris amers, et se rendit jusqu'à la porte du roi,
dont l'entrée était interdite à toute personne revêtue d'un sac. »
Esther 4, 1-2

Mardochée apprend « tout ce qui se passait ». Il sait tout, et le verset 7 précisera même qu'il connaît la somme exacte promise par Haman. Il ne cache pas sa douleur. Il déchire ses vêtements, revêt le *saq*, le tissu grossier du deuil, et se couvre d'*éfèr*, la cendre. Puis il crie au milieu de la ville. L'hébreu dit : *zeaqah gedolah ou-marah*, un cri grand et amer.

Marah, amer. C'est la racine de la myrrhe, *mor*, que nous avons rencontrée au chapitre 5. La tradition avait entendu la myrrhe pure dans le nom de Mardochée. Voici maintenant que l'amertume sort de sa bouche.

Le Nouveau Testament dit la même chose de Jésus :

« C'est lui qui, dans les jours de sa chair, ayant présenté avec de grands cris et avec larmes des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et ayant été exaucé à cause de sa piété… » Hébreux 5, 7

Hors de la porte

Mardochée va « jusqu'à la porte du roi », mais il ne peut pas entrer. Le sac et la cendre n'ont pas accès au palais.

La présence du Roi n'accueille pas le deuil. C'est vrai de la cour perse, et c'est vrai de la Jérusalem céleste : « il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur » (Apocalypse 21, 4).

Mardochée reste donc dehors avec sa douleur. Et le Nouveau Testament dit de Jésus :

« C'est pour cela que Jésus aussi, afin de sanctifier le peuple par son propre sang, a souffert hors de la porte. Sortons donc pour aller à lui, hors du camp, en portant son opprobre. » Hébreux 13, 12-13

Souviens-toi : c'est à cette porte que Mardochée a sauvé le Roi (2, 21) et qu'il a refusé de s'incliner devant Haman (3, 2).

C'est maintenant là qu'il porte le deuil. La porte est le lieu de tout son combat.

Ésaïe annonce un retournement exact de cette scène : le Messie viendra *« pour donner aux affligés de Sion un diadème au lieu de la cendre, une huile de joie au lieu du deuil, un vêtement de louange au lieu d'un esprit abattu »* (Ésaïe 61, 3). Garde ce verset. Mardochée sortira un jour de chez le Roi *« avec un vêtement royal bleu et blanc, une grande couronne d'or »* (8, 15).

Jeûne, pleurs et lamentations

« Dans chaque province, partout où arrivaient l'ordre du roi et
son édit, il y eut une grande désolation parmi les Juifs ;
ils jeûnaient, pleuraient et se lamentaient,
et beaucoup se couchaient sur le sac et la cendre. »
Esther 4, 3

C'est la première fois que le livre parle de jeûne.

tsom, le jeûne ; *bekhi*, les pleurs ; *misped*, la lamentation.

Ce sont exactement les trois mots du prophète Joël :

« Maintenant encore, dit l'Éternel, revenez à moi de tout votre cœur, avec des jeûnes, avec des pleurs et des lamentations ! Déchirez vos cœurs et non vos vêtements… Qui sait s'il ne reviendra pas et ne se repentira pas ? »
Joël 2, 12-14

Les trois mots sont les mêmes, et Joël s'achève sur une question : « Qui sait ? » C'est la question que Mardochée posera à Esther au verset 14, *mi yodéa*.

On la retrouve aussi à Ninive, quand le roi se couvre d'un sac et ordonne le jeûne : *« Qui sait si Dieu ne reviendra pas et ne se repentira pas »* (Jonas 3, 9).

Dans l'Écriture, ce « qui sait » n'est jamais un doute paresseux. C'est la question de ceux qui jeûnent sous une sentence de mort et qui espèrent pourtant. Elle n'est pas une certitude, mais elle n'est pas non plus du désespoir. Le nom de Dieu n'apparaît nulle part dans le livre d'Esther, mais il est dans la question même.

La copie de l'édit

« Et Mardochée lui raconta tout ce qui lui était arrivé,
et lui indiqua la somme d'argent qu'Haman avait promis de
livrer au trésor du roi en retour du massacre des Juifs.
Il lui donna aussi une copie de l'édit publié dans Suse
en vue de leur destruction, afin qu'il la montrât à Esther et lui fît
tout connaître ; et il ordonna qu'Esther se rendît chez le roi
pour lui demander grâce et l'implorer en faveur de son peuple. »
Esther 4, 7-8

Mardochée ne se contente pas d'une émotion. Il donne trois choses : le récit de ce qui est arrivé, le montant exact et une copie écrite de l'édit, *patshègen*. Esther doit voir la loi de mort de ses propres yeux. On ne prie pas pour ce qu'on refuse de regarder. Paul le dit : c'est par la loi que vient la connaissance du péché (Romains 3, 20). L'Épouse doit d'abord voir la sentence pour comprendre ce dont son peuple a besoin d'être délivré.

Puis vient l'ordre. Esther doit aller vers le Roi *lehithanèn lo*, « lui demander grâce ».

Ce verbe vient de *hen*, la grâce que nous avons vue au chapitre 5. Esther « portait » la grâce aux yeux de tous, et elle l'a reçue du Roi plus que toutes les autres. Mardochée lui dit maintenant : cette grâce que tu as reçue, va t'en servir pour les autres.

La grâce reçue par l'Épouse n'est pas un privilège à garder. Elle est faite pour intercéder. *« J'exhorte donc, avant toutes choses, à faire des prières, des supplications, des requêtes, des actions de grâces, pour tous les hommes »* (1 Timothée 2, 1). Et Esther doit intercéder « en faveur de son peuple ». C'est la première fois qu'on lui demande de prendre publiquement le parti de ceux qu'elle a cachés jusqu'ici. Le secret de son identité, gardé depuis le chapitre 2, devra bientôt tomber.

Une autre loi de mort

« Tous les serviteurs du roi et le peuple des provinces du roi savent qu'il existe une loi portant peine de mort contre quiconque, homme ou femme, entre chez le roi, dans la cour intérieure, sans avoir été appelé ; celui-là seul a la vie sauve, à qui le roi tend le sceptre d'or. Et moi, je n'ai point été appelée auprès du roi depuis trente jours. »

Esther 4, 11

La réponse d'Esther n'est pas une lâcheté. C'est la réponse de quelqu'un qui connaît la loi.

Il y a donc maintenant deux lois de mort. La première, celle d'Haman, condamne le peuple. La seconde, plus ancienne, condamne quiconque s'approche du Roi sans y être appelé.

La seconde a son équivalent exact dans la Loi de Moïse. Le souverain sacrificateur ne pouvait pas entrer dans le lieu très saint quand il le voulait : *« Dis à Aaron, ton frère, de ne pas entrer en tout temps dans le sanctuaire au-dedans du voile… afin qu'il ne meure point »* (Lévitique 16, 2). La cour intérieure du Roi, c'est le Saint des saints. Personne n'y entre de lui-même et ne vit.

Mais la loi prévoit une exception, une seule : le sceptre d'or, *sharvit*. Si le Roi le tend, celui qui est entré vit.

Le Psaume parlait déjà de ce sceptre : *« Le sceptre de ton règne est un sceptre d'équité »* (Psaume 45, 7). Et Balaam l'avait annoncé : *« Un astre sort de Jacob, un sceptre s'élève d'Israël »* (Nombres 24, 17).

Esther ajoute une précision douloureuse : *« Je n'ai point été appelée auprès du roi depuis trente jours. »* La reine se sent loin.

La relation semble s'être refroidie au moment même où elle en a le plus besoin. On notera que trente jours est la durée du deuil pour Moïse et pour Aaron (Deutéronome 34, 8 ; Nombres 20, 29). Retiens surtout ceci : l'Épouse peut traverser des saisons où elle ne se sent pas appelée. Ce n'est pas pour autant que le sceptre a cessé d'exister.

À la cour perse, Esther ne sait pas si le sceptre sera tendu ; elle risque réellement sa vie. En Christ, le voile a été déchiré (Matthieu 27, 51), et l'accès est ouvert :

« Ainsi donc, frères, puisque nous avons, au moyen du sang de Jésus, une libre entrée dans le sanctuaire par la route nouvelle et vivante qu'il a inaugurée pour nous au travers du voile, c'est-à-dire de sa chair… approchons-nous avec un cœur sincère. » Hébreux 10, 19-22

« Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce, pour être secourus dans nos besoins » (Hébreux 4, 16).

Le Père ne fait pas mourir l'Épouse qui s'approche. Le sceptre est déjà tendu.

L'ombre garde pourtant une vérité. Entrer devant le Roi pour les autres a un prix : on y engage sa vie. L'Apocalypse le dit de ceux qui ont vaincu l'accusateur : *« Ils l'ont vaincu à cause du sang de l'agneau et à cause de la parole de leur témoignage, et ils n'ont pas aimé leur vie jusqu'à craindre la mort »* (Apocalypse 12, 11).

Tu n'échapperas pas seule

« Mardochée fit répondre à Esther :
Ne t'imagine pas que tu échapperas seule d'entre tous les Juifs,
parce que tu es dans la maison du roi. »
Esther 4, 13

Esther pense, peut-être sans se l'avouer, que la couronne la protège. Elle est dans la maison du Roi et personne ne sait qu'elle est juive. Mardochée lui rappelle qu'elle fait partie de ce peuple. L'édit vise « tous les Juifs », et elle en est une, même cachée.

L'Épouse ne peut pas se sauver à part du corps. *« Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui »* (1 Corinthiens 12, 26).

Combien de fois vivons nous notre foi seul, pensant que la protection de notre salut ou notre position, suffira.

Si tu te tais

« Car, si tu te tais maintenant, le secours et la délivrance surgiront d'autre part pour les Juifs, et toi et la maison de ton père vous périrez. » Esther 4, 14

L'hébreu insiste : *im haharesh taharishi*, littéralement « si te taire, tu te tais ». Il ne s'agit pas d'un silence passager, mais d'un silence choisi et tenu.

Jusqu'ici, Esther avait bien fait de se taire. Mardochée le lui avait demandé (2, 10.20). Mais le silence qui protégeait hier tuerait aujourd'hui. L'Ecclésiaste l'avait dit : il y a *« un temps pour se taire, et un temps pour parler »* (Ecclésiaste 3, 7). Toute la sagesse d'Esther consiste à savoir lequel des deux est venu.

La délivrance ne dépend donc pas d'Esther. Dieu sauvera son peuple, avec elle ou sans elle. La question n'est pas de savoir si le peuple sera sauvé, mais si Esther y aura part.

« Toi et la maison de ton père vous périrez. » Jésus a dit la même chose : *« Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la trouvera »* (Matthieu 16, 25).

Un temps comme celui-ci

« Et qui sait si ce n'est pas pour un temps comme celui-ci
que tu es parvenue à la royauté ? »
Esther 4, 14

Voilà la question qui donne son titre au chapitre.

Le-èt kazot, « pour un temps comme celui-ci ». *Èt* n'est pas le temps qui s'écoule mais c'est le moment, l'heure qui convient, l'occasion. Le grec du Nouveau Testament dirait *kairos*.

Relis maintenant tout ce que nous avons vu. L'orpheline recueillie, les douze mois, la myrrhe, la grâce, la couronne à la place de Vashti, le nom gardé secret : rien de cela n'avait son but en soi. La couronne n'était pas une récompense, c'était un poste.

Jésus a connu cette heure. À l'approche de la croix, il a dit : *« Maintenant mon âme est troublée. Et que dirai-je ?… Père, délivre-moi de cette heure ?… Mais c'est pour cela que je suis venu jusqu'à cette heure »* (Jean 12, 27). Le trouble, puis la question, puis l'heure acceptée : c'est le chemin qu'Esther va suivre.

Paul le dit de l'Épouse tout entière : *« Vous, au contraire, vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis, afin que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière »* (1 Pierre 2, 9). Royal, *afin que*.

Mardochée ne promet rien. Il dit « Qui sait ? », comme Joël et comme Ninive. Esther n'a pas de garantie. Abraham non plus n'en avait pas : « Il partit sans savoir où il allait » (Hébreux 11, 8). La foi de l'Épouse ne commence pas quand elle sait comment cela finira. Elle commence quand elle accepte de ne pas le savoir.

Vers les trois jours

Esther a reçu la question, et elle ne répond pas tout de suite par un discours. Elle répond par une demande. *« Va, rassemble tous les Juifs qui se trouvent à Suse, et jeûnez pour moi, sans manger ni boire pendant trois jours, ni la nuit ni le jour. Moi aussi, je jeûnerai de même avec mes servantes, puis j'entrerai chez le roi, malgré la loi ; et si je dois périr, je périrai. »*

Trois jours, et c'est pendant la Pâque. L'Épouse va entrer dans la mort avant d'entrer chez le Roi.

Chapitre 10
Les trois jours

« Ne savez-vous pas que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés ? Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême en sa mort, afin que, comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, de même nous aussi nous marchions en nouveauté de vie. »

Romains 6, 3-4

Entre la sentence de mort et la salle du trône, il y a trois jours. Pendant ces trois jours, Esther ne parle plus au Roi et ne négocie pas avec Haman. Elle ne cherche aucune issue humaine. Elle jeûne. Avant, c'est une femme menacée par la même sentence que son peuple. Après, elle se tient debout devant le Roi, revêtue de la royauté.

Ces trois jours montrent ce que fait l'Épouse quand la mort lui est signifiée. Elle ne la nie pas, elle ne la fuit pas, et elle ne se jette pas non plus contre elle. Elle entre dans la mort du Christ pour se relever avec lui.

Va, rassemble

« Esther envoya dire à Mardochée : Va, rassemble tous les Juifs qui se trouvent à Suse, et jeûnez pour moi, sans manger ni boire pendant trois jours, ni la nuit ni le jour. Moi aussi, je jeûnerai de même avec mes servantes, puis j'entrerai chez le roi, malgré la loi ; et si je dois périr, je périrai » (4, 15-16).

Jusqu'ici, Esther recevait les paroles de Mardochée et les gardait. Pour la première fois, c'est elle qui parle à l'impératif : va, rassemble, jeûnez. Et le texte précise : « Mardochée s'en alla, et fit tout ce qu'Esther lui avait ordonné ». Le verbe est *tsavah*, ordonner, celui qui disait jusque-là les consignes de Mardochée. Les rôles se sont inversés.

C'est une loi de la vie de l'Épouse. La Parole qu'elle garde ne reste pas indéfiniment en dépôt : un jour, elle devient en elle une parole qu'elle peut prononcer. *« Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voudrez, et cela vous sera accordé »* (Jean 15, 7).

Regarde aussi sa première parole. Ce n'est pas « combattez ». C'est « rassemble », *kanos*.

Esther ne traverse pas la mort seule, et elle ne laisse pas le peuple se disperser sous la peur. Joël l'avait dit : *« Publiez un jeûne, une convocation solennelle ! Assemblez le peuple »* (Joël 2, 15-16). L'Église fera de même quand Pierre sera jeté en prison pendant les jours des pains sans levain : *« l'Église ne cessait d'adresser pour lui des prières à Dieu »* (Actes 12, 5). Cette nuit-là, Pierre sort.

Quand la sentence tombe, le premier geste de l'Épouse est de rassembler.

Jeûnez pour moi

« Jeûnez pour moi » : l'hébreu dit *alaï*, « sur moi ». Quelque chose va peser sur Esther, et elle demande au peuple de le porter avec elle. Le jeûne est total : ni manger ni boire, ni la nuit ni le jour. Pendant trois jours, le corps est placé dans la condition de la mort.

Le Nouveau Testament connaît ce jeûne. Après la rencontre de Damas, Saul de Tarse, un Benjaminite comme Mardochée, *« resta trois jours sans voir, et il ne mangea ni ne but »* (Actes 9, 9). Au bout des trois jours, il est baptisé.

C'est lui qui écrira : *« C'est en sa mort que nous avons été baptisés.»* Il avait connu ses trois jours.

Jésus avait annoncé ce jeûne : *« Les jours viendront où l'époux leur sera enlevé, et alors ils jeûneront »* (Marc 2, 20). Il existe un jeûne qui appartient aux jours où l'Époux est enlevé. Le calendrier de Nisan va montrer que les jours d'Esther sont exactement ceux-là.

Pendant que l'Époux est au tombeau

Il faut distinguer ce que le texte dit de ce que nous reconstituons.

Le livre d'Esther donne une seule date : l'édit de mort est écrit le treizième jour de Nisan (3, 12). Il ne date pas le jeûne.

Les Évangiles placent la mort de Jésus au jour de la préparation de la Pâque. Le shabbat qui suit est « un grand jour » (Jean 19, 31). Les femmes achètent des aromates après un shabbat (Marc 16, 1), les préparent, puis se reposent un shabbat (Luc 23, 56). Jésus avait donné un seul signe : « le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre » (Matthieu 12, 40).

Si le « grand jour » de Jean est le shabbat de fête du 15 Nisan, la semaine se reconstitue ainsi.

Le mercredi 14, l'Agneau meurt et il est mis au tombeau avant le soir.

Le jeudi 15 est le grand shabbat.

Le vendredi 16 est un jour ordinaire : on achète et on prépare les aromates.

Le samedi 17 est le shabbat. Au coucher du soleil, trois nuits et trois jours sont accomplis, et au matin du premier jour, le tombeau est vide.

C'est une reconstitution, pas une phrase des Évangiles. Mais elle est la seule à recevoir ensemble tous ces éléments.

Place maintenant Suse sur ce calendrier.

Le 13, l'édit est publié.

Le 14, les messages passent par Hathac et Esther décide : c'est le jour où l'Agneau meurt.

Si le jeûne couvre les nuits et les jours des 15, 16 et 17, il commence le soir où le corps est déposé, et il s'achève le soir où le tombeau s'ouvre.

Pendant que l'Époux est au tombeau, l'Épouse traverse les trois jours. Le texte d'Esther ne l'impose pas, mais il le permet, et l'image est exacte.

Une Pâque sans repas

Une chose est certaine, quelle que soit la date : le jeûne couvre la Pâque. Cette année-là, à Suse, on ne mange pas l'agneau. Le peuple jeûne la nuit même où Israël devait célébrer sa délivrance de la mort.

Le texte le suggère d'un mot. « Mardochée s'en alla » se dit *vaya'avor* : il passa. La tradition juive y a lu qu'il passa le premier jour de la fête dans le jeûne. Le verbe est celui de la première Pâque : *« Cette nuit-là, je* passerai *dans le pays d'Égypte »* (Exode 12, 12). En Égypte, Dieu était passé pour délivrer son peuple. À Suse, c'est le peuple qui doit passer la nuit sous la mort.

Jésus l'avait dit au soir qui ouvrait le jour de sa mort : *« je ne la mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu… Je ne boirai plus désormais du fruit de la vigne »* (Luc 22, 16.18).

Ni manger ni boire : le jeûne d'Esther est passé dans la bouche de l'Agneau. Le lendemain soir, quand Jérusalem mange la Pâque, l'Agneau véritable est au tombeau, et Suse jeûne.

Il y a des Pâques que l'Épouse ne célèbre pas encore : elle les traverse.

Si je dois périr, je périrai

« J'entrerai chez le roi, malgré la loi ;
et si je dois périr, je périrai .»

Esther connaît la loi : entrer sans être appelée, c'est la mort. Elle ne la méprise pas. Elle sait seulement que son unique espérance est désormais auprès de celui qui peut faire grâce au-delà de la loi.

Regarde le mot qu'elle choisit : *avad*, périr. C'est le verbe même de l'édit d'Haman, qui ordonnait de « faire périr » les Juifs.

Esther prend sur ses lèvres le mot qui condamne son peuple. Mardochée l'avait prévenue : *« Ne t'imagine pas que tu échapperas seule d'entre tous les Juifs ».* Elle renonce à toute issue séparée et se place sous la sentence avec eux.

Esther ne rachète personne. L'Agneau seul porte le péché, et il ne l'a fait qu'une fois. Mais Esther montre l'attitude de l'Épouse : elle cesse de protéger sa vie contre ce que Dieu veut accomplir. *« Si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perdra »* (Jean 12, 24-25). *« J'ai été crucifié avec Christ ; et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi »* (Galates 2, 20).

« Si je dois périr, je périrai » veut dire : la peur de perdre ma vie ne décidera plus de mon obéissance.

C'est ici que l'ennemi perd sa prise. Haman gouvernait par la menace de mort. Comment menacer de mort quelqu'un qui a déjà consenti à mourir ? Le Christ est venu *« délivrer tous ceux qui, par crainte de la mort, étaient toute leur vie retenus dans la servitude » (*Hébreux 2, 15). Esther entre dans les trois jours sous la menace d'Haman. Elle en sort libre d'entrer chez le Roi.

Le troisième jour

« Le troisième jour, Esther mit ses vêtements royaux et se présenta dans la cour intérieure de la maison du roi » (5, 1).

Dans l'Écriture, ces mots ne sont jamais neutres. Le troisième jour, Abraham voit de loin le lieu où Isaac doit être offert (Genèse 22, 4). Jonas reste trois jours et trois nuits dans le poisson avant d'être rendu à la terre (Jonas 2, 1.11). *« Le troisième jour il nous relèvera, et nous vivrons devant lui »* (Osée 6, 2). *« Il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures »* (1 Corinthiens 15, 4).

Sur notre calendrier, le troisième jour est le 17, le dernier jour du tombeau. Esther se lève au terme de ce jour.

Esther ne reste pas dans le jeûne. La mort n'est pas devenue sa demeure.

L'Épouse entre dans la mort du Christ, mais elle n'est pas appelée à y bâtir sa maison. Paul ne s'arrête pas à *« ensevelis avec lui »* : il continue, *« afin que nous aussi nous marchions en nouveauté de vie ».* La croix ne conduit pas à un culte de la souffrance. Elle ouvre une marche.

Elle revêtit la royauté

Nos bibles disent : « Esther mit ses vêtements royaux. » L'hébreu dit *vatilbash Estèr malkhout* : « Esther revêtit la royauté ». Le mot « vêtements » n'y est pas.

Le Nouveau Testament parle de la même façon : *« Vous tous, qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ »* (Galates 3, 27) ; *« restez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la puissance d'en haut »* (Luc 24, 49).

Esther est entrée dans les trois jours dépouillée, elle en sort revêtue. Elle y est entrée sous la sentence, elle en sort dans la royauté. La résurrection, dans la vie de l'Épouse, ne consiste pas seulement à survivre à ce qui devait la tuer. Elle consiste à sortir dans une identité que la mort ne pouvait pas produire. *« Il m'a revêtue des vêtements du salut, il m'a couverte du manteau de la délivrance »* (Ésaïe 61, 10).

Esther ne paraît pas devant le Roi vêtue de son sac. L'Épouse doit savoir mourir. Elle doit aussi savoir quitter les vêtements de la mort quand le temps de vivre est venu.

Elle se tint debout

« Elle se présenta » se dit *vata'amod* : elle se tint debout.

Le verbe a une histoire dans le livre. Quand Mardochée refusait de s'incliner, les serviteurs l'avaient dénoncé « pour voir si les paroles de Mardochée tiendraient debout ». La réponse arrive ici: les paroles de Mardochée tiennent debout parce qu'Esther se tient debout.

Remarque où elle se tient. Elle ne va pas trouver Haman. Elle ne cherche pas l'ennemi. Elle se tient devant le Roi. Nous imaginons souvent la victoire comme la capacité d'affronter ce qui nous menace. Esther sait que le lieu décisif n'est pas devant Haman : il est devant le Roi. « Prenez toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir résister dans le mauvais jour, et tenir ferme après avoir tout surmonté » (Éphésiens 6, 13).

L'Épouse ne gagne pas d'abord parce qu'elle sait combattre.

Elle gagne parce qu'elle sait où se tenir.

Le Roi regardait vers l'entrée

« Le roi était assis sur son trône royal dans la maison royale, en face de l'entrée de la maison » (5, 1).

Esther avance vers un Roi qu'elle redoute encore. Lui regarde déjà vers la porte. C'est le père du fils perdu : *« Comme il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion »* (Luc 15, 20). Le fils ne savait pas comment il serait reçu, mais le père regardait déjà le chemin.

« Lorsque le roi vit la reine Esther debout dans la cour, elle trouva grâce à ses yeux » (5, 2). L'hébreu dit *nas'ah hen*, « elle porta la grâce ». C'est le verbe qui, au chapitre 5, disait la faveur reçue pendant sa préparation (2, 9.15.17). Elle était entrée en disant « si je dois périr ». Elle découvre la grâce.

Le festin était déjà prêt

« Que le roi vienne aujourd'hui avec Haman au festin que je lui ai préparé » (5, 4).

Le festin est prêt. Esther l'a préparé pendant le jeûne, sans savoir si elle sortirait vivante de la salle du trône. Dans les jours de la mort, l'Épouse dressait déjà la table de la vie.

Sur notre calendrier, la semaine du tombeau ne compte qu'un seul jour ordinaire, entre les deux shabbats : le vendredi 16. C'est le jour où, à Jérusalem, des femmes préparent des aromates pour un corps qu'elles croient mort. Le texte ne dit pas quand Esther prépara son festin : ce n'est qu'une convergence. Mais l'image est juste. La foi prépare dans l'obscurité ce dont Dieu se servira dans la lumière.

Agir depuis la grâce

Une question demeure. Dans l'Évangile, la victoire est remportée à la croix : le Christ « a dépouillé les dominations et les autorités, et les a livrées publiquement en spectacle, en triomphant d'elles par la croix » (Colossiens 2, 15).

Dans Esther, Haman ne tombe qu'après les trois jours.

C'est que les trois jours d'Esther ne sont pas une seconde rédemption. La mort du Christ est unique, et Esther n'y ajoute rien. Elle entre dans ce qui est accompli : « c'est en sa mort que nous avons été baptisés ». La croix remporte la victoire, la résurrection la proclame, et l'Épouse apprend ensuite à marcher dedans. C'est pourquoi Paul peut écrire, après la croix et après la résurrection : *« Le Dieu de paix écrasera bientôt Satan sous vos pieds »* (Romains 16, 20).

Quand Esther touche le sceptre, rien n'a encore changé au-dehors. Haman est en place, l'édit court, le peuple est toujours condamné. Pourtant, l'essentiel a eu lieu : la grâce du Roi est acquise. Tout ce qui suit en découlera.

L'Épouse ne combat pas pour rendre le Roi favorable.

Elle agit à partir de la faveur reçue.

Elle ne combat plus pour la victoire : elle agit depuis la grâce.

Pense à ces femmes

À Jérusalem, d'autres femmes ont veillé les mêmes jours. Elles avaient suivi Jésus depuis la Galilée et vu où l'on déposait son corps. Elles se sont reposées pendant le grand shabbat. Le jour suivant, elles ont acheté et préparé des aromates. Elles se sont reposées de nouveau. Puis elles sont venues au tombeau pour un mort, et la pierre était roulée. Les servantes de Suse ont vu leur reine sortir revêtue de la royauté. Les femmes de Jérusalem ont trouvé le tombeau vide. Toutes avaient préparé quelque chose sans connaître l'issue, et rien n'a été perdu. Les parfums préparés dans les larmes sont devenus les témoins du tombeau vide. Le festin préparé dans le jeûne deviendra le lieu où Haman sera démasqué.

Il y a dans toute vie des trois jours où rien ne bouge, où l'on ne combat plus, où l'on ne voit pas encore, et où l'ancienne vie est déjà abandonnée. Ce n'est pas le lieu de la destruction. C'est le passage entre deux postures.

L'Épouse y entre en disant : « Si je dois périr, je périrai. » Elle en sort revêtue de la royauté, debout devant le Roi.

Chapitre 11

Les deux banquets et le livre rouvert

« Tu dresses devant moi une table, en face de mes adversaires ;
tu oins d'huile ma tête, et ma coupe déborde. »
Psaume 23, 5

Esther a risqué sa vie en entrant chez le Roi sans avoir été appelée, et le Roi lui a tendu le sceptre. Elle peut maintenant demander la délivrance de son peuple. Elle ne le fait pas. Elle invite seulement le Roi à un banquet, avec Haman.

Esther prépare une table, Haman prépare un bois. Une nuit sépare les deux banquets, et pendant cette nuit le Roi fait ouvrir un livre.

La moitié du royaume

« Qu'as-tu, reine Esther, et que demandes-tu ?
Quand ce serait la moitié du royaume, elle te serait donnée. »
Esther 5, 3

Le Roi lui ouvre largement la porte. Esther ne demande ni richesse, ni pouvoir, ni la moitié du royaume.

Elle demande au Roi de venir manger à sa table, et elle ajoute un nom inattendu : Haman, l'homme qui veut exterminer son peuple.

Le Nouveau Testament contient la même phrase dans la bouche d'un autre roi. Hérode, séduit par la danse de la fille d'Hérodias, lui dit : *« Ce que tu me demanderas, je te le donnerai, fût-ce la moitié de mon royaume »* (Marc 6, 23).

Ce sont deux femmes, devant deux rois, avec la même offre. La seconde, poussée par sa mère, demande la tête d'un prophète.

La première, formée par Mardochée, demandera la vie d'un peuple (7, 3). Une même offre mène à la mort dans un cas et à la délivrance dans l'autre, et tout dépend de qui a formé le cœur de celle qui demande.

Remarque aussi qu'Esther ne prend jamais la moitié. Elle ne la réclame pas une seule fois. L'Épouse n'est pas appelée à une part du royaume : *« Ne crains point, petit troupeau ; car votre Père a trouvé bon de vous donner le royaume »* (Luc 12, 32). Elle ne recevra pas la moitié mais une place sur le trône : *« Celui qui vaincra, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône »* (Apocalypse 3, 21).

Une table face à l'ennemi

David avait écrit : *« Tu dresses devant moi une table, en face de mes adversaires. »* C'est exactement la scène : le Roi, Esther, et l'ennemi assis en face. Le décret de mort court toujours, Haman garde son pouvoir, et Esther est déjà à la table du Roi. Elle n'attend pas que l'ennemi ait disparu pour demeurer auprès du Roi. La communion précède la victoire visible.

« Demain »

Pendant le banquet, le Roi redemande à Esther ce qu'elle désire. Elle pourrait parler, mais elle répond :

« Que le roi vienne avec Haman au festin que je leur préparerai, et demain je donnerai réponse au roi. »
Esther 5, 8

Le texte ne dit pas si elle a peur, si elle est prudente ou si elle suit un plan. Mais ce délai va tout changer. Entre aujourd'hui et demain, il y a une nuit, et dans cette nuit le livre du Roi sera ouvert, ce qu'Esther ne pouvait pas prévoir.

Nous croyons souvent qu'un délai veut dire que rien ne se passe. Dans Esther, c'est le délai qui permet à ce qui était caché de revenir à la lumière.

Haman sort heureux

Haman quitte le banquet joyeux. Il a mangé seul avec le Roi et la reine, et il se sent honoré. Mais à la porte, il voit Mardochée assis à sa place, qui ne se lève pas devant lui et ne tremble pas (5, 9). Sa joie s'effondre. Rentré chez lui, il énumère devant sa femme Zéresch et ses amis ses richesses, ses fils et ses honneurs, puis il conclut :

« Mais tout cela n'est d'aucun prix pour moi aussi longtemps que je verrai Mardochée, le Juif, assis à la porte du roi. »
Esther 5, 13

L'ennemi a tout, et rien de tout cela ne compte tant qu'un seul homme refuse de plier.

Sa femme et ses amis lui donnent la solution : *« Qu'on prépare un bois haut de cinquante coudées, et demain matin demande au roi qu'on y pende Mardochée »* (5, 14). Haman fait dresser le bois.

Cinquante coudées font environ vingt-cinq mètres. On ne choisit pas une telle hauteur pour tuer, mais pour que toute la ville voie. Haman veut faire de cette mort un spectacle, et il ne sait pas pour qui il construit. *« Il ouvre une fosse, il la creuse, et il tombe dans la fosse qu'il a faite »* (Psaume 7, 16).

La croix sera elle aussi un spectacle mais où c'est bien notre ennemi qui a été exposé :

« Il a dépouillé les dominations et les autorités, et les a livrées publiquement en spectacle, en triomphant d'elles par la croix. »
Colossiens 2:15

Cette nuit-là

« Cette nuit-là, le roi ne put pas dormir, et il se fit apporter le livre des annales, les Chroniques. On les lut devant le roi. »
Esther 6, 1

Le texte ne dit pas pourquoi le Roi ne dort pas. Ici, l'image ne correspond pas tout à fait : Assuérus dort d'habitude, et cette nuit est une exception. Dieu, lui, ne dort jamais. *« Voici, il ne sommeille ni ne dort, celui qui garde Israël »* (Psaume 121, 4).

Le message n'est donc pas que Dieu se réveille enfin. Depuis le début du livre, il semble absent : il ne parle pas, son nom n'est jamais prononcé, et pourtant tout avance. Cette nuit révèle seulement ce qui était vrai depuis le commencement. Celui qui paraissait se taire n'avait rien oublié. Dieu se cache, mais il ne cesse pas d'agir.

En hébreu, le livre qu'on lit s'appelle *sefer ha-zikhronot*, le livre des souvenirs. Malachie parle du même livre : *« un livre de souvenir fut écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Éternel »* (Malachie 3, 16).

On lit devant le Roi le récit du complot déjoué par Mardochée. Le Roi demande : *« Quelle marque de distinction et d'honneur Mardochée a-t-il reçue pour cela ? »* On lui répond : *« Il n'a rien reçu »* (6, 3).

Pendant des années, c'était vrai. Mardochée avait fait ce qui était juste et n'avait rien reçu, mais son acte était écrit. Être oublié et ne pas encore être honoré, ce n'est pas la même chose. L'heure vient la nuit même où Haman a dressé le bois. Haman se dit que Mardochée mourra demain mais le Roi se demande comment l'honorer.

L'homme que le Roi veut honorer

Au matin, comme on le lui a conseillé, Haman est dans la cour. Il vient demander la mort de Mardochée. Avant même qu'il parle, le Roi l'interroge : *« Que faut-il faire pour un homme que le roi veut honorer ? »* (6, 6). Haman pense aussitôt : qui d'autre que moi ?

Il décrit alors son propre rêve : le vêtement du Roi, le cheval que monte le Roi, un défilé dans la ville, et un grand personnage qui crie devant lui : *« C'est ainsi que l'on fait à l'homme que le roi veut honorer ! »* Il ne demande pas d'or. Il veut, pour une heure, être vu comme le Roi.

Le Roi lui répond : *« Prends tout de suite le vêtement et le cheval, comme tu l'as dit, et fais ainsi pour Mardochée, le Juif, qui est assis à la porte du roi »* (6, 10).

Haman était venu demander la mort de Mardochée, et il doit l'honorer. Il avait préparé un bois, et il doit préparer un cheval. Il voulait voir Mardochée plier devant lui, et il doit marcher devant lui en criant lui-même son honneur dans toute la ville (6, 11).

Mardochée avait refusé de plier le genou devant Haman. C'est maintenant Haman qui devient, malgré lui, le porte parole de celui qu'il voulait tuer.

Paul écrit de Jésus, abaissé jusqu'à la croix : *« C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé […] afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse »* (Philippiens 2, 9-10). Pour Mardochée non plus, l'abaissement n'était pas la fin de l'histoire.

Mardochée retourne à la porte

« Mardochée retourna à la porte du roi » (6, 12). C'est tout. Il vient d'être promené dans la ville avec le vêtement royal, son nom vient d'être crié partout, et il reprend sa place. Il ne s'installe pas dans l'honneur, parce que le vrai problème n'est pas réglé : le décret court toujours. Mardochée est honoré, mais son peuple n'est pas encore sauvé. Jésus lui-même se présentera comme la porte des brebis (Jean 10,7)

Haman, lui, rentre chez lui « désolé et la tête voilée » (6, 12). La veille, il sortait du banquet tout joyeux, et ses amis lui conseillaient le bois.

Aujourd'hui, ils lui disent :

« Si Mardochée, devant lequel tu as commencé de tomber,
est de la race des Juifs, tu ne pourras rien contre lui,
mais tu tomberas devant lui. »
Esther 6, 13

Ils ne disent pas : « Tu risques de tomber », mais bien : « Tu tomberas. » L'hébreu redouble le verbe : *naphol tippol*, littéralement « tomber, tu tomberas ». La chute n'est plus une possibilité, elle devient une certitude.

Ce redoublement fait écho à une autre parole prononcée dès le commencement. Devant l'arbre de la connaissance, Dieu avait averti Adam : « Mourir, tu mourras » (*mot tamut*). La même construction apparaît : « mourir, tu mourras » ; « tomber, tu tomberas ».

La première annonçait la certitude de la mort attachée à la désobéissance. Mais cette mort devait un jour être vaincue par celui qui n'a jamais péché : Jésus-Christ. La seconde annonce avec la même force une autre certitude : l'ennemi, lui aussi, tombera.

La mort n'a pas eu le dernier mot sur l'homme ; l'ennemi ne l'aura pas davantage.

« Mourir, tu mourras. »
« Tomber, tu tomberas. »

Entre les deux se dresse la croix, où Christ a vaincu la mort et dépouillé les puissances.

Chapitre 12

Haman sur le bois

« Il a dépouillé les dominations et les autorités, et les a livrées publiquement en spectacle, en triomphant d'elles par la croix. »
Colossiens 2, 15

Ce chapitre est court : dix versets. Une femme parle, un homme tombe, un bois change de destinataire. C'est le centre du livre.

« Le roi et Haman allèrent au festin chez la reine Esther.
Ce second jour, le roi dit encore à Esther, pendant qu'on buvait le vin : Quelle est ta demande, reine Esther ?
Elle te sera accordée. Que désires-tu ?
Quand ce serait la moitié du royaume, tu l'obtiendras. »
Esther 7, 1-2

L'hébreu dit littéralement : « ils vinrent pour boire avec la reine Esther ». Le festin est un *mishtèh ha-yayin*, un festin de vin. Le Roi boit *avec* l'Épouse. Nous avons vu au chapitre 11 que cela renverse le festin séparé de Vashti (1, 9).

Le soir de la Pâque, Jésus a fait une promesse : *« je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où j'en boirai du nouveau avec vous dans le royaume de mon Père »* (Matthieu 26, 29). Tu remarques le « avec vous ». La coupe attend l'Épouse.

Pour la troisième fois, le Roi offre la moitié du royaume. Il n'a pas changé d'avis entre-temps.

« Accorde-moi la vie »

« La reine Esther répondit : Si j'ai trouvé grâce à tes yeux, ô roi, et si le roi le trouve bon, accorde-moi la vie, voilà ma demande, et sauve mon peuple, voilà mon désir ! »
Esther 7, 3

Pour la première fois, Esther parle au Roi en face. Jusqu'ici elle disait « aux yeux du roi » (5, 8), à la troisième personne, comme on parle au trône. Maintenant elle dit « à tes yeux » (*be-einèkha*). La relation est devenue un face-à-face. C'est ce que Vashti avait refusé.

Elle demande deux choses, et l'hébreu les met en parallèle : *« que me soit donnée ma vie pour ma demande et mon peuple pour mon désir».* Elle ne demande pas la tête d'Haman mais demande la vie.

Et elle dit « mon peuple ». C'est la première fois. Mardochée lui avait ordonné de ne pas faire connaître son peuple (2, 10.20). Pendant des années, l'Épouse a été cachée dans le palais. Nous avons vu dès l'introduction que son nom porte ce secret : « je cacherai ».

Le moment est venu de paraître. *« Car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu. Quand Christ, votre vie, paraîtra, alors vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire »* (Colossiens 3, 3-4). *La création elle-même « attend avec un ardent désir la révélation des fils de Dieu »* (Romains 8, 19).

Le caché n'était pas une honte. C'était une garde jusqu'au jour fixé.

« Nous avons été vendus »

« Car nous sommes vendus, moi et mon peuple, pour être détruits, égorgés, anéantis. Encore si nous étions vendus pour devenir esclaves et servantes, je me tairais, mais l'ennemi ne saurait compenser le dommage fait au roi. »
Esther 7, 4

Regarde les trois verbes : détruire, tuer, faire périr. Ce ne sont pas les mots d'Esther. Ce sont les mots exacts de l'édit (3, 13).

Mardochée lui en avait fait porter une copie (4, 8). Elle la récite maintenant devant le Roi.

Ce geste éclaire ce que Paul dit de la croix : Dieu *« a effacé l'acte dont les ordonnances nous condamnaient et qui subsistait contre nous, et il l'a détruit en le clouant à la croix »* (Colossiens 2, 14). Le mot grec est *cheirographon*, un document écrit de la main, une reconnaissance de dette. L'acte écrit contre le peuple est d'abord exposé devant le Roi, mot pour mot. Ensuite il sera traité.

Haman avait proposé dix mille talents, et le Roi avait répondu : « l'argent t'est donné » (3, 11). Esther ne fait pas de théorie. Elle dit la chose comme elle est : nous avons été vendus.

Paul emploie le même langage pour l'homme sous la loi : *« moi, je suis charnel, vendu au péché »* (Romains 7, 14). Et Ésaïe avait déjà donné la réponse : *« C'est gratuitement que vous avez été vendus, et ce n'est pas à prix d'argent que vous serez rachetés »* (Ésaïe 52, 3). La vente était réelle, le rachat le sera aussi, mais pas avec de l'argent (1 Pierre 1, 18-19).

La fin du verset est difficile en hébreu. Mot à mot : « l'adversaire n'égale pas le dommage du roi ».

Le mot *nèzèq*, *dommage*, ne se trouve qu'ici dans toute la Bible hébraïque. Le verbe *shavah*, égaler, valoir, revient pour la troisième fois du livre. Haman avait dit : *« il n'est pas de l'intérêt du roi de les laisser en repos »* (3, 8). Puis : *« tout cela n'a pour moi aucune valeur » (*5, 13). Ici, Esther retourne le mot contre lui: c'est l'ennemi qui ne vaut rien face à la perte du Roi.

Car voilà l'argument d'Esther : la mort du peuple n'est pas seulement une perte pour le peuple. C'est une perte pour le Roi. *« Celui qui vous touche touche la prunelle de son œil »* (Zacharie 2, 8). Nous avons entendu au chapitre 7 la voix qui dit à Saul de Tarse : « pourquoi me persécutes-tu ? » Le Roi est atteint dans ce qui lui appartient.

« Haman, ce méchant »

« Esther répondit : L'oppresseur, l'ennemi, c'est Haman,
ce méchant-là ! Haman fut saisi de terreur en présence
du roi et de la reine. »
Esther 7, 6

Trois mots désignent Haman : *tsar*, l'adversaire, celui qui serre, qui opprime ; *oyev*, l'ennemi ; et *ha-ra*, le mauvais, le mal.

Ce dernier mot ramène au jardin. L'arbre défendu était l'arbre de la connaissance du *tov* et du *ra*, du bien et du mal (Genèse 2, 17). Nous suivons le mot *tov* depuis le chapitre 2 : Ève a vu que l'arbre était *tov* (Genèse 3, 6), Saül a épargné ce qui était *mèitav*, le meilleur (1 Samuel 15, 9). Ici, le *ra* est enfin nommé et il porte un nom d'homme.

Regarde la différence entre les deux femmes. Au jardin, quand Dieu interroge, Ève désigne aussi le coupable : « Le serpent m'a séduite, et j'en ai mangé » (Genèse 3, 13). Mais elle le désigne pour s'excuser. Esther le désigne après avoir déjà offert sa vie : *« si je dois périr, je périrai »* (4, 16). Elle ne se couvre pas. Elle couvre son peuple.

Jésus a mis ce mot dans la bouche de ses disciples : « délivre-nous du malin » (Matthieu 6, 13). La prière de l'Épouse nomme l'ennemi. Elle ne le confond pas avec les hommes : *« nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang »* (Éphésiens 6, 12).

Le Roi dans le jardin

« Et le roi, dans sa colère, se leva et quitta le festin,
pour aller dans le jardin du palais.
Haman resta pour demander grâce de la vie à la reine Esther,
car il voyait bien que sa perte était arrêtée dans l'esprit du roi. »
Esther 7, 7

Maintenant c'est la colère du Roi qui se lève.

Il va dans le jardin du palais. C'est le même lieu où le banquet des sept jours avait été donné, là où nous avions vu le jardin de la création. Le Roi retourne au jardin avant de juger.

Au commencement, c'est aussi dans le jardin que Dieu vint avant de prononcer la sentence : *« ils entendirent la voix de l'Éternel Dieu, qui parcourait le jardin vers le soir »* (Genèse 3, 8). Et c'est dans un jardin que la Passion commença et s'acheva : *« il y avait un jardin, dans lequel il entra »* (Jean 18, 1) ; *« il y avait un jardin dans le lieu où Jésus avait été crucifié »* (Jean 19, 41).

Tombé sur le lit

« Lorsque le roi revint [...] il vit Haman
qui s'était précipité vers le lit sur lequel était Esther. »
Esther 7, 8

Segond traduit « précipité », mais l'hébreu dit *nofel*, « tombant », du verbe *naphal*. La veille, sa maison lui avait annoncé : « tu tomberas devant lui ». La parole s'accomplit : Haman tombe, et il tombe devant l'Épouse.

Le Roi s'écrie alors : « Veut-il encore soumettre la reine ? » Le verbe *kavash* signifie soumettre, assujettir. L'ennemi voulait dominer l'Épouse ; c'est maintenant lui qui est jugé.

Aucun ordre n'est nécessaire : *« Dès que cette parole fut sortie de la bouche du roi, on voila le visage d'Haman. »* La parole du Roi suffit.

Haman ne verra plus la face du Roi. L'Épouse, elle, demeure le visage découvert devant lui (2 Corinthiens 3, 18).

L'ennemi voulait soumettre l'Épouse ; il finit par tomber devant elle.

Harbona, l'épée

« Et Harbona, l'un des eunuques, dit en présence du roi : Voici, le bois préparé par Haman pour Mardochée, qui a parlé pour le bien du roi, est dressé dans la maison d'Haman, à une hauteur de cinquante coudées. Le roi dit : Qu'on y pende Haman ! »
Esther 7, 9

Tu connais déjà Harbona. Il faisait partie des sept eunuques envoyés vers Vashti au premier chapitre. Nous avions reçu son nom comme celui de l'épée (rapproché de *herev*), et nous avions annoncé son retour ici.

Mais regarde l'ordre. La parole sort de la bouche du Roi, et aussitôt Harbona parle. *« La parole de Dieu est vivante et efficace, plus tranchante qu'une épée quelconque à deux tranchants »* (Hébreux 4, 12). Et de la bouche du Cavalier fidèle et véritable *« sortait une épée aiguë, pour frapper les nations »* (Apocalypse 19, 15).

Au commencement, Harbona avait porté l'appel du Roi à une femme qui refusa. À la fin, il porte la sentence contre l'ennemi de la femme qui a accepté.

Le même serviteur, la même parole : refusée, elle révèle ; reçue, elle délivre.

Le bois et le verbe « pendre »

« Et l'on pendit Haman au bois qu'il avait préparé pour Mardochée. Et la colère du roi s'apaisa. »
Esther 7, 10

Le verbe est *talah*, suspendre, pendre. Le bois est *ha-ets*, le même mot que l'arbre, que nous suivons depuis le chapitre 6. Le récit ne précise pas la nature exacte du supplice mais il dit : suspendu au bois. La Torah avait fixé une règle : *« si l'on fait mourir un homme qui a commis un crime digne de mort, et que tu l'aies pendu à un bois, son cadavre ne passera point la nuit sur le bois ; mais tu l'enterreras le jour même, car celui qui est pendu est un objet de malédiction auprès de Dieu »* (Deutéronome 21, 22-23).

Paul cite ce verset pour la croix : *« Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous car il est écrit : Maudit est quiconque est pendu au bois »* (Galates 3, 13).

Pierre aussi parle de Jésus *« que vous avez tué, en le pendant au bois »* (Actes 5, 30 ; 10, 39), et de *« lui qui a porté lui-même nos péchés en son corps sur le bois »* (1 Pierre 2, 24).

Là où l'ombre boite

Ici, la figure boite plus fort qu'ailleurs, et il faut le dire franchement.

Dans le livre d'Esther, le bois est préparé pour Mardochée, et Mardochée n'y monte pas. C'est Haman qui y est pendu. Dans l'Évangile, le bois est préparé pour Jésus, et Jésus y monte. Le Juste n'est pas épargné.

Si l'on s'arrête là, la figure semble dire le contraire de la croix. Elle dit en réalité ce que l'œil ne voyait pas au Calvaire.

Souviens-toi du serpent d'airain (chapitre 8). Dans le désert, Moïse n'éleva pas l'image d'un juste sur la perche, mais l'image d'un serpent (Nombres 21, 8-9). Et Jésus a pris cette image pour lui-même : « comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé » (Jean 3, 14). Sur le bois, c'est le Juste qu'on voit. Mais ce qui est jugé en lui, c'est l'œuvre du serpent.

Paul le dit sans détour : « Celui qui n'a point connu le péché, il l'a fait devenir péché pour nous » (2 Corinthiens 5, 21). Dieu *« a condamné le péché dans la chair »* (Romains 8, 3). *« Notre vieil homme a été crucifié avec lui »* (Romains 6, 6). Et Jésus, au moment d'annoncer sa propre élévation, unit les deux faits dans la même phrase : *« Maintenant a lieu le jugement de ce monde ; maintenant le prince de ce monde sera jeté dehors. Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi »* (Jean 12, 31-32).

Au même instant, sur le même bois, deux choses se produisent. Le Juste est élevé, et le prince de ce monde est jugé. L'Évangile montre la première. Esther montre la seconde. Jésus est mort *« afin que, par la mort, il anéantît celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable »* (Hébreux 2, 14). Le bois préparé pour détruire le Juste est devenu le lieu où l'ennemi a été exposé.

Haman suspendu à cinquante coudées, visible de toute la ville, c'est ce « spectacle public ».

Ce qui demeure

Haman est mort. Pourtant, ouvre le chapitre suivant du livre : Esther devra revenir devant le Roi, en pleurs, parce que l'édit est toujours en vigueur (8, 3-5). Une loi scellée de l'anneau du Roi ne se révoque pas (8, 8).

Il faut ici être précis, car on pourrait mal lire la figure. Ce qui demeure après la croix, ce n'est pas la condamnation. L'acte qui nous condamnait a été effacé et cloué (Colossiens 2, 14). *« Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ »* (Romains 8, 1).

Mais ce qui demeure, c'est la mort à l'œuvre dans l'histoire. *« Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort »* (1 Cor15, 26). *« Nous ne voyons pas encore maintenant que toutes choses lui soient soumises »* (Hébreux 2, 8). Et il y a les dix fils d'Haman, encore vivants, ce que l'ennemi a engendré et qui subsiste après sa défaite (9, 7-10).

La tête est jugée. Les conséquences ne le sont pas encore. Tout le reste du livre se joue dans cet entre-deux.

Chapitre 13

Mardochée devant le Roi

« Car Christ n'est pas entré dans un sanctuaire fait de main d'homme, en imitation du véritable, mais il est entré dans le ciel même, afin de comparaître maintenant pour nous devant la face de Dieu. »
Hébreux 9, 24

Au chapitre précédent, Haman a été pendu au bois qu'il avait dressé, et la colère du Roi s'est apaisée. Il reste deux versets avant qu'Esther ne retombe aux pieds du Roi en pleurant. Ils sont très courts, mais tout y change de main : une maison, un anneau, une place devant le trône.

« En ce même jour, le roi Assuérus donna à la reine Esther la maison d'Haman, l'ennemi des Juifs ; et Mardochée parut devant le roi, car Esther avait fait connaître la parenté qui l'unissait à elle. Le roi ôta son anneau, qu'il avait repris à Haman, et le donna à Mardochée ; Esther, de son côté, établit Mardochée sur la maison d'Haman. »
Esther 8, 1-2

La maison de l'ennemi

Le Roi donne à Esther *beit Haman*, la maison d'Haman (*bayit*). Ce mot désigne la demeure, mais aussi les biens, les serviteurs, tout ce qui relève de lui. Les historiens notent que dans l'empire perse les biens d'un condamné revenaient à la couronne. Le Roi les remet à la reine. Josèphe rapporte la scène dans ses *Antiquités*.

Haman est appelé une dernière fois *tsorer ha-Yehoudim*, l'ennemi des Juifs (*tsarar*). C'est son titre depuis le jour de l'anneau (3, 10). Il l'emporte dans la mort, mais sa maison, elle, change de propriétaire.

Jésus a décrit ce moment avec une image de maison : « comment quelqu'un peut-il entrer dans la maison d'un homme fort et piller ses biens, sans avoir auparavant lié cet homme fort ? Alors seulement il pillera sa maison » (Matthieu 12, 29). Luc précise : *« si un plus fort que lui survient et le dompte, il lui enlève toutes les armes dans lesquelles il se confiait, et il distribue ses dépouilles »* (Luc 11, 22).

L'ordre est le même que dans Esther : d'abord l'homme fort est jugé, ensuite sa maison est distribuée. Et à qui ?

À ceux qui y étaient tenus. Dieu *« nous a délivrés de la puissance des ténèbres et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour »* (Colossiens 1, 13).

Paul relie cette distribution à l'ascension : *« Étant monté en haut, il a emmené des captifs, et il a fait des dons aux hommes »* (Éphésiens 4, 8). Il cite le Psaume 68, qui dit en hébreu : « *tu as* pris *des dons parmi les hommes »* (Psaume 68, 19). Paul renverse le verbe. Celui qui monte ne garde pas les dépouilles, il les donne. C'est exactement ce que fait le Roi ici.

Remarque un détail qui comptera plus tard. Esther ne pille pas la maison d'Haman : elle la reçoit. Saül, lui, s'était jeté sur le butin d'Amalek (1 Samuel 15, 19). Au chapitre 9 d'Esther, les Juifs refuseront trois fois de mettre la main au pillage (9, 10.15.16). La maison de l'ennemi n'appartient à l'Épouse que parce que le Roi la lui donne.

Établi sur la maison

« Esther, de son côté, établit Mardochée sur la maison d'Haman.»

Le verbe est *vatasèm* (*soum*), placer, établir. Esther vient de recevoir la maison. Elle ne s'y installe pas en propriétaire : elle la place aussitôt sous Mardochée.

L'expression « sur la maison » rappelle Joseph. Potiphar *« l'établit sur sa maison »* (Genèse 39, 4), puis Pharaon lui dit : *« Je t'établis sur ma maison »* (Genèse 41, 40). Nous avons croisé Joseph à chaque étape de l'élévation de Mardochée.

L'épître aux Hébreux emploie exactement cette image pour Jésus: *« Christ l'est comme Fils sur sa maison ; et sa maison, c'est nous»* (Hébreux 3, 6). La maison de l'ennemi devient la maison sur laquelle le Fils est établi. Ceux qui étaient « fils de la rébellion » (Éphésiens 2, 2) deviennent « gens de la maison de Dieu » (Éphésiens 2, 19).

Et regarde l'ordre d'Éphésiens 1 : Dieu a fait asseoir Jésus à sa droite, *« il a tout mis sous ses pieds, et il l'a donné pour chef suprême à l'Église, qui est son corps »* (Éphésiens 1, 22-23).

Dans Esther, le Roi élève Mardochée, puis l'Épouse le reconnaît comme chef de ce qu'elle a reçu.

Le principe vaut pour toute la suite du livre. Après la victoire, l'Épouse ne devient pas autonome. Ce qu'elle reçoit, elle le remet. Les vingt-quatre anciens de l'Apocalypse font le même geste : ils *« jettent leurs couronnes devant le trône »* (Apocalypse 4, 10).

Une précision

Esther fait connaître au Roi qui est Mardochée pour elle. C'est donc elle qui l'introduit auprès de lui.

Avec Jésus, c'est l'inverse. Il n'a besoin de personne pour entrer auprès du Père. Il est entré lui-même dans le lieu très saint, par son propre sang (Hébreux 9, 12). Et c'est lui qui nous donne accès au Père (Éphésiens 2, 18). C'est ici que l'image d'Esther atteint sa limite. L'Épouse n'ouvre pas le chemin à Jésus. Elle témoigne simplement de qui il est pour elle.

Mais le récit va plus loin. Jusqu'ici, une difficulté demeurait : Esther épouse le Roi, tandis que Mardochée représente souvent Jésus. Pourtant, à partir de ce moment, Mardochée se rapproche

étonnamment du Roi. Il se tient devant lui, reçoit son anneau et va bientôt écrire avec son autorité (Esther 8, 8).

L'image commence alors à s'éclairer : le Roi et Mardochée ne doivent pas être compris comme deux époux distincts de l'Épouse. Ils annoncent, chacun à leur manière, une même réalité qui sera pleinement révélée en Christ.

Dans l'Apocalypse, il n'y a finalement qu'un seul trône : « le trône de Dieu et de l'Agneau » (Apocalypse 22, 1). Jésus dit lui-même qu'il s'est assis avec son Père sur son trône (Apocalypse 3, 21).

L'Épouse n'a donc pas deux époux. Toutes les figures finissent par converger vers un seul : Christ. Et c'est ainsi que nous comprenons que Christ et le Père ne font qu'un.

« Jusqu'à ce que »

Mardochée a l'anneau. Esther a la maison. Haman est mort. Et pourtant rien n'est encore réglé pour le peuple : l'édit du 13 Adar court toujours.

Le psaume de l'élévation contient déjà cette attente : *« Assieds-toi à ma droite,* jusqu'à ce que *je fasse de tes ennemis ton marchepied»* (Psaume 110, 1). Nous avions vu au chapitre 11 Mardochée assis, et Jésus « attendant désormais que ses ennemis soient devenus son marchepied » (Hébreux 10, 13). L'autorité est donnée, mais son effet sur l'histoire n'est pas encore arrivé.

C'est dans cet entre-deux que l'Épouse va devoir retourner devant le Roi.

Chapitre 14

Le nouvel édit

« En effet, la loi de l'esprit de vie en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. »
Romains 8, 2

Tout semble gagné, et pourtant rien n'a changé dans les provinces. Les lettres du 13 Nisan sont arrivées partout. Dans cent vingt-sept provinces, des hommes ont le texte en main et une date en tête : le 13 Adar. Haman est mort, mais ce qu'il a écrit vit toujours.

Ce chapitre raconte comment le Roi répond à une loi qu'il ne peut pas révoquer.

« Puis Esther parla de nouveau en présence du roi.
Elle se jeta à ses pieds, elle pleura, elle le supplia d'empêcher les effets de la méchanceté d'Haman, l'Agaguite,
et la réussite de ses projets contre les Juifs. »
Esther 8, 3

C'est une scène étrange après une victoire. L'ennemi est sur le bois, l'anneau a changé de main, et l'Épouse pleure.

L'Évangile connaît ce moment. Quand Jésus arrive à Béthanie, Marie *« tomba à ses pieds, et lui dit : Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort ».* Jésus voit ses larmes, il frémit en son esprit, et *« Jésus pleura »* (Jean 11, 32-35). Il sait qu'il va ressusciter Lazare. Il pleure quand même devant la mort.

Les larmes d'Esther ne disent pas que la victoire est fausse. Elles disent que la mort est encore là. Nous l'avons posé au chapitre 12: la condamnation est effacée, mais *« le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort »* (1 Corinthiens 15, 26).

Elle demande d'écarter *« la méchanceté d'Haman et son projet qu'il avait projeté contre les Juifs ».* Joseph avait employé ces mêmes mots devant ses frères : *« Vous aviez médité de me faire du mal: Dieu l'a changé en bien»* (Genèse 50, 20).

Le projet de l'ennemi existe, mais il y a un autre projet : *« je connais les projets que j'ai formés sur vous, projets de paix et non de malheur »* (Jérémie 29, 11).

« Faire revenir » les lettres

Esther demande « qu'on écrive pour révoquer les lettres conçues par Haman » (8, 5). L'hébreu dit *lehashiv*, « faire revenir », du verbe *shouv*. C'est le verbe du retour, et aussi celui de la repentance.

Elle voudrait que l'édit revienne, qu'il retourne d'où il vient, comme s'il n'avait jamais été envoyé. Sa raison n'est pas juridique, elle est intime : *« comment pourrais-je voir le malheur qui atteindrait mon peuple, et comment pourrais-je voir la destruction de ma race ? »* (8, 6). Paul aura le même cri : *« je voudrais être moi-même anathème et séparé de Christ pour mes frères, mes parents selon la chair »* (Romains 9, 3).

Le Roi commence par rappeler ce qui est acquis : *« Voici, j'ai donné à Esther la maison d'Haman, et il a été pendu au bois pour avoir étendu la main contre les Juifs »* (8, 7).

Puis il refuse la demande telle qu'elle est formulée : *« une lettre écrite au nom du roi et scellée avec l'anneau du roi ne peut être révoquée »* (*ein lehashiv*, 8, 8). Ce qui a été écrit ne revient pas.

Nous l'avions annoncé au chapitre 8 : la loi des Mèdes et des Perses ne se révoque pas (1, 19).

Le Roi ne détruit pas l'ancienne loi. Il en donne une autre.

« Et vous, écrivez »

« Écrivez donc en faveur des Juifs comme il vous plaira,
au nom du roi, et scellez avec l'anneau du roi. »
Esther 8, 8

L'hébreu commence par *ve-attem kitvou*, « et vous, écrivez ». C'est un pluriel. Le Roi parle « à la reine Esther et au Juif Mardochée » (8, 7). L'Épouse et Mardochée écrivent ensemble.

Le premier édit avait été écrit par Haman seul, selon ce qu'il ordonnait (3, 12). Le second est écrit par Mardochée avec Esther. Paul dit aux Corinthiens : *« vous êtes manifestement une lettre de Christ, écrite, par notre ministère, non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur les cœurs »* (2 Corinthiens 3, 3). La lettre est de Christ, et l'Épouse y prête la main.

« Au nom du roi » : Au chapitre 6, Esther avait parlé « au nom de Mardochée ». Jésus a donné le même droit aux siens : *« tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai »* (Jean 14, 13).

Et le Roi ajoute la même règle pour le nouvel édit : ce qui sera écrit en son nom et scellé de son anneau ne pourra pas non plus être révoqué. La grâce est aussi irrévocable que la condamnation. *« Car Dieu ne se repent pas de ses dons et de son appel »* (Romains 11, 29).

C'est ici le cœur théologique du chapitre. Jésus avait dit : *« Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la loi ou les prophètes ; je suis venu non pour abolir, mais pour accomplir »* (Matthieu 5, 17). Et Paul : *« Anéantissons-nous donc la loi par la foi ? Loin de là ! Au contraire, nous confirmons la loi »* (Romains 3, 31). Il n'y a pas d'annulation.

Il y a une loi plus haute qui libère de la première : *« la loi de l'esprit de vie en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort »* (Romains 8, 2).

Le même édit, retourné

Mets maintenant les deux édits côte à côte (3, 12-15 et 8, 9-15). La ressemblance est voulue, mot à mot.

Dans les deux cas, les secrétaires du Roi sont appelés et une date est donnée. On écrit à toutes les provinces, *« à chaque province selon son écriture, à chaque peuple selon sa langue »*. On écrit au nom du Roi et on scelle avec l'anneau. Les mêmes trois verbes reviennent : détruire, tuer, faire périr. Une « copie de l'édit » est publiée partout pour que tous soient « prêts » pour le 13 Adar. Des courriers partent « en toute hâte ». Et l'édit est publié « dans Suse, la capitale ».

Seule la fin des deux scènes diffère. Après le premier édit, « le roi et Haman étaient assis et buvaient, et la ville de Suse était dans la consternation » (3, 15). Après le second, « Mardochée sortit de chez le roi, avec un vêtement royal […] et la ville de Suse poussait des cris et se réjouissait » (8, 15).

Le Roi ne répond pas à la loi de mort par un discours. Il prend la même forme et la remplit d'une autre vie.

L'Esprit fait de même : il ne crée pas un autre monde à côté de celui-ci, il entre dans les mêmes provinces et les mêmes langues.

« Aux Juifs », d'abord

Regarde à qui l'on écrit : *« aux Juifs, aux satrapes, aux gouverneurs et aux chefs des cent vingt-sept provinces »* (8, 9).

Le premier édit ne s'adressait pas aux Juifs. On parlait des Juifs sans leur parler. Le second édit s'adresse à eux d'abord.

Paul garde cet ordre : l'Évangile *« est une puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit, du Juif premièrement, puis du Grec »* (Romains 1, 16). Et Jésus envoie ses disciples *« à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre »* (Actes 1, 8).

« De l'Inde à l'Éthiopie », dit encore le texte (8, 9 ; 1, 1). Dans le livre des Actes, l'un des premiers non-Juifs à recevoir l'Évangile est « un Éthiopien, eunuque, ministre de Candace, reine d'Éthiopie » (Actes 8, 27). Un eunuque au service d'une reine, venu d'Éthiopie : on dirait un personnage sorti d'Esther.

À la Pentecôte, la foule s'étonne : *« chacun les entendait parler dans sa propre langue »* (Actes 2, 6). La langue de mort avait parlé toutes les langues mais La parole de vie les parle aussi. Babel avait divisé les langues mais L'Esprit ne les supprime pas : il parle dans chacune.

Le vêtement de Mardochée

« Mardochée sortit de chez le roi, avec un vêtement royal bleu et blanc, une grande couronne d'or, et un manteau de byssus et de pourpre. La ville de Suse poussait des cris et se réjouissait. »
Esther 8, 15

Mardochée sort de chez le Roi vêtu comme un roi : bleu et blanc, byssus (tissu blanc très fin) et pourpre, avec une grande couronne d'or.

Quel renversement ! Quelques chapitres plus tôt, il était en sac et dans la cendre. Maintenant, il porte le vêtement royal et la couronne. Ésaïe l'avait annoncé : *« un diadème au lieu de la cendre […] un vêtement de louange au lieu d'un esprit abattu »* (Ésaïe 61, 3).

Mais ce même chapitre d'Ésaïe annonce aussi « l'année de grâce» avant « le jour de vengeance » (Ésaïe 61, 2). C'est exactement ce que montre Esther : le nouvel édit est proclamé partout, mais le jour du jugement n'est pas encore arrivé. Entre les deux, il reste un temps pour entendre la parole et s'y préparer.

Des peuples qui deviennent Juifs

« Dans chaque province et dans chaque ville,
partout où arrivaient l'ordre du roi et son édit,
il y eut parmi les Juifs de la joie et de l'allégresse, des festins et des fêtes. Et beaucoup de gens d'entre les peuples du pays
se firent Juifs, car la crainte des Juifs les avait saisis. »
Esther 8, 17

« Se firent Juifs » : *mityahadim*, un verbe qui n'apparaît qu'ici. La version grecque précise qu'ils « se firent circoncire et vécurent en Juifs ». L'hébreu, lui, ne dit que le verbe.

Zacharie avait vu ce mouvement : *« En ces jours-là, dix hommes de toutes les langues des nations saisiront un Juif par le pan de son vêtement et diront : Nous irons avec vous, car nous avons appris que Dieu est avec vous »* (Zacharie 8, 23).

« De toutes les langues », comme l'édit.

Paul en donne le sens pour l'Épouse : *« si vous êtes à Christ, vous êtes donc la postérité d'Abraham, héritiers selon la promesse »* (Galates 3, 29). Et il précise ce qu'est un Juif selon l'Esprit : « le Juif, c'est celui qui l'est intérieurement ; et la circoncision, c'est celle du cœur, selon l'esprit » (Romains 2, 29).

Mais le texte donne un motif qu'il faut lire honnêtement : « la crainte des Juifs les avait saisis ». Ce n'est pas encore l'amour. C'est la reconnaissance que le Roi est du côté de ce peuple. Après la Pentecôte, Luc note aussi que « la crainte s'emparait de chacun» (Actes 2, 43). La crainte n'est pas le terme du chemin. Elle peut en être la porte.

Chapitre 15

Le temps de la grâce

« Voici maintenant le temps favorable,
voici maintenant le jour du salut. »
2 Corinthiens 6, 2

Au chapitre précédent, le nouvel édit est parti dans toutes les langues. Mardochée est sorti de chez le Roi avec la couronne d'or, Suse s'est réjouie, et des gens des peuples du pays se sont faits Juifs. Puis le texte saute. Le verset suivant dit : « Au douzième mois, qui est le mois d'Adar, le treizième jour du mois… » (9, 1). Entre ces deux versets, près de neuf mois passent sans un mot.

Ce chapitre se tient dans ce silence. Il a deux sujets : le temps qui s'ouvre, et ceux qui y vivent encore, les dix fils d'Haman.

Ce que le texte ne raconte pas

Du 23 Sivan au 13 Adar, on compte environ deux cent cinquante-six jours (le compte exact varie d'un jour selon les années). Le livre d'Esther n'en dit rien.

Il ne raconte ni la vie des Juifs dans les provinces, ni les préparatifs de leurs ennemis, ni ce que fait Mardochée devant le Roi.

Ce silence a lui aussi un sens. Le Nouveau Testament se termine de la même façon. Le livre des Actes ne s'achève pas sur une conclusion, mais sur Paul à Rome, *« prêchant le royaume de Dieu et enseignant ce qui concerne le Seigneur Jésus-Christ, en toute liberté et sans obstacle »* (Actes 28, 31). L'histoire reste ouverte. L'Église vit dans les pages qui ne sont pas écrites.

Juste avant l'ascension, les disciples avaient posé la question de l'entre-deux : *« Seigneur, est-ce en ce temps que tu rétabliras le royaume d'Israël ? »*

Jésus ne leur donne pas de date. Il leur donne une tâche : *« vous recevrez une puissance, le Saint-Esprit survenant sur vous, et vous serez mes témoins »* (Actes 1, 6-8).

Le temps de la grâce n'est pas un vide entre deux événements. C'est le temps où l'édit court.

Déjà, et pas encore

Pour mesurer ce temps, fais l'inventaire.

Ce qui est déjà acquis : Haman est mort sur le bois (7, 10). Sa maison est à Esther (8, 1). L'anneau est dans la main de Mardochée (8, 2). Le nouvel édit est scellé et irrévocable (8, 8). Le peuple a le droit de se rassembler et de tenir debout (8, 11).

Ce qui n'est pas encore arrivé : le premier édit est toujours en vigueur, le 13 Adar est toujours fixé, les ennemis du peuple sont toujours armés, et les fils d'Haman sont vivants.

Le théologien Oscar Cullmann a décrit cette situation avec une image tirée de la Seconde Guerre mondiale (*Christ et le temps*, 1946). Le débarquement est la bataille décisive, et après lui l'issue de la guerre ne fait plus de doute. Pourtant la guerre continue jusqu'au jour de la victoire, avec ses combats et ses morts. La croix est le débarquement. Le retour du Christ est le jour de la victoire. Nous vivons entre les deux.

Les fils d'Haman

Nous avons déjà croisé ces fils sans nous y arrêter. Le soir du premier banquet, Haman a réuni ses amis et sa femme et leur a parlé *« de la magnificence de ses richesses, du nombre de ses fils»* (5, 11). L'hébreu dit *rov banav*, la multitude de ses fils. Il en était fier comme de son or.

« Parschandatha, Dalphon, Aspatha, Poratha, Adalia, Aridatha, Parmaschtha, Arizaï, Aridaï et Vajezatha » (9, 7-9).

Haman voulait élever Mardochée sur le bois pour le faire mourir. À la fin, ce sont ses propres fils dont les noms sont dressés verticalement dans le texte comme la mémoire de leur chute. Ce qu'Haman avait préparé pour l'autre est revenu sur sa propre maison.

Dix

Les fils sont dix. Au chapitre 1, nous avions vu que le dix est le nombre d'un ordre complet : les cent vingt-sept provinces se ramenaient à dix, le *yod*, la main qui accomplit.

Dix, c'est aussi le nombre des Paroles du Sinaï, « les dix paroles» (Exode 34, 28), et celui des plaies qui ont jugé l'Égypte. Que les fils de l'ennemi soient dix peut se lire comme un ordre complet engendré contre l'ordre du Roi, un contre-décalogue. Et leur chute ensemble, au jour fixé, peut rappeler les dix coups qui ont jugé Pharaon avant la sortie d'Égypte.

Ce qui demeure, et ce qui ne demeure pas

La condamnation, elle, ne demeure pas. Elle a été effacée et clouée à la croix (Colossiens 2, 14). Pour ceux qui sont en Christ, *« il n'y a donc maintenant aucune condamnation »* (Rom 8, 1). Les fils d'Haman n'ont donc aucun droit sur le peuple. Le nouvel édit lui donne au contraire le droit de tenir et de se défendre.

Ce qui demeure encore, c'est la mort et ses conséquences. Jésus nous a déjà délivrés de sa crainte (Hébreux 2, 15), mais la mort elle-même n'a pas encore disparu. Paul dit qu'elle sera « le dernier ennemi » détruit (1 Corinthiens 15, 26).

Nous vivons donc entre les deux : nous avons déjà reçu les prémices de l'Esprit, mais nous attendons encore la rédemption de notre corps (Romains 8, 23).

La victoire est acquise, mais son accomplissement final est encore à venir. Alors cette parole sera pleinement réalisée : « La mort a

L'ivraie et le blé

Pourquoi les fils d'Haman ne sont-ils pas frappés tout de suite, le jour où leur père est pendu ? Le texte ne le dit pas.

Jésus a raconté une parabole qui répond à cette question. Un homme sème du bon grain dans son champ. *« Pendant que les gens dormaient, son ennemi vint, sema de l'ivraie parmi le blé, et s'en alla. »* Les serviteurs veulent arracher l'ivraie tout de suite. Le maître refuse : « de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le blé. Laissez croître ensemble l'un et l'autre jusqu'à la moisson » (Matthieu 13, 25.29-30).

Puis il explique : *« l'ivraie, ce sont les fils du malin ; l'ennemi qui l'a semée, c'est le diable ; la moisson, c'est la fin du monde ; les moissonneurs, ce sont les anges »* (Matthieu 13, 38-39).

« Les fils du malin. » Au chapitre 12, nous avons entendu Esther appeler Haman *ha-ra*, le méchant, et nous avons ouvert « délivre-nous du malin ». Ses fils sont l'ivraie du champ.

Pense à cette femme qui vit entre deux dates

Pense à une femme qui sait que la guerre est gagnée et qui vit encore dans la guerre.

Elle sait que l'ennemi est mort, qu'il ne peut plus la condamner, que l'anneau est dans la bonne main. Pourtant, autour d'elle et parfois en elle, ce que l'ennemi a engendré continue d'agir : des habitudes, des peurs, des blessures, des gens qui travaillent encore pour lui sans le savoir. Elle voit l'ivraie dans le champ.

Elle pourrait vouloir tout arracher tout de suite, et abîmer le blé avec. Elle pourrait aussi se décourager et croire que rien n'a changé. Elle ne fait ni l'un ni l'autre. Elle rejoint l'assemblée, elle tient debout, et elle se prépare. Elle porte l'édit à ceux qui ne l'ont pas encore reçu. Elle ne connaît pas le jour, mais elle connaît Celui qui le fixera.

Le soir, elle dit : « Viens. »

Chapitre 16

Le 13 Adar

« Quand ces choses commenceront à arriver, redressez-vous et levez vos têtes, parce que votre délivrance approche. »
Luc 21, 28

Au chapitre précédent, on s'est tenus dans le silence du texte. Pendant neuf mois, il ne dit rien. C'est le temps où l'édit court, où des gens des peuples se font Juifs, où l'Épouse se prépare et dit : « Viens. »

Le silence se rompt maintenant. « Au douzième mois, qui est le mois d'Adar, le treizième jour du mois, jour où devaient s'exécuter l'ordre et l'édit du roi, et où les ennemis des Juifs avaient espéré dominer sur eux, ce fut le contraire qui arriva, et les Juifs dominèrent sur leurs ennemis » (9, 1).

Ce chapitre suit les douze premiers versets du chapitre 9, le premier jour du combat. Dans notre lecture, c'est le jour du retour de Jésus.

Deux espérances pour un même jour

Les ennemis avaient « espéré » dominer les Juifs. Le verbe hébreu *savar* signifie attendre, espérer. C'est aussi le verbe utilisé dans les Psaumes pour celui qui espère en Dieu. Pendant neuf mois, les deux camps ont donc attendu le même jour, mais pas pour la même chose : les uns espéraient dominer, les autres être délivrés.

C'est souvent ainsi que la Bible présente le jour de Dieu. Le même jour apporte le jugement pour les uns et la délivrance pour les autres. Ce n'est pas le jour qui change.

C'est la position de chacun lorsque ce jour arrive.

« Et ce fut renversé »

Puis vient l'expression qui résume tout le livre d'Esther :

ve-nahafokh hou : « et ce fut renversé »

Ce qui devait arriver aux Juifs retombe sur leurs ennemis.

Le verbe *hafakh* signifie retourner, renverser, changer une situation en son contraire.

C’est le même mouvement lorsque Dieu dit :

« Je changerai leur deuil en allégresse. »
Jérémie 31, 13

Esther reprendra cette idée pour expliquer Pourim : leur tristesse fut changée en joie. Et le retournement est jusque dans les mots du récit : les ennemis espéraient dominer les Juifs, mais ce sont finalement les Juifs qui dominent ceux qui les haïssaient. Le même verbe demeure, seul le sujet change.

C’est tout Esther.

Le décret existe toujours. Le jour arrive bien. Mais le résultat est renversé. Et, une nouvelle fois, Dieu n’est pas nommé. Le texte dit simplement : « ce fut renversé », sans dire par qui.

Le Nom reste caché. Mais la main se voit.

Rassemblés

Et lorsque le jour arrive, les Juifs commencent par faire une chose, ils se rassemblent. *« Les Juifs se rassemblèrent dans leurs villes. »* Esther 9, 2

C’était exactement ce que le nouvel édit leur avait permis de faire.

Cette image nous conduit naturellement au retour de Christ :

« Il enverra ses anges […] et ils rassembleront ses élus des quatre vents. »
Matthieu 24, 31

Paul parle lui aussi de ce rassemblement : les morts en Christ ressuscitent et les vivants vont ensemble à la rencontre du Seigneur. Cette expression est belle et elle évoque ceux qui sortent accueillir celui qui arrive. C’est aussi l’image des dix vierges : *« Voici l’époux, allez à sa rencontre ! »* Matthieu 25, 6

Le dernier rassemblement n’est donc pas seulement un départ.

C’est une rencontre.

L’Épouse se rassemble pour aller au-devant de l’Époux.

Voilà le mouvement du 13 Adar : ce que l’ennemi attendait comme le jour de la destruction devient, par renversement, le jour où le peuple se rassemble et se tient debout.

Personne ne tint devant eux

L'hébreu dit plus littéralement : « personne ne put tenir debout devant eux ». Ce détail est important. Esther s'était tenue debout devant le Roi au risque de sa vie. Puis le nouvel édit avait donné aux Juifs le droit de se tenir debout pour défendre leur vie.

Maintenant, le renversement est complet : ce sont les Juifs qui tiennent debout, et leurs ennemis qui ne peuvent plus tenir devant eux. Cela rappelle la question posée pour le jour du Seigneur :

« Qui pourra soutenir le jour de sa venue ?
Qui restera debout quand il paraîtra ? »
Malachie 3, 2

Le peuple tient parce que le rapport de force a changé. La crainte s'est emparée de ceux qui voulaient autrefois le détruire.

Les serviteurs du Roi les soutiennent

Un autre retournement apparaît :

« Tous les chefs des provinces, les satrapes, les gouverneurs, les fonctionnaires du roi, soutinrent les Juifs. »
Esther 9, 3

Ce sont pourtant les mêmes autorités qui avaient reçu le premier édit annonçant leur destruction mais maintenant, elles les soutiennent. Dans notre lecture symbolique, cela rappelle les serviteurs de Dieu qui accomplissent sa volonté. La Bible présente notamment les anges comme des serviteurs envoyés en faveur de ceux qui doivent hériter du salut.

Jésus dit qu'au dernier jour, ils participeront au rassemblement de ses élus. Le peuple n'agit donc pas seul : les serviteurs du Roi sont avec lui.

Mardochée devient de plus en plus grand

Pourquoi tous craignent-ils désormais les Juifs ? Le texte l'explique : *« Mardochée était puissant dans la maison du roi […] il devenait de plus en plus puissant. »* Esther 9, 4

Quel chemin parcouru. Mardochée était d'abord un homme assis à la porte puis il s'est tenu devant cette même porte vêtu d'un sac. Maintenant, il est devenu grand dans la maison du Roi et sa renommée se répand dans toutes les provinces. Dans notre lecture, cette croissance nous conduit encore à Christ : *« Il faut qu'il croisse. »* Jean 3, 30

Celui qui était caché est maintenant connu de tous.

Les dix fils

Les dix fils d'Haman sont tués le 13 Adar, mais leurs corps ne seront exposés sur le bois que le lendemain, à la demande d'Esther. Ce détail montre que tout ne s'achève pas en un seul jour. Nous retrouvons cette progression dans le Nouveau Testament. Au retour de Jésus, ceux qui lui appartiennent ressuscitent et sont transformés. La mort perd alors son pouvoir sur eux :

« La mort a été engloutie dans la victoire. »
1 Corinthiens 15, 54

Mais Paul précise que la mort elle-même est « le dernier ennemi qui sera détruit » (1 Corinthiens 15, 26). L'Apocalypse la montre finalement jetée dans l'étang de feu (Apocalypse 20, 14).

Dans notre lecture d'Esther, le 13 Adar marque donc le commencement de la victoire finale, mais pas encore son achèvement. Il reste un quatorzième jour, puis un quinzième.

La victoire est acquise, mais l'histoire doit encore aller jusqu'à son terme.

Dix fils, dix contre-paroles

Pourquoi dix ? Au chapitre 15, on a vu dans ce nombre un ordre complet, un contre-décalogue. Il faut maintenant le montrer, et le texte d'Esther le permet. Avant d'avoir dix fils, Haman a dit et fait, une à une, les dix contre-paroles.

Dieu avait donné à Israël les dix Paroles, les *aseret ha-devarim*. On l'a vu dans un autre livre : ce ne sont pas d'abord des interdits, mais des promesses, le visage de l'homme quand Dieu habite en lui. « Tu ne tueras point » veut dire aussi « tu ne tueras plus ». En face, l'ennemi parle lui aussi. Chacune de ses paroles est l'envers d'une Parole. *(Voir livre De la Chair à l'Esprit)*

À la première Parole, « Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face », Haman répond en exigeant qu'on plie le genou devant lui (3, 2). La première plaie avait frappé le Nil, la source que l'Égypte adorait.

À la deuxième, « Tu ne te feras pas d'image », il répond en réclamant pour lui-même le vêtement que le Roi a porté, le cheval qu'il monte et la couronne royale (6, 8). Il veut l'image du Roi sans être le Roi. Les grenouilles de la deuxième plaie disaient l'agitation de celui qui a besoin de paraître.

À la troisième, « Tu ne prendras pas le nom de l'Éternel en vain», il répond en écrivant la mort « au nom du roi Assuérus » et en la scellant de son anneau (3, 12). Le Nom est pris pour servir un dessein qui lui est contraire. Devant la troisième plaie, les magiciens d'Égypte avaient dû reconnaître : « C'est le doigt de Dieu » (Exode 8, 19).

À la quatrième, « Souviens-toi du jour du repos », il répond en jetant le sort « pour chaque jour et pour chaque mois » (3, 7). L'ennemi s'approprie le temps et retire le repos au peuple. À la quatrième plaie, Dieu avait mis à part la terre de Goshen (Exode

8, 22). Au bout du combat, Esther donnera au peuple ses jours de repos (9, 17-18).

À la cinquième, « Honore ton père et ta mère », il répond en renversant l'ordre de la filiation. Il ne s'appuie pas sur ce qu'il a reçu, mais sur ce qu'il a produit : « la magnificence de ses richesses, le nombre de ses fils » (5, 11). Le père ne bénit plus ses fils ; il se glorifie d'eux. La cinquième plaie frappait le bétail, l'appui sur lequel l'homme compte pour tenir debout seul.

À la sixième, « Tu ne tueras point », il répond par l'édit lui-même: détruire, tuer, faire périr (3, 13), né de la fureur qui le remplissait (3, 5). Les ulcères de la sixième plaie font sortir sur la peau ce qui couvait au-dedans.

À la septième, « Tu ne commettras pas d'adultère », le texte place Haman sur le lit de la reine. C'est le Roi qui l'accuse : « veut-il encore faire violence à la reine, chez moi, dans le palais ? » (7, 8). Haman, lui, suppliait. Mais l'image est posée : l'ennemi au lit de l'Épouse. La grêle de la septième plaie frappait le cœur partagé.

À la huitième, « Tu ne déroberas point », il répond en offrant dix mille talents pour acheter un peuple (3, 9) et en livrant ses biens

au pillage (3, 13). Les sauterelles de la huitième plaie dévoraient tout. C'est la seule contre-parole dont le retournement est écrit mot pour mot dans le récit : au 13 Adar, le peuple « ne mit pas la main au pillage » (9, 10).

À la neuvième, « Tu ne porteras pas de faux témoignage », il répond par une accusation à moitié vraie : « il y a un peuple […] n'observant point les lois du roi » (3, 8). C'est la voix de « l'accusateur de nos frères » (Apocalypse 12, 10). Pendant les ténèbres de la neuvième plaie, « il y avait de la lumière dans les lieux où habitaient tous les enfants d'Israël » (Exode 10, 23).

À la dixième, « Tu ne convoiteras pas », il répond par le cri de l'homme que rien ne rassasie : « tout cela n'est d'aucun prix pour moi aussi longtemps que je verrai Mardochée » (5, 13). Et par la question qui le perd : « À quel autre qu'à moi le roi voudrait-il faire honneur ? » (6, 6).

Le rôle de l'Épouse : dénoncer

Haman est mort sur le bois. L'ennemi est vaincu, et la croix l'a « livré publiquement en spectacle » (Colossiens 2, 15). Pourtant le premier édit n'a pas été révoqué. Le jour reste fixé, et ses fils vivent encore. La condamnation est ôtée, mais la menace de mort demeure, et les contre-paroles parlent toujours. Quel est alors le rôle de l'Épouse ?

On l'a vu : ce n'est pas elle qui frappe.

L'épée sort de la bouche du Roi, et les anges font le tri. Mais Esther a un geste qui lui appartient en propre: elle nomme l'ennemi. « L'oppresseur, l'ennemi, c'est Haman, ce méchant ! » (7, 6). L'Épouse ne tue pas les fils d'Haman.

Elle les dénonce, c'est-à-dire qu'elle reconnaît leur voix quand ils parlent, et qu'elle refuse de leur prêter un corps. *« Ne donnez pas accès au diable »* (Éphésiens 4, 27).

L'Écriture montre trois moments où les contre-paroles se font le plus pressantes : le combat, la mort et l'attente.

À chacun correspond une question.

Le combat d'abord.

Quand l'Assyrie menace Juda, le peuple cherche du secours ailleurs. Ésaïe répond : *« Si l'on vous dit : Consultez ceux qui évoquent les morts et ceux qui prédisent l'avenir […] répondez : Un peuple ne consultera-t-il pas son Dieu ? S'adressera-t-il aux morts en faveur des vivants ? À la loi et au témoignage ! »* (Ésaïe 8, 19-20). La question est : de qui reçois-tu ta parole ? Dans le combat, la contre-parole murmure qu'il faut une autre puissance. L'Épouse n'en cherche pas d'autre. C'est la première Parole tenue debout : pas d'autres dieux devant ma face.

C'est la première tentation de Jésus au désert. Jettes-toi en bas, les anges te porteront. Satan pousse Jésus à chercher une manifestation de puissance, à provoquer une intervention surnaturelle. Jésus refus de mettre Dieu à l'épreuve.

La mort ensuite.

Le prophète vient dire au roi Ézéchias : *« Donne tes ordres à ta maison, car tu vas mourir »* (Ésaïe 38, 1). C'est un verdict, comme un édit scellé. Et pourtant *« Ézéchias tourna son visage contre le mur, et fit cette prière à l'Éternel »* (38, 2), et Dieu ajouta quinze

années à sa vie (38, 5). La question est : qui crois-tu devant la mort, Dieu ou le verdict ? C'est exactement le chemin d'Esther au chapitre 9 : une loi de mort était écrite, et elle est allée vers le Roi. L'Épouse ne cesse pas de se tourner vers lui, même quand la sentence semble définitive.

C’est la deuxième tentation de Jésus au désert.

Change les pierres en pains.

Jésus est affamé, son corps est poussé à sa limite. Satan lui propose d’utiliser sa puissance pour préserver sa vie. Jésus répond: « L’homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » La vie reste donc reçue de Dieu.

L'attente enfin.

« Le peuple, voyant que Moïse tardait à descendre de la montagne, s'assembla autour d'Aaron, et lui dit : Allons ! fais-nous un dieu qui marche devant nous » (Exode 32, 1).

Le veau d'or n'est pas né d'une révolte, mais d'un retard. Jésus emploie le même mot dans la parabole des vierges : *« Comme*

l'époux tardait, toutes s'assoupirent et s'endormirent » (Matthieu 25, 5). La question est : qui adores-tu dans l'attente ? Le temps de la grâce est long, et la tentation est de se fabriquer un dieu à la mesure de l'impatience. L'Épouse ne s'en fabrique pas. *« Petits enfants, gardez-vous des idoles »* (1 Jean 5, 21).

Remarque un détail. Le veau fut fondu avec l'or que le peuple avait emporté d'Égypte (Exode 12, 35 ; 32, 2-4). Le butin de la délivrance est devenu l'idole de l'attente. Le 13 Adar, le peuple « ne mit pas la main au pillage » (9, 10). Ce qu'il refusait de prendre ne pourrait pas devenir un veau d'or.

C’est la troisième tentation de Jésus au désert.

Les royaumes : “Je te donnerai toutes ces choses, si tu te prosternes.”

Jésus est destiné au Royaume, mais Satan lui propose de l’obtenir immédiatement par une autre voie. C’est précisément le piège de l’attente : prendre ailleurs maintenant ce que Dieu a promis de donner en son temps. Comme Israël avec le veau d’or pendant que Moïse tarde à redescendre.

Trois questions, donc, et trois refus.

Dans le combat, ne cherche pas une autre puissance.

Devant la mort, ne cesse pas de te tourner vers Dieu.

Dans l'attente, ne te fabrique pas un autre dieu.

Tout se joue pendant les neuf mois, dans l'intervalle de la grâce. Le 13 Adar, « personne ne put tenir debout » devant le peuple. Ce jour-là, les fils d'Haman ne trouvent plus personne qui plie le genou, plus d'image à revêtir, plus de butin à prendre.

L'Épouse les a vaincus d'avance, non avec l'épée, mais en refusant chaque jour leur parole. L'Apocalypse le dit des vainqueurs : *« Ils l'ont vaincu à cause du sang de l'agneau et à cause de la parole de leur témoignage, et ils n'ont pas aimé leur vie jusqu'à craindre la mort »* (Apocalypse 12, 11).

C'est la parole reçue de Dieu seul, Ésaïe 8, et la mort affrontée sans détourner le visage, Ésaïe 38.

Chapitre 17

Le 14 Adar

« Mais il est une chose, bien-aimés, que vous ne devez pas ignorer, c'est que, devant le Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un jour. »
2 Pierre 3, 8

Le premier jour du combat est terminé. Le jour du retour s'est levé, ceux qui sont à Christ ont été rassemblés, et la mort a été engloutie pour eux. Pourtant, le livre ne s'arrête pas là. Il compte encore un jour, puis un autre. Dans notre lecture, ce quatorzième jour est celui du règne et du dernier combat.

Un jour comme mille ans

Le texte donne alors deux calendriers. *« Ces choses arrivèrent le treizième jour du mois d'Adar. Les Juifs se reposèrent le quatorzième, et ils en firent un jour de festin et de joie. Ceux qui se trouvaient à Suse, s'étant rassemblés le treizième jour et le quatorzième jour, se reposèrent le quinzième » (9, 17-18).*

Le même quatorzième jour est vécu de deux façons. Dans les provinces, c'est le repos. À Suse, c'est encore le combat.

L'Apocalypse décrit un temps qui a exactement ces deux faces. Après le retour du Cavalier (Apocalypse 19), le dragon « est saisi» et « lié pour mille ans », et ceux qui sont à Christ « régnèrent avec Christ pendant mille ans » (Apocalypse 20, 2.4). Voilà le repos. Mais ce règne se termine par un dernier soulèvement : « Quand les mille ans seront accomplis, Satan sera relâché de sa prison » (20, 7). Voilà le combat.

Pierre donne la clé de cette correspondance entre un jour et mille ans : *« devant le Seigneur, un jour est comme mille ans »* (2 Pierre 3, 8). Moïse le disait déjà : *« Car mille ans sont, à tes yeux, comme le jour d'hier, quand il n'est plus »* (Psaume 90, 4). Le quatorze Adar est un seul jour, et il porte le règne tout entier, du repos au dernier combat.

Le règne de mille ans fait partie des passages de l'Écriture les plus discutés. Certains y voient un règne de Jésus sur la terre après son retour : c'est la lecture que suit ce livre. D'autres le comprennent comme une image du temps de l'Église.

Le livre d'Esther ne tranche pas ce débat. Il montre simplement qu'après le jour fixé, il reste un jour de repos qui n'est pas encore le dernier.

Une troisième loi publiée à Suse

« Et le roi ordonna de le faire. L'édit fut publié dans Suse » (9, 14). L'hébreu dit « une loi fut donnée dans Suse ».

C'est la troisième fois que le livre emploie cette formule. La première fois, c'était la loi de mort : *« L'édit fut aussi publié dans Suse, la capitale »* (3, 15). La deuxième fois, c'était la loi de délivrance (8, 14). La troisième fois, c'est la loi de l'achèvement. La mort, puis la délivrance, puis l'achèvement : en trois lois données dans la ville du trône, le livre a fait le chemin de toute l'histoire.

Les dix fils sur le bois

« On pendit les dix fils d'Haman » (9, 14).

Ils sont morts depuis la veille (9, 7-10). Ce qu'on attache au bois, ce sont des corps. La pendaison n'est donc pas ici une manière de tuer : elle sert à exposer.

La Loi connaissait cet usage et en fixait la limite : *« Si l'on fait mourir un homme qui a commis un crime digne de mort, et que tu l'aies pendu à un bois, son cadavre ne passera point la nuit sur le bois ; mais tu l'enterreras le jour même, car celui qui est pendu est un objet de malédiction auprès de Dieu »* (Deutéronome 21, 22-23). Le verbe est celui qu'on suit depuis le chapitre 12 : *talah*, pendre, suspendre.

Le résumé que le livre donne plus loin relie les fils au père : le Roi ordonna « *de le pendre, lui et ses fils, au bois »* (9, 25). C'est un seul bois et une seule malédiction. Ce qui était sorti d'Haman finit là où Haman avait fini.

On a vu, que les dix fils portent les dix contre-paroles de l'ennemi, ce qu'il avait dit et fait contre chacune des dix Paroles. On a vu aussi le rôle propre de l'Épouse : elle ne frappe pas, elle nomme. Au quatorzième jour, Esther fait plus que nommer. Elle demande que ces dix contre-paroles soient suspendues à la vue de tous, sur le bois.

Au chapitre 12, on a lu ce que Paul dit de la croix : le Christ a *« dépouillé les dominations et les autorités, et les a livrées publiquement en spectacle »* (Colossiens 2, 15).

La croix a été le lieu de la victoire. Le quatorze Adar montre que cette victoire sera exposée jusqu'au bout. Ésaïe termine son livre de la même manière : après les nouveaux cieux et la nouvelle terre, *« quand on sortira, on verra les cadavres des hommes qui se sont rebellés contre moi »* (Ésaïe 66, 22.24). Aucune contre-parole ne restera cachée. L'ennemi avait parlé dans l'ombre ; ce qu'il a engendré finit exposé en pleine lumière.

Le repos

Après le combat vient le repos :

« Ils se procurèrent du repos en se délivrant de leurs ennemis. »
Esther 9, 16

Le mot hébreu est *nouah* : se reposer, trouver le repos.

Mais ce repos ne signifie pas simplement ne plus rien faire. Il signifie que le combat est terminé et que l'ennemi ne peut plus menacer le peuple. C'est exactement ce qui s'était passé avec Josué lorsqu'Israël était entré dans la terre promise :

« L'Éternel leur accorda du repos tout alentour […] aucun de leurs ennemis ne put leur résister. » Josué 21, 44

Nous retrouvons les mêmes deux idées dans Esther : les ennemis ne peuvent plus tenir devant eux, puis le peuple se repose.

C'est donc cela, le repos : ne plus avoir à combattre pour sa vie.

L'épître aux Hébreux explique pourtant que le repos donné par Josué n'était pas encore le repos définitif :*« Il y a donc un repos de sabbat réservé au peuple de Dieu. » Hébreux 4, 9*

Il en est de même dans Esther. Le 14 Adar, le peuple connaît un véritable repos, mais l'histoire n'est pas encore totalement achevée : à Suse, le combat continue encore un jour.

Le repos apparaît donc progressivement. D'abord vient la victoire puis cesse le combat et enfin vient le repos.

Dans notre lecture, c'est l'image du repos que Dieu prépare pour son peuple : le moment où il n'aura plus à lutter pour tenir debout, parce que l'ennemi ne pourra plus l'atteindre.

Et quand nous rentrons pleinement dans le tout accompli, alors nous commençons déjà à vivre ce repos permanent.

Les villes ouvertes

Le verset 19 précise qui célèbre le quatorze : *« C'est pourquoi les Juifs de la campagne, qui habitent des villes sans murailles, font du quatorzième jour du mois d'Adar un jour de joie ».*

« Les villes sans murailles » : des villes ouvertes, des bourgs sans rempart. Le mot est rare, et deux prophètes l'emploient dans des passages qui éclairent directement ce chapitre.

Le premier est Zacharie, à propos de la Jérusalem restaurée : *« Jérusalem sera une ville ouverte, à cause de la multitude d'hommes et de bêtes qui seront au milieu d'elle ; je serai pour elle, dit l'Éternel, une muraille de feu tout autour, et je serai sa gloire au milieu d'elle »* (Zacharie 2, 4-5). La ville n'a plus de murailles parce que l'Éternel est lui-même sa muraille.

Le second est Ézéchiel, et le contexte est saisissant. Il annonce l'attaque de Gog, le dernier ennemi, qui dit dans son cœur : *« Je monterai contre ce pays de villes ouvertes, je fondrai sur ces hommes tranquilles, qui habitent en sécurité, tous dans des villes sans murailles, et qui n'ont ni verrous ni portes »* (Ézéchiel 38, 11). Le mot est le même : *perazot*.

Le peuple qui se repose le 14 Adar vit donc dans des villes ouvertes, le peuple même qu'Ézéchiel voit attaqué par Gog à la fin. Et l'Apocalypse reprend Gog pour décrire ce qui arrive au terme des mille ans.

La tradition juive a tiré de ces versets une règle qui dure encore. Les villes entourées d'une muraille depuis le temps de Josué célèbrent Pourim le quinze, comme Suse. Les autres le célèbrent le quatorze.

Gog, le dernier Agag

Il y a dans la Bible grecque une variante qui relie Haman à Gog.

Dans le troisième oracle de Balaam, le texte hébreu dit d'Israël : *« Son roi s'élève au-dessus d'Agag »* (Nombres 24, 7).

Agag, l'ancêtre d'Haman, le roi que Saül avait épargné. Or la Septante lit à cet endroit, non pas Agag, mais Gog. Ce n'est pas une interprétation : c'est le texte grec lui-même, que des Juifs ont produit avant Jésus. Pour eux, l'ennemi qu'on attendait à la fin de l'histoire portait le nom de l'ancien ennemi d'Israël.

L'Apocalypse donne la scène : Satan *« sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog, afin de les rassembler pour la guerre ; leur nombre est comme le sable de la mer. Et ils montèrent sur la surface de la terre, et ils investirent le camp des saints et la ville bien-aimée. Mais un feu descendit du ciel, et les dévora »* (Apocalypse 20, 8-9).

Note le verbe : « afin de les rassembler ». Le 14 Adar, à Suse, les Juifs « se rassemblèrent de nouveau » (9, 15). Les deux camps se rassemblent une dernière fois.

Les trois cents de Suse

« Les Juifs qui se trouvaient à Suse se rassemblèrent de nouveau le quatorzième jour du mois d'Adar et tuèrent dans Suse trois cents hommes » (9, 15).

Pourquoi trois cents ? Le texte ne l'explique pas. Dans l'Écriture, un récit porte ce nombre plus que tous les autres : celui de Gédéon. Dieu avait réduit l'armée de Gédéon de trente-deux mille hommes à trois cents, et il en avait donné la raison : *« Le peuple que tu as avec toi est trop nombreux pour que je livre Madian*

entre ses mains ; il pourrait en tirer gloire contre moi, et dire : C'est ma main qui m'a délivré » (Juges 7, 2).

Puis : *« C'est par les trois cents hommes qui ont lapé que je vous sauverai »*. Les trois cents n'avaient pas d'épée en main. Ils tenaient un flambeau dans la main gauche, une trompette dans la droite, et le seul glaive était dans leur cri : « Épée de l'Éternel et de Gédéon ! » (7, 20). Alors, *« dans tout le camp, l'Éternel leur fit tourner l'épée les uns contre les autres »* (7, 22).

Ézéchiel décrit la fin de Gog exactement de cette manière : « l'épée de chacun se tournera contre son frère » (Ézéchiel 38, 21). La victoire des trois cents et la chute de Gog ont la même forme : l'ennemi tombe sous sa propre épée, et le peuple de Dieu ne tient qu'une lumière et une parole.

Le nombre trois cents porte donc, dans l'Écriture, une victoire qui ne revient pas à la main de l'homme. Le 14 Adar en est l'aboutissement.

Pense à cet homme qui s'est levé le quatorze

Pense à un homme de Suse, le soir du 13 Adar. Il a vu tomber les cinq cents. Il a vu les dix fils d'Haman étendus. Il a vu les gouverneurs porter les Juifs, et il a entendu partout le nom de Mardochée. Il n'était pas dans la citadelle, et il a survécu.

Toute la nuit, il a eu le temps de réfléchir. Le lendemain, il pouvait rester chez lui. Personne ne lui demandait de se battre. La loi d'Haman n'avait plus personne pour l'appliquer. Le matin du 14, il sort quand même, avec son arme.

Ce ne sont pas les preuves qui lui ont manqué. Il les a toutes vues, de plus près que n'importe qui dans les provinces. Ce qui lui manquait, c'était un autre cœur. On a vu au chapitre précédent un homme surpris par le jour. Celui-ci n'est pas surpris. Il sait, et il se lève malgré tout.

C'est ce que montre la fin du règne. Le voisinage du trône ne change pas un cœur. Seul le Roi le fait, quand on le lui demande: « Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai en vous un esprit nouveau » (Ézéchiel 36, 26).

Le temps de la grâce sert à cela, et ce temps, c'est aujourd'hui.

Chapitre 18
Cinq cents et trois cents : le huitième jour

« Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature.
Les choses anciennes sont passées ;
voici, toutes choses sont devenues nouvelles. »
2 Corinthiens 5, 17

Le soir du 14 Adar, à Suse, on a fini de compter. Cinq cents hommes sont tombés le premier jour, trois cents le second. Ensuite, le texte ne compte plus personne. Pour le lendemain, il ne parle que de repos, de festin et de joie.

Ce chapitre ne ressemble pas aux autres, et je préfère te le dire tout de suite. Il ne commente pas un nouveau verset. Il s'arrête sur une addition que le texte ne fait pas. Le livre d'Esther donne deux nombres, séparés par une nuit et par une demande d'Esther. C'est nous qui les additionnons : « huit cents » n'est écrit nulle part.

Pourquoi lui consacrer un chapitre entier, alors ? Parce que le huit, lui, est écrit partout ailleurs dans l'Écriture, et presque toujours au

même endroit : juste après un cycle de sept, au moment où les choses recommencent autrement. Or le compte de Suse s'arrête précisément là, entre le dernier combat et le repos qui n'aura pas de fin. Plus encore que d'habitude, je vais donc séparer avec soin ce que dit le texte, ce que dit la tradition et ce que nous y lisons.

Le livre s'ouvrait sur sept jours

Reviens au premier chapitre. Assuérus donne un festin de sept jours. « Le septième jour, comme le cœur du roi était réjoui par le vin », il fait appeler Vashti, et Vashti refuse. L'unité se brise le septième jour.

Au chapitre 2, on a reconnu derrière cette scène celle du jardin. La première création est achevée en sept jours (Genèse 2, 2), et la femme se détourne de la parole du Roi. Le septième jour était celui où Dieu se reposait avec sa création, et c'est ce jour-là que la rupture est venue l'abîmer.

Esther reçoit ensuite sept servantes, où la tradition voit les sept jours de la semaine. Elle entre chez le Roi la septième année. Tout le début du livre se tient dans le sept, c'est-à-dire dans l'ordre de la première création, avec sa beauté et sa fragilité.

La fin du livre, elle, ne rejoue pas le septième jour pour le réussir cette fois. Dieu ne revient pas en arrière réparer le jour de Vashti mais il conduit l'histoire plus loin. Après le sept vient le huit.

Ce que la Torah dit du huitième jour

Dans la Torah, le huit n'est jamais un nombre quelconque. Il désigne le jour qui suit un cycle complet, et chaque fois, ce jour-là, commence quelque chose que le cycle ne contenait pas.

« À l'âge de huit jours, tout mâle parmi vous sera circoncis » (Genèse 17, 12). L'enfant a vécu une semaine entière. Le huitième jour, il reçoit dans sa chair le signe de l'alliance. Désormais, il n'appartient plus seulement à sa naissance, il appartient à la promesse faite à Abraham.

Pendant sept jours, Aaron et ses fils restent à l'entrée de la tente pour leur consécration (Lévitique 8, 33-35). « Le huitième jour, Moïse appela Aaron et ses fils » (9, 1). Ce jour-là, pour la première fois, ils présentent les offrandes. Le chapitre se termine ainsi : « la gloire de l'Éternel apparut à tout le peuple. Le feu sortit de devant l'Éternel […].

Tout le peuple le vit ; et ils poussèrent des cris de joie, et se jetèrent sur leur face ». Il y a eu sept jours de préparation, et au huitième, la gloire.

Ézéchiel décrit le même mouvement pour l'autel du temple qu'il voit en vision. Après sept jours d'expiation, « dès le huitième jour et dans la suite, les sacrificateurs offriront […] Et je vous serai favorable » (Ézéchiel 43, 27). Note les mots « et dans la suite » : aucun neuvième jour ne vient remplacer le huitième. Le huitième ouvre un temps qui dure.

L'Écriture compte aussi les vivants par huit. Dans l'arche, « un petit nombre de personnes, c'est-à-dire huit, furent sauvées à travers l'eau » (1 Pierre 3, 20). Pierre dit que Noé fut sauvé « lui huitième » (2 Pierre 2, 5). L'ancien monde disparaît sous les eaux, et huit personnes posent le pied sur une terre lavée.

Le jour où Jésus se lève

Le Nouveau Testament ne parle pas de « huitième jour » à propos de la résurrection. Il dit « le premier jour de la semaine » (Matthieu 28, 1 ; Jean 20, 1).

Mais le premier jour d'une semaine nouvelle est aussi le lendemain du septième. Si l'on compte depuis la première création, c'est le huitième jour.

Au chapitre 10, on a placé la résurrection à la sortie du sabbat, au moment où commence le premier jour de la semaine. C'est la nuit même où le Roi ne trouva pas le sommeil. Pendant le septième jour, Jésus reposait dans le tombeau : le sabbat de la première création s'achevait sur le corps du Fils. Puis, le sabbat passé, il se lève.

Le mot et la lettre

Huit se dit en hébreu *shemoneh*. Strong le rattache, avec prudence, à *shaman*, « être gras, abondant ». Il comprend le huit comme un surplus au-delà du sept parfait. De la même racine vient *shèmèn*, l'huile, celle de l'onction.

La huitième lettre de l'alphabet hébreu est ח (*heth*), qui vaut huit. On peut remarquer aussi que deux mots commencent en hébreu par ח : *hayyim*, la vie, et *hadash*, nouveau.

Cinq cents, c'est cinq fois cent.

Dans la lecture symbolique des nombres, on s'arrête souvent sur le chiffre de base, la centaine ne faisant qu'en amplifier la portée. Or dans l'Écriture, le cinq rappelle d'abord les cinq livres de la Loi, la Torah, ce que Dieu a mis par écrit.

Jésus dit que pas un seul trait de la Loi ne disparaîtra *« jusqu'à ce que tout soit arrivé » (*Matthieu 5, 18).

Le 13 Adar, jour du retour du Roi, est le jour où ce qui était écrit arrive. Ce jour-là, c'est la parole qui juge : *« la parole que j'ai annoncée, c'est elle qui le jugera au dernier jour »* (Jean 12, 48). Dans l'Apocalypse, l'épée qui frappe les nations sort de la bouche de celui qui revient (Apocalypse 19, 15). Les cinq cents représentent donc la Parole.

Les trois cents renvoient à un récit précis, celui de Gédéon. Gédéon a rassemblé trente-deux mille hommes contre Madian. Dieu lui dit : « Le peuple que tu as avec toi est trop nombreux pour que je livre Madian entre ses mains ; il pourrait en tirer gloire contre moi, et dire : C'est ma main qui m'a délivré » (Juges 7, 2). Il réduit l'armée à trois cents hommes.

Ils s'avancent avec des trompettes, des cruches et des flambeaux, et c'est l'ennemi qui tourne l'épée contre lui-même. Le nombre trois cents raconte donc une victoire qui ne vient pas de la force des hommes. Le prophète Zacharie résume cette leçon en une phrase : *« Ce n'est ni par la puissance ni par la force, mais c'est par mon esprit, dit l'Éternel des armées »* (Zacharie 4, 6).

On peut ajouter une remarque. En hébreu, chaque lettre a aussi une valeur de nombre. L'expression *rouah Elohim*, « l'Esprit de Dieu », s'écrit ר ו ח (214 = 8 + 6 + 200) et 5 + 30 + 1) א ל ה י ם + 10 + 40 = 86). Le total fait 300. Ce calcul, qu'on appelle une gématrie, ne constitue pas une preuve. C'est une rencontre de nombres. Je la garde seulement parce qu'elle dit la même chose que Gédéon et Zacharie : la victoire vient de l'Esprit de Dieu. Les trois cents représentent donc le Souffle.

Ce qui frappe est aussi ce qui crée

Cinq cents pour la Parole, trois cents pour le Souffle. Prises séparément, ces deux lectures restent fragiles. Placées ensemble, elles font apparaître une image que l'Écriture connaît bien.

Elle associe en effet la Parole et le Souffle de Dieu.

« Les cieux ont été faits par la parole de l'Éternel, et toute leur armée par le souffle de sa bouche » (Psaume 33, 6).

Voilà comment Dieu crée : il parle, et son souffle agit. Les deux sont déjà présents au commencement : *« l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux. Dieu dit : Que la lumière soit ! »* (Genèse 1, 2-3). Les mots hébreux traduits ici par « l'esprit de Dieu » sont justement *rouah Elohim*.

Ce qui sert à créer sert aussi à juger : *« Il frappera la terre de sa parole comme d'une verge, et du souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant »* (Ésaïe 11, 4). Paul reprend la même image. L'impie, dit-il, *« le Seigneur Jésus le détruira par le souffle de sa bouche »* (2 Thessaloniciens 2, 8).

La Parole et le Souffle peuvent encore rendre la vie. Dans la vallée des ossements, Dieu demande d'abord au prophète de parler aux os, puis d'appeler le souffle : *« Esprit, viens des quatre vents, souffle sur ces morts, et qu'ils revivent ! »* Le souffle entre en eux, et ils reprennent vie (Ézéchiel 37, 9-10).

Le mouvement est alors clair. Dieu parle et souffle pour créer, il parle et souffle pour juger, et il parle et souffle pour faire revivre.

Et l'essentiel est peut-être ceci. À Suse, l'ennemi vient d'être ôté, mais Dieu ne s'arrête pas à sa destruction. Après avoir jugé ce qui appartenait à l'ancien monde, il fait apparaître le nouveau.

Pour cela, le Roi n'a pas besoin d'autres instruments. La Parole et le Souffle qui ont jugé l'ancien monde sont ceux qui font naître le nouveau. Le dernier compte de Suse se referme sur ce qu'ils ont accompli, et ce qui vient ensuite n'est plus seulement la fin d'un ennemi : c'est le commencement d'un monde nouveau.

Le jour où le Roi retient les siens

La fête des Tentes dure sept jours. Puis : « Le huitième jour, vous aurez une sainte convocation […] ce sera une assemblée solennelle » (Lévitique 23, 36). L'hébreu dit *atsèrèt*, un mot qui vient de *atsar*, « retenir, arrêter ». C'est le jour où l'on reste.

Le livre des Nombres fixe les sacrifices de la fête. On offre treize taureaux le premier jour, douze le deuxième, et ainsi de suite jusqu'à sept, soit soixante-dix en tout (Nombres 29, 12-34). Au chapitre 14, on a vu que la tradition rattache ces soixante-dix taureaux aux soixante-dix nations (Soukka 55b). Le huitième jour, on n'offre plus qu'un seul taureau (Nombres 29, 36).

Une précision

À Suse, on compte huit cents morts. L'Évangile, lui, ouvre le huitième jour sur un tombeau vide.

Dans l'ombre, le nouveau commencement se mesure à ce qui est tombé : le compte des ennemis est clos, donc le repos peut venir. Dans la réalité, la nouvelle création ne naît pas d'abord de la mort de l'ennemi. Elle naît de la vie du Fils. Il est « le commencement, le premier-né d'entre les morts » (Colossiens 1, 18), celui qui dit: *« J'étais mort ; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles »* (Apocalypse 1, 18).

L'arche le disait déjà : le huit de Noé est un compte de vivants. Huit personnes sauvées, et non huit cents hommes tués. Esther ne pouvait dire que la moitié de l'histoire, la fin de l'ennemi. Il fallait l'Évangile pour dire l'autre moitié : le premier vivant de la nouvelle création est le Fils lui-même, sorti de la mort, et ceux qui sont à lui viennent après lui (1 Corinthiens 15, 20.23).

Garde-toi donc de te tromper d'espérance. Le jour qui vient ne se réjouira pas d'abord de ce qui aura disparu, mais de Celui qui demeure.

Vivre le huitième jour dans le septième

Paul écrit : « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. » Il n'écrit pas « il sera ». La nouvelle création a déjà commencé dans l'Épouse, avant que le monde soit renouvelé. L'Épouse vit le huitième jour au milieu d'une histoire qui compte encore ses jours.

Deux tentations la guettent.

La première consiste à vouloir réparer le septième jour : améliorer l'ancien, rendre Vashti présentable, faire de la vieille nature une nature acceptable. Paul ferme cette porte : *« Car ce n'est rien que d'être circoncis ou incirconcis ; ce qui est quelque chose, c'est d'être une nouvelle créature »* (Galates 6, 15). Dieu ne restaure pas le vieil homme. Il l'a mis en croix (chapitre 12) et il en crée un nouveau. L'effort n'en devient pas inutile, puisqu'Esther s'est préparée douze mois. Mais ce qu'on prépare, ce n'est pas le vieil homme : on « dépouille » l'un et l'on « revêt » l'autre, « l'homme nouveau, créé selon Dieu » (Éphésiens 4, 22-24).

La seconde tentation consiste à repousser le huitième jour à plus tard : vivre dans le sept avec une espérance réservée pour la fin.

Pourtant, l'Esprit qui fera toutes choses nouvelles habite déjà dans l'Épouse.

Le huitième jour de la fête ajoute une chose que l'on oublie facilement. Ce jour-là, le Roi ne demande pas d'abord aux siens de faire quelque chose. Il leur demande de rester. « Demeurez en moi, et je demeurerai en vous » (Jean 15, 4). Vashti s'en allait. Esther reste.

Le nombre sur lequel on ne bâtira pas

Tu rencontreras peut-être cette remarque : en grec, les lettres du nom de Jésus, Ἰησοῦς, additionnées, donnent 888. Le calcul est ancien. C'est une gématrie, rien de plus. Huit cents n'est pas 888, et je ne construis rien sur ce rapprochement. Je le signale pour que tu saches qu'il existe et qu'au final, ce 8 semble parfaitement accompli.

Chapitre 19

Le 15 Adar : le repos qui n'a pas de soir

« Il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus,
et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur,
car les premières choses ont disparu. »
Apocalypse 21, 4

« Ceux qui étaient à Suse, s'étant rassemblés le treizième jour
et le quatorzième jour, se reposèrent le quinzième,
et ils en firent un jour de festin et de joie » (Esther 9, 18).

Ce jour-là, le texte ne nomme aucun ennemi. Personne ne se rassemble pour combattre, personne ne tombe, il n'y a pas de compte des morts.

Pour la première fois depuis que le sort a été jeté devant Haman, onze mois plus tôt, un jour passe sans que la menace pèse sur le peuple.

Ce silence est le sujet du chapitre.

Le jour où personne ne tombe

Le verbe est le même le 14 et le 15. Les provinces « se reposèrent» le quatorzième jour. Suse « se reposa » le quinzième. Dans les deux cas, l'hébreu dit *nouah*. Ce n'est donc pas le mot qui distingue les deux repos. C'est ce qui les entoure.

Le 14, le repos des provinces côtoie encore un combat : à Suse, les Juifs se rassemblent de nouveau et trois cents hommes tombent. Le repos existe, mais il n'est pas encore partout, et il reste un dernier ennemi à vaincre.

Le 15, il n'y a plus de combat nulle part. Haman est mort depuis longtemps, ses fils sont tombés, le compte de Suse est clos. Il ne reste rien à vaincre.

Dans la lecture que suit ce livre, le 14 représente le règne de mille ans, ce repos réel au terme duquel l'ennemi est relâché pour une dernière révolte (Apocalypse 20, 7-9).

Le 15 représente ce qui vient après. L'Apocalypse le décrit en deux phrases : *« Et le diable, qui les séduisait, fut jeté dans l'étang de feu et de soufre »*, puis : *« Et la mort et le séjour des morts furent jetés dans l'étang de feu »*.

L'adversaire qui avait parlé dans le jardin disparaît, et la mort disparaît avec lui. Paul l'avait annoncé : *« Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort »* (1 Corinthiens 15, 26). Le 15 Adar est le premier jour où il n'y a plus d'ennemi du tout.

Le second après le Roi

Paul écrit aussi ce qui se passe à ce moment-là : *« Ensuite viendra la fin, quand il remettra le royaume à celui qui est Dieu et Père, après avoir détruit toute domination, toute autorité et toute puissance. […] Et lorsque toutes choses lui auront été soumises, alors le Fils lui-même sera soumis à celui qui lui a soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous »* (1 Corinthiens 15, 24.28).

Le livre d'Esther se termine sur une phrase qui ressemble à celle-ci : *« Car le Juif Mardochée était le premier après le roi Assuérus»* (10, 3). L'hébreu dit *mishneh la-mèlèkh*, « le second par rapport au roi ». Mardochée a reçu l'anneau, la maison, l'autorité. Il a vaincu l'ennemi, il a écrit l'édit de vie. Et quand tout est accompli, sa place est la même qu'au début : il se tient à côté du Roi, et le royaume reste celui du Roi.

Ce n'est pas un abaissement. Le même verset dit de Mardochée qu'il était *« aimé de la multitude de ses frères ; il rechercha le bien de son peuple et parla pour le bonheur de toute sa race ».* Le Fils ne garde pas le royaume pour lui. Il le remet au Père, et ceux qu'il a sauvés entrent avec lui dans ce don. *« Dieu tout en tous »* : il n'y a plus de partage entre le règne du Fils et celui du Père, plus de reste de l'ennemi dans aucun coin du royaume.

Les villes entourées d'une muraille

Le récit ne s'arrête pas à Suse. Il en tire une règle : les Juifs des villes ouvertes célèbrent le 14, ceux de Suse le 15. La tradition a précisé cette règle. Les villes entourées d'une muraille depuis le temps de Josué célèbrent Pourim le 15, comme Suse. Les autres le célèbrent le 14.

Pourquoi Josué ? Le Talmud de Jérusalem donne une raison, et cela relève de la tradition : Josué est le premier qui ait combattu Amalek. Au désert, pendant que Moïse tenait les mains levées sur la colline, c'est Josué qui affrontait Amalek dans la plaine (Exode 17, 9-13). Haman descend d'Agag, et Agag d'Amalek. La date de la fête rattache ainsi la dernière victoire à la première bataille. La guerre commencée sous Josué se termine au 15 Adar.

Il y a pourtant une chose étrange. Le jour du repos total appartient aux villes murées. À quoi servent des murs, s'il n'y a plus d'ennemi ?

Pendant le règne, les prophètes voient un peuple sans murailles. Zacharie annonce une Jérusalem « ville ouverte », que l'Éternel entoure lui-même comme « une muraille de feu » (Zacharie 2, 4). Ézéchiel voit Gog monter contre « un pays de villes ouvertes », un peuple qui habite « sans murailles » (Ézéchiel 38, 11). Le mot hébreu est le même qu'en Esther 9, 19 : *perazot*. Le 14 Adar est le jour des villes ouvertes.

La ville de la fin, elle, a une muraille : « Elle avait une grande et haute muraille. Elle avait douze portes » (Apocalypse 21, 12). Mais cette muraille ne défend plus rien : *« Ses portes ne se fermeront point le jour, car là il n'y aura point de nuit »* (21, 25). Les portes restent ouvertes, et pourtant « il n'entrera chez elle rien de souillé » (21, 27). Le mur ne sert plus à repousser une attaque. Il dit à qui appartient la ville, il marque ce qui est saint.

Ésaïe donne leur nom à ces murailles : *« On n'entendra plus parler de violence dans ton pays, ni de ravage et de ruine dans*

ton territoire ; tu donneras à tes murs le nom de salut, et à tes portes celui de gloire » (Ésaïe 60, 18).

Au 15 Adar, la muraille n'est plus une défense. Elle est le salut lui-même, devenu une demeure.

Trois quinzièmes jours

Le calendrier hébreu suit la lune, et chaque mois commence à la nouvelle lune. Le quinzième jour, la lune est pleine. Le psaume le chante : *« Sonnez de la trompette à la nouvelle lune, à la pleine lune, au jour de notre fête ! »* (Psaume 81, 4).

Trois grandes délivrances de l'Écriture tombent un quinzième jour.

Le 15 Nisan, Israël sort d'Égypte : *« Ils partirent de Ramsès le premier mois, le quinzième jour du premier mois. Le lendemain de la Pâque, les enfants d'Israël sortirent la main levée »* (Nombres 33, 3). C'est le premier jour de la fête des pains sans levain, un jour de « sainte convocation » où l'on ne fait aucune œuvre servile (Lévitique 23, 6-7). Dans la chronologie que suit ce livre, c'est aussi le grand sabbat de la Passion : Jésus est mort le 14, et le 15, l'Agneau repose dans le tombeau.

Jean précise : « car c'était un grand jour que ce sabbat » (Jean 19, 31). Le 15 Nisan est donc un repos dans la mort.

Le 15 Tishri commence la fête des Tentes : « Le quinzième jour de ce septième mois, ce sera la fête des tabernacles » (Lévitique 23, 34). Pendant sept jours, Israël habite sous des huttes en souvenir du désert, où Dieu l'avait fait habiter sous la tente (23, 42-43). Zacharie voit cette fête à la fin des temps : *« Tous ceux qui resteront de toutes les nations venues contre Jérusalem monteront chaque année pour se prosterner devant le roi, l'Éternel des armées, et pour célébrer la fête des tabernacles »* (Zacharie 14, 16).

Le 15 Adar, Suse se repose.

Ce sont trois quinzièmes jours, trois pleines lunes : la sortie de la servitude, la demeure sous la tente, le repos après le dernier combat. Jean les rassemble à la fin. *« Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ! Il habitera avec eux »* (Apocalypse 21, 3). Le mot grec pour tabernacle est *skènè*, la tente, la hutte de la fête. C'est le mot de l'Évangile : « Et la parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous » (Jean 1, 14), littéralement « elle a dressé sa tente parmi nous ».

Le repos du 15 Adar a la forme d'une fête des Tentes qui ne finit plus.

La tradition juive a vu dans la lune une image d'Israël, et cela relève de la tradition. Un midrash compte quinze générations d'Abraham à Salomon : la lune croît pendant quinze jours, et le royaume atteint sa plénitude avec Salomon. Tu peux vérifier le compte dans la généalogie de Matthieu (Matthieu 1, 2-6). Mais la lune n'a pas de lumière propre : même pleine, elle ne fait que renvoyer celle du soleil. Et Jean dit de la ville de la fin : « La ville n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour l'éclairer ; car la gloire de Dieu l'éclaire, et l'agneau est son flambeau » (Apocalypse 21, 23). Le quinzième jour est le plus haut qu'une lumière reflétée puisse atteindre. Dans la ville, on n'a plus besoin de reflet.

Le Nom qu'on n'écrit pas

En hébreu, les nombres s'écrivent avec des lettres.

Dix s'écrit י (*yod*), cinq s'écrit ה (*hé*).

On attendrait donc que quinze s'écrive יה. Or ces deux lettres forment *Yah*, l'abréviation du Nom de Dieu, celle qu'on entend dans *Allélou-Yah*.

Pour ne pas écrire le Nom, l'usage juif écrit quinze autrement : ט״ו, neuf et six.

Pense à ce que cela veut dire pour le livre d'Esther. On l'a vu dès l'introduction : c'est le livre où le Nom de Dieu n'apparaît jamais. Le nom même d'Esther évoque le verbe « cacher » : *« Et moi, je cacherai ma face en ce jour-là »* (Deutéronome 31, 18). Dieu agit dans tout le récit, mais sans se nommer. Et le jour du repos, le quinzième, porte un nombre qu'on écrit de façon à cacher le Nom.

Jusqu'au bout, l'ombre garde le Nom caché. L'Apocalypse, elle, le dévoile : *« Ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts »* (Apocalypse 22, 4). Le visage qui se cachait se laisse voir, et le Nom qu'on n'écrivait pas est inscrit sur les siens.

De la tristesse à la joie

Mardochée fixe la fête par écrit. Il demande aux Juifs de célébrer chaque année le 14 et le 15 Adar, « comme les jours où ils avaient obtenu du repos en se délivrant de leurs ennemis, et le mois où leur tristesse avait été changée en joie et leur désolation en jour de fête » (9, 21-22).

L'hébreu dit deux renversements : *yagon*, le chagrin, devenu *simhah*, la joie, et *evel*, le deuil, devenu *yom tov*, un jour bon.

On se souvient du cri du début. Quand l'édit de mort a été publié, Mardochée est sorti dans la ville et « poussa avec force des cris amers », et dans chaque province, il y eut « un grand deuil.

Le même mot *evel* revient ici, mais changé en fête.

Jean voit ce même renversement à la fin : « il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur ». Le deuil et le cri d'Esther 4 n'ont plus de place.

Les prophètes avaient un mot pour cette joie. Le soir de la victoire, Suse avait connu « la joie et l'allégresse », *simhah ve-sasson* (8, 16-17). C'est la paire d'Ésaïe : « Les rachetés de l'Éternel retourneront, ils iront à Sion avec chants de triomphe, et une joie éternelle couronnera leur tête ; l'allégresse et la joie s'approcheront, la douleur et les gémissements s'enfuiront » (Ésaïe 35, 10).

Jérémie ajoute un détail qui touche au cœur de ce livre. Il annonce qu'on entendra de nouveau dans Jérusalem dévastée « les cris de réjouissance et les cris d'allégresse, les chants du fiancé et les

chants de la fiancée » (Jérémie 33, 10-11). La joie et l'allégresse vont avec la voix de l'époux et de l'épouse. À Babylone, l'Apocalypse fait taire cette voix : « la voix de l'époux et de l'épouse ne sera plus entendue chez toi » (Apocalypse 18, 23). Dans la ville de la fin, elle se fait entendre de nouveau. Le repos du 15 est un repos de noces.

Mardochée ajoute un geste à la fête : on fera « des dons aux indigents » (9, 22). La joie du peuple délivré ne se garde pas, elle se partage, et elle va d'abord vers ceux qui n'ont rien.

Ces jours ne cesseront pas

« C'est pourquoi on appela ces jours Purim, du nom de pur ». Le *pour*, c'est le sort qu'Haman avait jeté pour fixer le jour de la mort. La fête porte le nom de l'instrument de l'ennemi. Ce qui devait désigner la date de la mort devient le nom de la joie.

Puis vient une promesse : *« Ces jours devaient être rappelés et célébrés de génération en génération […] et ces jours de Purim ne devaient jamais être abolis au milieu des Juifs, ni le souvenir s'en effacer parmi leurs descendants »* (9, 28). L'hébreu dit *ve-zikhram lo yasouf*, *« et leur souvenir ne cessera pas »*.

Le mot *zèkhèr*, le souvenir, a une histoire.

Après la bataille contre Amalek, Dieu avait dit à Moïse : *« j'effacerai la mémoire d'Amalek de dessous les cieux »* (Exode 17, 14). Moïse le répète avant d'entrer dans le pays : *« tu effaceras la mémoire d'Amalek »* (Deutéronome 25, 19). Le livre d'Esther fait se croiser les deux mémoires. Celle d'Amalek est effacée, celle de la délivrance ne cessera pas.

Une question se pose pourtant. Ésaïe dit de la nouvelle création : *« on ne se rappellera plus les choses passées »* (Ésaïe 65, 17). Comment le souvenir de Pourim pourrait-il durer, si les choses passées sont oubliées ?

L'Apocalypse répond. Dans la gloire, les rachetés chantent « le cantique de Moïse, le serviteur de Dieu, et le cantique de l'agneau » (Apocalypse 15, 3), le chant de la sortie d'Égypte. Ils chantent l'Agneau parce qu'il a été « immolé » et qu'il les a « rachetés » (5, 9).

Ce qui est oublié, c'est la douleur. Ce qui demeure, c'est le souvenir de la délivrance, et il devient un chant.

Entrer dès maintenant dans le repos

Ce repos n'est pas réservé à la fin. L'épître aux Hébreux emploie le présent :

*« Pour nous qui avons cru, nous entrons dans le repos » (*Hébreux 4, 3). Elle ajoute : *« Il y a donc un repos de sabbat réservé au peuple de Dieu. Car celui qui entre dans le repos de Dieu se repose de ses œuvres, comme Dieu s'est reposé des siennes »* (Hébreux 4, 9-10).

Se reposer de ses œuvres ne veut pas dire ne rien faire. Esther a travaillé : douze mois de préparation, trois jours de jeûne, deux festins, une parole risquée devant le Roi. Mais aucune de ces œuvres n'a produit la délivrance. Elle est entrée dans une victoire que le Roi et Mardochée lui donnaient. Le repos commence là : quand tu cesses de porter ce que tu n'as jamais été capable de porter.

« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous et recevez mes instructions, car je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez du repos pour vos âmes » (Matthieu 11, 28-29).

Il y a un joug, donc une œuvre, mais elle est portée avec lui.

C'est le rôle de l'Épouse dans le temps présent. Elle vit encore au milieu du 13 et du 14, avec leurs combats. Mais elle porte en elle un goût du 15. Elle sait comment l'histoire finit. Elle n'a pas besoin de la peur pour avancer.

Pense à cette femme qui dormit le quinze

Pense à une femme de Suse, le soir du 15 Adar.

Il y a onze mois, elle a entendu l'édit crié dans la ville. Depuis, elle connaît la date. Chaque matin, elle a regardé ses enfants en comptant les jours qui restaient. Même après le nouvel édit, même après la chute d'Haman, elle a gardé l'oreille tendue vers la porte. Le 13, on a combattu. Le 14, on a combattu encore, dans sa propre ville.

Le soir du 15, il n'y a plus rien à attendre. Pas de date, pas d'ennemi, pas de bruit à la porte. Elle se couche, et pour la première fois depuis onze mois, elle s'endort sans peur.

L'épître aux Hébreux parle de ceux qui étaient *« retenus toute leur vie dans la servitude par la crainte de la mort »* (Hébreux 2, 15). Le repos commence par la fin de cette crainte.

Avant même d'être un lieu, c'est un sommeil retrouvé. Le psalmiste le connaissait : *« Je me couche et je m'endors en paix, car toi seul, ô Éternel ! tu me donnes la sécurité dans ma demeure»* (Psaume 4, 9). Michée voit la même scène pour la fin : *« Ils habiteront chacun sous sa vigne et sous son figuier, et il n'y aura personne pour les troubler »* (Michée 4, 4).

Si tu vis encore avec une date dans le cœur, une menace que tu comptes chaque matin, sache que le Roi a déjà fixé l'autre date, celle où personne ne tombe. Tu peux t'endormir dès ce soir sur cette promesse.

Chapitre 20
De Vashti à Esther
La parole de l'Épouse

« Viens, je te montrerai l'épouse, la femme de l'agneau. »
Apocalypse 21, 9

Le livre d'Esther s'ouvrait sur une reine qui refuse de venir. Il se ferme sur une reine dont la parole devient loi pour tout le peuple.

« La reine Esther, fille d'Abihaïl, et le Juif Mardochée écrivirent
avec toute autorité, une seconde fois,
pour confirmer cette lettre sur les Pourim » Esther 9, 29

Trois versets plus loin, le récit d'Esther s'achève sur cette phrase: *« Ainsi l'ordre d'Esther confirma l'institution des Pourim, et cela fut écrit dans le livre »* (9, 32).

Entre la première scène et la dernière, une femme a appris à se tenir devant le Roi. C'est ce chemin que nous allons reprendre maintenant, en entier.

Trois fois la même parole

Le mot que Segond traduit ici par « l'ordre » est en hébreu *ma'amar*, *« ce qui est dit, la parole qui fait autorité »*. Il vient du verbe *amar*, « dire ». Il est rare : on ne le trouve que trois fois dans toute la Bible hébraïque, et les trois fois dans le livre d'Esther. Ces trois occurrences racontent à elles seules tout le livre.

La première fois, c'est Vashti. Après son refus, les conseillers demandent : *« Quelle loi faut-il appliquer à la reine Vashti, pour n'avoir point exécuté ce que le roi Assuérus lui a ordonné ? »* (1, 15). L'hébreu dit littéralement : *« parce qu'elle n'a pas fait la* ma'amar *du roi »*. La première femme du livre laisse tomber la parole d'autorité du Roi.

La deuxième fois, c'est Esther, encore cachée : *« Esther suivait les ordres de Mardochée, aussi fidèlement qu'à l'époque où elle était sous sa tutelle »* (2, 20). L'hébreu dit : *« Esther faisait la* ma'amar *de Mardochée »*. La jeune orpheline garde la parole d'autorité de celui qui l'a adoptée.

La troisième fois, c'est encore Esther, mais la parole est maintenant la sienne : *« la* ma'amar *d'Esther confirma l'institution des Pourim »* (9, 32).

Le livre tient donc en trois temps : la parole refusée, la parole gardée, puis la parole donnée. Vashti n'a pas fait ce que le Roi disait. Esther a fait ce que Mardochée disait. À la fin, ce qu'Esther dit fait loi et tout cela est basé sur la parole d'Autorité qui a été donné.

Ce n'est pas la même femme qui monte en grade. C'est le chemin même de l'Épouse : on ne parle avec autorité que si l'on a d'abord gardé la parole d'un autre. Jésus le disait ainsi : *« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui »* (Jean 14, 23).

Fabre d'Olivet découpe la racine *amar* en trois lettres. Il voit dans א le principe, la puissance première, dans מ la matrice qui reçoit et fait croître, et dans ר le mouvement propre, ce qui avance (je le cite de mémoire). La puissance est reçue, elle croît à l'intérieur, puis elle se met en mouvement. Cette découpe ne prouve rien, mais elle épouse le chemin que les trois *ma'amar* racontent.

Ce que le septième jour avait brisé

Reviens à la première scène. Le roi donne un festin de sept jours. Vashti donne le sien à part, « dans la maison royale ». Le septième jour, le roi l'appelle, et elle ne vient pas.

On a vu au chapitre 2 que la scène porte l'ombre du jardin. La femme se sépare de la parole du Roi, et l'unité se brise. La suite le confirme : le conseil propose de donner la dignité royale de Vashti « à une autre qui soit meilleure qu'elle ». C'est presque mot pour mot la sentence de Samuel à Saül : *« L'Éternel déchire aujourd'hui de dessus toi la royauté d'Israël, et il la donne à un autre, qui est meilleur que toi »* (1 Samuel 15, 28). Ce qui est refusé est donné à un autre.

Puis vient un décret étrange. Pour que l'exemple de Vashti ne se répande pas, le roi fait écrire dans toutes les provinces que « toutes les femmes rendront honneur à leurs maris » et que « tout homme soit le maître dans sa maison » (1, 20-22). C'est l'écho de la parole de la chute : *« tes désirs se porteront vers ton mari, mais il dominera sur toi »* (Genèse 3, 16). La rupture produit la domination.

Regarde maintenant le dernier décret du livre. Il est signé par une femme. Le livre qui commençait par une loi pour faire taire les femmes se termine par une loi qu'une femme écrit. Ce n'est pas une revanche. C'est la guérison de l'ordre brisé, que Paul décrit à l'autre bout : *« Maris, aimez vos femmes, comme Christ a aimé l'Église, et s'est livré lui-même pour elle »* (Éphésiens 5, 25). Le Roi ne domine pas l'Épouse : il lui confie sa propre autorité.

Le chemin, station après station

Entre ces deux reines, le livre a fait passer une jeune femme par toutes les étapes du chemin de l'Épouse.

D'abord, elle s'appelle Hadassa, le myrte. Elle est orpheline, sans père ni mère. C'est Israël avant la rencontre, une lignée sans abri au milieu des nations. Mardochée la recueille et « la prit pour fille». Paul dit la même chose du Fils : il est venu *« afin que nous reçussions l'adoption »* (Galates 4, 4-5).

Ensuite, elle est préparée. Douze mois de soins, la myrrhe, les aromates. Hégaï, l'eunuque qui garde les femmes et la prépare, figure l'Esprit, qui *« prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera »* (Jean 16, 14).

Quand vient son tour, Esther « ne demanda que ce qui fut désigné par Hégaï ». L'Épouse ne se pare pas selon son goût. Elle se laisse préparer. *« Il lui a été donné de se revêtir d'un fin lin »* (Apocalypse 19, 8).

Puis elle garde la parole. C'est le deuxième *ma'amar* : reine, elle obéit encore à Mardochée comme lorsqu'elle était enfant (2, 20).

Puis vient l'heure. L'édit de mort est publié. Esther pourrait se taire dans le palais. Elle jeûne trois jours et dit : « *si je dois périr, je périrai »*.

Le troisième jour, elle *« se revêtit de ses habits royaux »* et se tient debout devant le Roi. Le sceptre se tend. L'Épouse entre dans la mort avant d'entrer dans la grâce.

Puis elle nomme l'ennemi. Devant le Roi, elle ne frappe pas Haman, elle le désigne : *« L'oppresseur, l'ennemi, c'est Haman, ce méchant-là ! »*. Le jugement appartient au Roi. Le rôle de l'Épouse est de mettre l'ennemi en lumière.

Puis elle écrit avec Mardochée. Le Roi leur dit : *« Écrivez donc en faveur des Juifs comme il vous plaira, au nom du roi »*. L'édit de vie porte leurs deux voix.

Enfin, elle écrit *« avec toute autorité »*, et c'est sa parole qui scelle la fête.

La seconde moitié de ce chemin ne remplace pas la première. Esther ne cesse pas d'être la fille adoptée quand elle devient la reine qui écrit. Elle écrit justement parce qu'elle est restée la fille qui gardait la parole.

« Avec toute autorité »

En 9, 29, l'hébreu dit *et kol toqef*, *« avec toute force, toute autorité».* Segond traduit « d'une manière pressante », ce qui affaiblit le mot. Car *toqef* est rare, et il revient au verset suivant, dans la phrase qui résume le règne d'Assuérus : *« Tous les faits concernant sa puissance (*toqpo*) et ses exploits […] sont écrits dans le livre des Chroniques des rois de Médie et de Perse »* (10, 2).

Esther écrit donc avec le mot même qui désigne la puissance du Roi. Son autorité n'est pas une autre autorité que la sienne. C'est la puissance du Roi, confiée à l'Épouse.

Le texte prend soin de la nommer en entier : *« la reine Esther, fille d'Abihaïl ».*

C'est la deuxième fois qu'il donne son père, après le jour où elle est entrée chez le Roi. Abihaïl signifie « mon père est vaillance », de *hayil*, la force, la vertu. Le livre des Proverbes emploie ce mot pour la femme qu'il célèbre : *« Qui peut trouver une femme vaillante ? »* (Proverbes 31, 10).

Il dit d'elle : *« Elle ouvre la bouche avec sagesse, et des instructions aimables sont sur sa langue »* (31, 26), en hébreu *torat hèsèd*, une loi de bonté. La fille du père de la vaillance devient la femme vaillante, celle dont la bouche donne une loi de bonté.

Jésus a parlé de cette autorité à ses disciples. Quand les soixante-dix reviennent en disant que même les démons leur sont soumis, il répond : *« Voici, je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpents et les scorpions, et sur toute la puissance de l'ennemi ; et rien ne pourra vous nuire. Cependant, ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis ; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux »* (Luc 10, 19-20).

Note l'ordre de la phrase : « je vous ai donné ». L'autorité est reçue. Et la joie ne se trouve pas dans l'autorité, mais dans le nom écrit. On retrouvera ce livre dans un instant.

Des paroles de paix et de vérité

Les lettres partent dans les cent vingt-sept provinces. Elles contiennent, dit le texte, *divrei shalom ve-emet*, « des paroles de paix et de vérité ». Segond traduit « paix et fidélité », car *emet* recouvre les deux sens.

La première lettre du livre portant le nom des Juifs était l'édit de mort. La dernière porte la paix et la vérité.

Zacharie avait associé ces deux mots à la même transformation. On lui demandait s'il fallait continuer les jeûnes de deuil institués pendant l'exil. Il répond : *« Le jeûne du quatrième mois, le jeûne du cinquième, le jeûne du septième et le jeûne du dixième, se changeront pour la maison de Juda en jours d'allégresse et de joie, en fêtes de réjouissance. Mais aimez la vérité et la paix »* (Zacharie 8, 19). Les jeûnes deviennent des fêtes, et la consigne qui accompagne la fête est la vérité et la paix. C'est exactement ce que font les lettres d'Esther.

Paul donne ces deux mêmes mots à l'Épouse comme armure : *« ayez à vos reins la vérité pour ceinture […] mettez pour chaussure à vos pieds le zèle que donne l'Évangile de paix »* (Éphésiens 6, 14-15).

La parole de l'Épouse n'est ni flatteuse ni violente. Elle dit vrai, et elle apporte la paix.

Née du jeûne

Le verset suivant précise d'où vient la fête : les jours de Pourim sont établis « à l'occasion de leur jeûne et de leurs cris ». L'hébreu dit *divrei ha-tsomot ve-za'aqatam*, « les paroles des jeûnes et de leur cri ».

La reine qui écrit avec toute autorité n'oublie pas d'où vient cette autorité. Elle vient des trois jours où elle n'a ni mangé ni bu (4, 16), et du cri amer de Mardochée à la porte (4, 1). La fête ne se fonde pas sur le festin. Elle se fonde sur le jeûne qui l'a précédé.

Il en va de même pour l'Épouse. Son autorité ne vient pas de sa position. Elle vient de ce qu'elle a traversé. L'Apocalypse le dit des vainqueurs : « Ils l'ont vaincu à cause du sang de l'agneau et

à cause de la parole de leur témoignage, et ils n'ont pas aimé leur vie jusqu'à craindre la mort » (Apocalypse 12, 11).

Celui qui n'a pas dit « si je dois périr, je périrai » ne peut pas écrire « avec toute autorité ».

Écrit dans le livre

Le récit d'Esther se termine ainsi : « et cela fut écrit dans le livre» (9, 32).

Tout le long de l'histoire, un livre a tenu le compte. Au début, Mardochée sauve la vie du roi, et *« cela fut écrit dans le livre des Chroniques en présence du roi »*. Puis on l'oublie pendant des années. Une nuit, le roi ne trouve pas le sommeil, on lui lit ce livre, et le bien que Mardochée avait fait remonte au jour. Malachie parle d'un livre semblable : « un livre de souvenir fut écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Éternel » (Malachie 3, 16).

À la fin, c'est la parole d'Esther qui entre dans le livre. Ce que l'Épouse a dit est inscrit avec ce que le Roi a fait.

Jésus disait à ses disciples de se réjouir de ce que leurs noms sont « écrits dans les cieux ».

Jean voit la ville où *« il n'entrera […] que ceux qui sont écrits dans le livre de vie de l'agneau »* (Apocalypse 21, 27). L'histoire de l'Épouse s'achève là où elle a commencé, dans le livre du Roi.

Ce que l'Épouse fait, et ce qu'elle ne fait pas

Le chemin d'Esther permet de dire simplement ce qu'est le rôle de l'Épouse.

Elle écoute et garde la parole. Elle se laisse préparer. Elle entre devant le Roi, même au prix de sa vie, et elle intercède pour son peuple. Elle nomme l'ennemi au lieu de le frapper. Elle écrit avec celui qui l'a adoptée, puis elle parle avec l'autorité qu'il lui confie. Elle porte des paroles de paix et de vérité jusqu'aux extrémités du royaume.

Mais à chaque étape, une limite reste, et le livre ne la lève jamais.

Elle ne produit pas l'autorité : elle la reçoit. Sa *toqef* est celle du Roi. Elle n'invente pas la victoire : elle y entre. Haman est tombé

sur le bois qu'il avait dressé, et c'est Mardochée qui a repris le combat que Saül avait laissé inachevé.

Elle n'agit pas sans le Roi : elle agit parce qu'elle demeure auprès de lui. *« Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire »* (Jean 15, 5).

C'est très exactement l'inverse de Vashti. Vashti avait reçu une position, mais elle s'était séparée de la parole du Roi. Esther reçoit une position et apprend à demeurer dans la dépendance du Roi jusqu'à ce que la délivrance soit manifestée.

Cette dépendance n'est pas une petitesse. L'Écriture promet à l'Épouse un règne : *« si nous persévérons, nous régnerons aussi avec lui »* (2 Timothée 2, 12). Et à la dernière page : *« ils régneront aux siècles des siècles »* (Apocalypse 22, 5). Elle régnera parce qu'elle n'aura jamais cherché à régner sans lui.

Pense à cette femme qui n'était pas venue

Pense à Vashti.

Le livre ne dit pas ce qu'elle est devenue. Elle disparaît après le premier chapitre, et la tradition lui a inventé plusieurs fins. Le texte, lui, se tait.

Mais regarde ce que ce livre a montré. La femme qui a dit non au Roi et la femme qui lui dit oui ne sont pas d'espèces différentes. Paul l'écrit à l'Église *: « Vous étiez morts par vos offenses et par vos péchés […] Nous tous aussi, nous étions de leur nombre […] et nous étions par nature des enfants de colère. Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés, nous qui étions morts par nos offenses, nous a rendus à la vie avec Christ »* (Éphésiens 2, 1-5).

Chaque Esther a d'abord été une Vashti. L'Épouse est faite de femmes et d'hommes qui, un jour, n'étaient pas venus.

Ève non plus n'a pas été laissée sans parole. C'est devant elle que Dieu a annoncé la descendance qui écraserait la tête du serpent (Genèse 3, 15). Après la chute, Adam l'a appelée « mère de tous les vivants » (3, 20). Et Dieu les a revêtus lui-même (3, 21).

Si tu as été Vashti, si tu as un jour refusé de venir quand le Roi t'appelait, le livre ne se ferme pas sur toi. Tant que dure le temps de la grâce, le Roi appelle encore. Et ceux qui viennent ne reçoivent pas une place de second rang : ils reçoivent la couronne qu'on avait ôtée.

Vers la conclusion

Le chemin est parcouru, de la femme qui ne vient pas à l'Épouse qui demeure, de la parole refusée à la parole qui fait loi.

Il reste à regarder le livre d'un seul regard, du jardin où tout commence au repos où tout s'achève, et à voir ce que Dieu reconstruit là où la désobéissance avait brisé.

Annexe

Du 14 au 18 Nisan : l'œuvre accomplie, jour après jour

« Dieu l'a ressuscité, en le délivrant des liens de la mort, parce qu'il n'était pas possible qu'il fût retenu par elle. »
Actes 2, 24

Ce texte reprend un seul fil du livre : les jours de la Passion. On les a rencontrés dispersés entre plusieurs chapitres. On les rassemble ici pour poser trois questions : comment la mort a été vaincue, comment l'Épouse a été formée, et comment le repos est atteint jusqu'à sa plénitude.

Une précaution d'abord. L'Écriture dit beaucoup du jour de la croix et du matin de la résurrection. Elle dit très peu des trois jours qui les séparent. Ce que le Christ a fait au séjour des morts tient en quelques versets, et la plupart sont discutés.

Le 13 Nisan : la loi de mort est signée

Tout commence la veille.

Le 13 du premier mois, les secrétaires du roi écrivent l'édit d'Haman, *« au nom du roi Assuérus, et scellé avec l'anneau du roi»* (Esther 3, 12). Il ordonne de détruire, de tuer et de faire périr tous les Juifs, en un seul jour, onze mois plus tard.

Cet édit porte le sceau du Roi. Il est juste dans sa forme, mais l'ennemi l'a obtenu en accusant un peuple. C'est l'image de la loi quand le péché s'en empare : *« l'aiguillon de la mort, c'est le péché ; et la puissance du péché, c'est la loi »* (1 Corinthiens 15, 56). La loi est sainte, mais entre les mains de l'accusateur, elle devient une sentence de mort.

Le lendemain, c'est le jour où l'on immole l'agneau de la Pâque.

Le 14 Nisan : le jour de la croix

Le jour hébreu commence au coucher du soleil. Le 14 Nisan s'ouvre donc par un soir.

Ce soir-là, Jésus est à table avec ses disciples : *« J'ai désiré vivement manger cette Pâque avec vous, avant de souffrir ; car, je vous le dis, je ne la mangerai plus, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu »* (Luc 22, 15-16). Le repas de la fête est remis au royaume. Retiens cette phrase, on la retrouvera en Adar.

La nuit, il entre à Gethsémané. Le nom veut dire « pressoir à huile». Le premier chapitre d'Esther cache ce pressoir dans les noms des eunuques du roi, et c'est le chemin que Vashti refuse de prendre. Jésus, lui, le prend : *« Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux »* (Matthieu 26, 39).

Dans Esther, ce même jour est celui de la décision. Mardochée lui a fait dire : *« Qui sait si ce n'est pas pour un temps comme celui-ci que tu es parvenue à la royauté ? »* (4, 14). Elle répond par une phrase qui reprend le verbe même de l'édit, *avad*, « périr » : « si je dois périr, je périrai » (4, 16).

La sentence prononcée contre son peuple, elle la prend sur elle. Ce n'est pas encore la mort, c'est le consentement à la mort. L'Épouse commence à entrer dans la mort de son Seigneur.

Au matin, Jésus est livré, condamné, crucifié à la troisième heure. À la neuvième heure, il meurt. C'est l'heure où l'on immole les agneaux, « entre les deux soirs ». Voici ce que l'Écriture dit de ce qui s'accomplit ce jour-là.

La dette est clouée. Paul écrit que Dieu a *« effacé l'acte dont les ordonnances nous condamnaient et qui subsistait contre nous, et il l'a détruit en le clouant à la croix »* (Colossiens 2, 14). L'édit de mort n'est pas déchiré d'un geste : il est cloué sur le corps de celui qui le porte.

L'ennemi frappe sans savoir qui il frappe. Paul le dit : *« s'ils l'eussent connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire»* (1 Corinthiens 2, 8).

Le livre d'Esther raconte exactement cela. Haman a écrit la mort des Juifs sans savoir que la reine était juive, car « Esther ne fit connaître ni son peuple ni sa naissance ». Son édit atteint, sans qu'il le sache, la femme même du Roi.

Quand Esther se révèle, Haman est perdu.

Jésus prie le Psaume 22 : « Éli, Éli, lama sabachthani ? » (Matthieu 27, 46). Or la tradition juive met ce même psaume dans la bouche d'Esther. Selon le Talmud, elle l'a prononcé en traversant le palais pour aller vers le roi, et le titre du psaume, « la biche de l'aurore », désignerait Esther. Cela relève de la tradition. Le cri de la croix et la prière de la reine sont pourtant le même cri.

Le côté est ouvert. *« Un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau »* (Jean 19, 34). Pour comprendre ce verset, il faut revenir au jardin : *« l'Éternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit ; il prit une de ses côtes […]. L'Éternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme »* (Genèse 2, 21-22).

L'hébreu dit littéralement qu'il « bâtit » (*vayyiven*) la femme à partir du côté (*tsela*) de l'homme endormi. Paul appelle Jésus le dernier Adam (1 Corinthiens 15, 45). Le dernier Adam s'endort dans la mort, son côté est ouvert, et l'Épouse est bâtie.

Paul le confirme quand il parle du mariage : *« Christ a aimé l'Église, et s'est livré lui-même pour elle. […] Ce mystère est grand ; je dis cela par rapport à Christ et à l'Église »* (Éphésiens 5, 25.32).

L'œuvre est achevée. *« Tout est accompli. Et, baissant la tête, il rendit l'esprit »* (Jean 19, 30). Au commencement aussi, il y avait eu un achèvement : *« Dieu acheva au septième jour son œuvre, qu'il avait faite : et il se reposa au septième jour »* (Genèse 2, 2). Le Créateur avait achevé la création. Le Fils achève la rédemption.

Le voile est déchiré. Au moment de sa mort, *« le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas »* (Matthieu 27, 51). Dans Esther, une seconde loi de mort frappait quiconque entrait sans être appelé dans la cour intérieure du roi. Cette loi va tomber pour la reine.

Pour l'Épouse, elle tombe à la croix.

Le corps est descendu du bois avant le soir, parce que le lendemain est un grand jour de fête (Jean 19, 31). Il est déposé dans un tombeau neuf, dans un jardin (19, 41-42).

Les trois jours : le séjour des morts

Jésus avait annoncé : *« De même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'un grand poisson, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre »* (Matthieu 12, 40). Dans la chronologie que suit ce livre, il est enseveli avant le coucher du soleil le 14. Les trois nuits sont celles qui ouvrent les 15, 16 et 17, et les trois jours sont ces trois mêmes jours.

Que s'est-il passé pendant ce temps ? Voici ce que le texte dit, et il en dit peu.

Son âme n'a pas été abandonnée. Pierre cite le Psaume 16 le jour de la Pentecôte : le Christ *« ne serait pas abandonné dans le séjour des morts et […] sa chair ne verrait pas la corruption »* (Actes 2, 31). Et il donne la raison : *« il n'était pas possible qu'il fût retenu par elle »* (2, 24).

Il était dans le paradis.

Au brigand, Jésus avait dit sur la croix : « aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » (Luc 23, 43).

Jonas avait prié depuis le même lieu : *« Du sein du séjour des morts j'ai crié, et tu as entendu ma voix »* (Jonas 2, 3). Et encore: *« tu m'as fait remonter vivant de la fosse »* (2, 7).

Pierre écrit que le Christ, « mis à mort quant à la chair », a été *« rendu vivant quant à l'Esprit, dans lequel aussi il est allé prêcher aux esprits en prison »* (1 Pierre 3, 18-19).

Certains y voient une proclamation de victoire au séjour des morts entre la mort et la résurrection. D'autres, y voient le Christ qui parlait déjà par Noé avant le déluge. D'autres encore y voient une proclamation aux puissances déchues après la résurrection.

Paul écrit : *« Il est monté […] il est aussi descendu dans les régions inférieures de la terre »* (Éphésiens 4, 9). Pour certains, c'est la descente au séjour des morts. Pour d'autres, c'est l'incarnation, la descente du ciel sur la terre. Je ne tranche pas, car le texte ne tranche pas assez pour qu'on bâtisse dessus.

Ce qui est sûr, en revanche, c'est le résultat. *« Par la mort il anéantît celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable, et […] il délivrât tous ceux qui, par crainte de la mort, étaient toute leur vie retenus dans la servitude »* (Hébreux 2, 14).

Et le Ressuscité dit lui-même : *« J'étais mort ; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles. Je tiens les clefs de la mort et du séjour des morts »* (Apocalypse 1, 18). Celui qui entre au séjour des morts en ressort avec ses clefs.

Pourquoi la mort ne pouvait-elle pas le retenir ? Le nom hébreu du séjour des morts répond à sa façon.

Shéol se rattache, selon Strong, au verbe *sha'al*, « demander, réclamer ». Le séjour des morts est celui qui réclame sans fin : *« Il y a trois choses qui sont insatiables […] Le séjour des morts»* (Proverbes 30, 15-16). Il réclame ce qui lui revient, et ce qui lui revient, c'est le pécheur : *« le salaire du péché, c'est la mort »* (Romains 6, 23). Or il a réclamé quelqu'un sur qui il n'avait aucun droit. Jésus l'avait dit : *« le prince du monde vient. Il n'a rien en moi »* (Jean 14, 30).

La mort a avalé ce qu'elle ne pouvait pas garder, et elle s'est trouvée engloutie elle-même. Ésaïe l'avait annoncé : *« Il anéantit la mort pour toujours »,* littéralement *« il engloutit la mort »* (Ésaïe 25, 8). Paul reprend le mot : *« La mort a été engloutie dans la victoire »* (1 Corinthiens 15, 54).

Fabre d'Olivet découpe ainsi les lettres de *sha'al* : ש, le mouvement qui parcourt, א, la puissance, et ל, l'extension qui tire à soi. Une puissance qui tire tout à elle, voilà le Shéol. Au fond de cette puissance, il en rencontre une plus grande.

Sur la terre, pendant ce temps, les jours ont chacun un visage, et l'Écriture les a gardés.

Le 15 Nisan : le grand sabbat et le sceau

Le 15 est le premier jour de la fête des pains sans levain.

On y tient une « sainte convocation » et l'on ne fait « aucune œuvre servile » (Lévitique 23, 6-7). C'est le grand sabbat dont parle Jean (19, 31). C'est aussi le jour où l'on mange la Pâque.

Esther et son peuple, eux, ne mangent pas. Ils jeûnent. La tradition juive l'a remarqué : quand le texte dit que Mardochée « s'en alla» pour faire ce qu'Esther avait ordonné, le verbe *vaya'avor* peut aussi se lire « il passa outre ». Mais Jésus l'avait annoncé : « Les jours viendront où l'époux leur sera enlevé, et alors ils jeûneront» (Marc 2, 20). Le jour où l'Époux est au tombeau, l'Épouse ne mange pas la fête.

Ce même jour, « le lendemain, qui était le jour après la préparation », les chefs des prêtres vont trouver Pilate.

Ils obtiennent une garde, et ils *« s'assurèrent du sépulcre au moyen de la garde, après avoir scellé la pierre »* (Matthieu 27, 62-66). Le livre de Daniel avait déjà montré cette scène. Daniel est jeté dans la fosse aux lions, on roule une pierre sur l'ouverture, et le roi *« la scella de son anneau et de l'anneau de ses grands »* (Daniel 6, 17). Au matin, Daniel est vivant (6, 19-22).

Dans Esther aussi, il y avait un sceau : l'édit de mort scellé de l'anneau du roi. Les deux sceaux disent la même chose : ce que l'ennemi a scellé ne doit plus bouger. Les deux céderont.

Le 16 Nisan : le jour où l'on prépare

Le 16 est le seul jour ouvrable entre les deux sabbats. Marc rapporte que les femmes, « lorsque le sabbat fut passé », achetèrent des aromates (Marc 16, 1). Luc ajoute qu'elles « préparèrent des aromates et des parfums. Puis elles se reposèrent le jour du sabbat, selon la loi » (Luc 23, 56). Dans la chronologie de ce livre, elles achètent et préparent le vendredi 16, puis se reposent le sabbat du 17.

Esther, elle aussi, prépare. Quand elle paraîtra devant le Roi, elle l'invitera « au festin que je lui ai préparé ». Le festin a été préparé pendant le jeûne.

Pendant que l'Époux est au tombeau, l'Épouse prépare. Elle ne sait pas encore pour quoi. Les femmes préparent des aromates pour un mort, et ces aromates ne serviront jamais, car le corps ne sera plus là. Esther prépare un festin, et ce festin deviendra le lieu où l'ennemi sera démasqué. Ce que l'on prépare dans les jours de la mort n'est pas perdu : le Roi s'en sert pour ce qu'on n'imaginait pas. *« Les noces de l'agneau sont venues, et son épouse s'est préparée »* (Apocalypse 19, 7).

Le 17 Nisan : le repos du septième jour

Le 17 est le sabbat de la semaine. Les femmes se reposent « selon la loi ». Et le Fils repose dans le tombeau.

Au commencement, Dieu avait achevé son œuvre puis s'était reposé le septième jour. Le Fils a dit « Tout est accompli », et il se repose le septième jour. L'épître aux Hébreux fait ce lien : *« celui qui entre dans le repos de Dieu se repose de ses œuvres, comme Dieu s'est reposé des siennes » (Hébreux 4, 10).*

Le repos du tombeau n'est pas une défaite. C'est le repos de l'œuvre achevée. Le Créateur s'était reposé sur une création bonne. Le Rédempteur se repose sur une rédemption accomplie.

Ce même jour, le troisième du jeûne, « Esther mit ses vêtements royaux et se présenta dans la cour intérieure de la maison du roi». L'hébreu dit seulement : « elle se revêtit de royauté ». Le Roi la voit, et il tend le sceptre. La loi de mort de la cour intérieure ne la touche pas.

L'Épouse s'est tenue au plus près de la mort, et elle se relève revêtue. Paul l'écrit à l'Église : *« Dieu […] nous a rendus à la vie avec Christ […] il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes »* (Éphésiens 2, 4-6). Le mot « ensemble » revient trois fois. L'Épouse ne se relève pas après lui, comme une suite indépendante. Elle se relève en lui.

Le soir du 17, Esther reçoit le Roi et Haman à son premier festin.

Le 18 Nisan : la résurrection

Puis vient la nuit qui suit le sabbat, celle où commence le premier jour de la semaine. « Cette nuit-là, le roi ne put pas dormir ».

Il se fait lire le livre des Chroniques, et on y retrouve le bien que Mardochée avait fait des années plus tôt, et que personne n'avait récompensé.

C'est l'heure de la résurrection. Jean dit que Marie de Magdala vint au tombeau « de grand matin, comme il faisait encore obscur» (Jean 20, 1), et la pierre était déjà roulée. Le Roi ne dormait pas : il ouvrait le livre.

Au matin, Mardochée est revêtu du vêtement royal, monté sur le cheval du roi et promené sur la place de la ville. Et c'est Haman lui-même qui crie devant lui : « C'est ainsi que l'on fait à l'homme que le roi veut honorer ! ».

Paul dit du Christ qu'il a été *« déclaré Fils de Dieu avec puissance […] par sa résurrection d'entre les morts »* (Romains 1, 4). Et ailleurs : « Dieu l'a souverainement élevé […] afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse » (Philippiens 2, 9-10). L'ennemi lui-même proclame l'honneur de celui qu'il voulait pendre.

Ce jour est aussi celui des prémices. La Loi ordonnait d'agiter la première gerbe de la moisson devant l'Éternel « le lendemain du sabbat » (Lévitique 23, 11).

Le soir du même jour, au second festin, Esther nomme l'ennemi, et Haman est pendu sur le bois qu'il avait dressé pour Mardochée. Le jour où l'on honore Mardochée est aussi le jour où tombe Haman. La victoire a été remportée à la croix, et elle est montrée au grand jour à la résurrection : *« il a dépouillé les dominations et les autorités, et les a livrées publiquement en spectacle, en triomphant d'elles par la croix »* (Colossiens 2, 15). *« Il a été livré pour nos offenses, et il est ressuscité pour notre justification »* (Romains 4, 25).

Trois fils noués

Reprenons maintenant les trois questions.

Comment la mort a-t-elle été vaincue ?

Elle a d'abord reçu une loi, scellée du sceau du Roi, le 13.

Le 14, elle a frappé celui qui était caché, et la sentence a été clouée sur lui.

Du 15 au 17, elle a voulu le garder, mais elle n'en avait pas le droit, car le séjour des morts ne réclame que le pécheur, et il n'y avait rien en lui.

Le 18, il est sorti avec ses clefs.

Mais l'histoire ne s'arrête pas en Nisan. Paul donne l'ordre complet : *« chacun en son rang. Christ comme prémices, puis ceux qui appartiennent à Christ, lors de son avènement. Ensuite viendra la fin »* (1 Corinthiens 15, 23-24). La mort est vaincue pour le Christ en Nisan. Elle est engloutie pour l'Épouse au retour, le 13 Adar. Elle est jetée dans l'étang de feu à la fin, le 15 Adar (Apocalypse 20, 14).

Comment l'Épouse a-t-elle été formée ?

Le 14, elle est bâtie du côté ouvert du dernier Adam endormi, et elle consent à périr.

Du 15 au 17, elle est ensevelie avec lui : c'est le jeûne. *« Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême en sa mort, afin que, comme Christ est ressuscité des morts […] de même nous aussi nous marchions en nouveauté de vie »* (Romains 6, 4).

Le 16, elle prépare sans savoir.

Le 17, elle se relève revêtue de royauté, et le sceptre se tend.

Le 18, elle entend son nom et reçoit sa mission. On verra cela plus bas avec Marie de Magdala.

Comment le repos est-il atteint ?

En quatre temps.

Il y a d'abord le repos de l'œuvre achevée, celui du Fils dans le tombeau le septième jour.

Puis le repos où l'on entre par la foi : « Pour nous qui avons cru, nous entrons dans le repos » (Hébreux 4, 3).

Puis le repos du règne, quand les provinces se reposent le 14 Adar, même si un dernier combat doit encore avoir lieu.

Enfin le repos total du 15 Adar, après lequel aucun ennemi n'est plus nommé.

Chaque repos repose sur le précédent. Aucun n'existerait sans le premier, celui du tombeau.

Le miroir de Nisan et d'Adar

Le livre d'Esther place deux séries de dates face à face, à onze mois de distance.

Le 13 Nisan, la loi de mort est écrite. Le 13 Adar, jour qu'elle avait fixé, tout se retourne : « ce fut le contraire qui arriva ». C'est le retour du Roi.

Le 14 Nisan, l'Agneau meurt. Le 14 Adar, les provinces se reposent et font festin, pendant que Suse livre le dernier combat. C'est le règne.

Le 15 Nisan, l'Agneau repose dans le tombeau, au grand sabbat de la fête. Le 15 Adar, Suse se repose sans plus aucun ennemi. C'est la plénitude.

Ce que Nisan a semé dans le corps du Christ, Adar le récolte dans toute la création. Le repos du 15 Nisan était un repos dans la mort. Celui du 15 Adar est un repos dans la vie.

Une phrase fait le pont entre les deux mois. Le soir du 14 Nisan, Jésus avait dit qu'il ne mangerait plus la Pâque « jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu ».

Esther et son peuple ont jeûné au lieu de manger la fête. En Adar, la fête est instituée « à l'occasion de leur jeûne et de leurs cris », et elle devient un festin. Le repas remis en Nisan est servi en Adar: *« Heureux ceux qui sont appelés au festin de noces de l'agneau !»* (Apocalypse 19, 9).

Marie de Magdala.

Le 14, elle était au pied de la croix (Jean 19, 25). Elle a vu où l'on mettait le corps.

Le 15, elle a dû rester chez elle à cause du grand sabbat.

Le 16, elle est allée acheter des aromates pour un mort.

Le 17, elle s'est reposée, selon la loi, avec ses parfums prêts.

Le 18, avant le jour, elle vient au tombeau. Il est vide. Elle pleure dehors. Quelqu'un lui demande : *« Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? »* Elle croit que c'est le jardinier. Alors il dit son nom : *« Marie ! »* (Jean 20, 15-16).

Regarde où se passe la scène : dans un jardin.

Tout avait commencé dans un jardin, où la femme s'était détournée de la parole. Le livre d'Esther s'ouvre lui aussi dans le jardin du palais. Au jardin de la résurrection, une femme entend son nom et se retourne.

Le Cantique des cantiques avait chanté cette scène : *« Sur ma couche, pendant les nuits, j'ai cherché celui que mon cœur aime […] je l'ai trouvé. Je l'ai saisi, et je ne l'ai point lâché »* (Cantique 3, 1.4). Marie veut le saisir. Jésus lui dit : *« Ne me touche pas »* (Jean 20, 17), ce qui veut dire : *« ne me retiens pas ».*

Puis il ajoute : *« Mais va trouver mes frères, et dis-leur que je monte vers mon Père et votre Père. »* Et elle va annoncer : *« J'ai vu le Seigneur » (20, 18).*

Elle était venue embaumer un mort. Elle repart envoyée par le Vivant. En une seule matinée, elle a fait tout le chemin du livre : la femme qui pleure hors du jardin devient la première à porter la parole du Roi.

Si tu as acheté des aromates pour ce que tu croyais mort, une espérance, une promesse, une part de toi-même, ne les jette pas. Va au tombeau. Le Roi ne dormait pas cette nuit-là.

Conclusion

De la séparation au repos

« C'était l'ombre des choses à venir,
mais le corps est en Christ.»
Colossiens 2, 17

Le livre d'Esther s'ouvre dans un jardin. Le roi donne un festin de sept jours « dans la cour du jardin du palais », il appelle la reine, et la reine ne vient pas.

Il se ferme sur un repos où plus aucun ennemi n'est nommé, et sur la parole d'une reine que l'on inscrit dans le livre.

Entre les deux, toute une histoire se déroule : une séparation, un choix, une préparation, une mort acceptée, un relèvement, une autorité confiée, une proclamation, une victoire. Nous l'avons parcourue verset après verset. Il reste à la regarder d'un seul regard.

Le livre où Dieu se cache

Le nom de Dieu n'apparaît nulle part dans le livre d'Esther. Aucun prophète ne parle, aucun miracle ne se voit, aucun ange n'apparaît dans le texte.

Pourtant, rien n'y arrive par hasard. Un roi ne trouve pas le sommeil la nuit même où il le fallait. Un livre s'ouvre à la bonne page. Un sort jeté pour fixer la mort désigne en réalité le jour du renversement. *« On jette le sort dans le pan de la robe, mais toute décision vient de l'Éternel »* (Proverbes 16, 33). Les sages juifs ont trouvé Esther dans la Torah à l'endroit où Dieu dit : *« je cacherai ma face »* (Deutéronome 31, 18). Ésaïe l'avait déjà dit : *« Mais tu es un Dieu qui te caches »* (Ésaïe 45, 15).

C'est peut-être le premier enseignement du livre, et le plus utile pour ta vie. La plupart du temps, Dieu agit comme dans Esther : sans se nommer, à travers des nuits sans sommeil, des retards, des portes qu'on croyait fermées. Quand tu ne vois pas sa main, cela ne veut pas dire qu'elle est absente. *« Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu »* (Romains 8, 28), même celles qui ne portent pas son nom.

L'ombre et le corps

Ce livre a lu Esther comme une ombre. Paul emploie ce mot pour les fêtes et les sabbats de l'ancienne alliance : *« c'était l'ombre des choses à venir, mais le corps est en Christ ».* L'épître aux Hébreux dit de la Loi qu'elle possède *« une ombre des biens à venir, et non l'exacte représentation des choses »* (Hébreux 10, 1).

Une ombre a la forme du corps qui la projette, mais elle n'en a ni l'épaisseur ni la couleur. Nous avons donc toujours séparé trois choses : ce que dit le texte, ce que dit la tradition, et ce que nous y lisons. Le Roi dort, alors que Celui qui garde Israël ne dort pas. Mardochée ne monte pas sur le bois, alors que Jésus y est monté. La fête revient chaque année et s'achève au coucher du soleil, alors que le repos véritable n'a pas de soir. Esther épouse le Roi, alors que c'est Mardochée qui figure Jésus.

Ces boiteries ne sont pas des échecs de la lecture. Elles montrent que la réalité est plus grande que son image.

Souviens-toi de Jacob. Il a lutté toute une nuit au gué du Jabbok, et au matin il dit : *« J'ai vu Dieu face à face, et mon âme a été sauvée ».*

Le texte ajoute aussitôt : *« Le soleil se levait, lorsqu'il passa Penuel. Jacob boitait de la hanche »* (Genèse 32, 30-31). Celui qui boite est celui qui a rencontré Dieu. Si l'ombre boite, c'est qu'elle a touché le corps.

Paul promet la fin de toutes les ombres : *« Aujourd'hui nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face »* (1 Corinthiens 13, 12).

Le chemin parcouru

Revoyons ce chemin d'un seul tenant.

Au commencement, une femme est appelée à se tenir devant le Roi, et elle ne vient pas. Vashti porte l'ombre d'Ève : la première unité brisée dans le jardin, puis un décret de domination qui pèse sur toutes les maisons.

Puis paraît une orpheline, Hadassa, le myrte. Elle porte Israël, issu d'Abraham, préservé dans l'exil, sans père ni mère au milieu des nations. Mardochée vient vers elle et la prend pour fille, comme Jésus vient vers les siens. L'Esprit la prépare, Hégaï la pare de myrrhe et d'aromates, et elle ne demande rien d'autre que ce qu'on lui désigne.

Puis l'ennemi s'élève. Haman est Agaguite, de la lignée du roi que Saül avait épargné. Le combat contre Amalek n'avait jamais été achevé. Haman obtient l'anneau du Roi et fait sceller une loi de mort le 13 Nisan, la veille du jour de l'Agneau.

Alors Esther entre dans la mort avec son Seigneur. Elle jeûne trois jours et trois nuits, la Pâque n'est pas mangée, et elle dit : « si je dois périr, je périrai ». Le troisième jour, revêtue de royauté, elle se tient debout devant le Roi, et le sceptre se tend vers elle. Une nuit sans sommeil, le livre se rouvre. Au matin, Mardochée est revêtu du vêtement royal, et l'ennemi lui-même crie son honneur devant lui. Le soir, Haman tombe sur le bois qu'il avait dressé.

Mardochée entre devant le Roi et reçoit l'anneau. Un nouvel édit part dans toutes les langues, vers toutes les provinces, depuis l'Inde jusqu'à l'Éthiopie. Il ne révoque pas le premier, il le dépasse. Puis vient un long temps où le texte se tait : le temps de la grâce, où les nations se joignent au peuple.

Le jour fixé arrive enfin. Le 13 Adar, tout se retourne, et c'est le retour du Roi. Le 14, les provinces se reposent pendant que Suse livre le dernier combat : c'est le règne, puis l'ultime révolte.

Le compte se clôt sur huit cents, au seuil du huitième jour.

Le 15, Suse se repose, et plus aucun ennemi n'est nommé.

Enfin, l'Épouse parle. La fille qui gardait la parole de Mardochée écrit maintenant « avec toute autorité », et sa parole est inscrite dans le livre.

Ce que l'homme ne pouvait pas achever

Une ligne traverse tout le livre : la délivrance ne vient jamais de l'homme.

Saül avait reçu l'ordre de vaincre Amalek. Il épargna Agag et garda « ce qu'il y avait de meilleur » (1 Samuel 15, 9). L'homme ne peut pas achever ce combat. Ce n'est pas faute de force, mais parce qu'il garde toujours quelque chose de l'ennemi. Paul le dit de la Loi : elle était *« sans force à cause de la chair »* (Romains 8, 3).

Il fallait qu'un autre Benjaminite reprenne le combat de Saül. Mardochée le mène à son terme, et le peuple, cette fois, *« ne mit pas la main au pillage »*. Rien de l'ennemi n'est gardé.

Sur la croix, un seul mot ferme l'arc ouvert au temps de Saül : *« Tout est accompli »* (Jean 19, 30).

Ce que l'Épouse devient

Un mot hébreu rare, *ma'amar*, « la parole qui fait autorité », raconte à lui seul le chemin de l'Épouse. Vashti n'exécute pas la parole du Roi. Esther garde la parole de Mardochée. À la fin, la parole d'Esther fait loi.

L'Épouse ne produit pas l'autorité : elle la reçoit. Elle n'invente pas la victoire : elle y entre. Elle n'agit pas sans le Roi : elle agit parce qu'elle demeure auprès de lui. C'est pour cela qu'elle régnera.

Le royaume du Roi

Le dernier chapitre d'Esther tient en trois versets. Le premier dit ceci : *« Le roi Assuérus imposa un tribut au pays et aux îles de la mer »*. Le règne s'étend jusqu'aux rivages les plus lointains.

Le psaume du roi messianique annonçait la même chose : *« Il dominera d'une mer à l'autre […]. Les rois de Tarsis et des îles*

paieront des tributs […]. Tous les rois se prosterneront devant lui » (Psaume 72, 8.10-11).

Jean le voit accompli dans la ville de la fin : *« les rois de la terre y apporteront leur gloire »* (Apocalypse 21, 24).

Le deuxième verset renvoie à un autre livre : tout cela est « écrit dans le livre des Chroniques des rois de Médie et de Perse ». Le livre d'Esther se termine en disant qu'il ne contient pas tout. L'Évangile se termine de la même façon : *« Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses ; si on les écrivait en détail, je ne pense pas que le monde même pût contenir les livres qu'on écrirait »* (Jean 21, 25). Et au-delà de tous les livres, il y en a un dernier, celui où sont écrits les noms de ceux qui entrent dans la ville, *« le livre de vie de l'agneau »* (Apocalypse 21, 27).

Ce qui avait été séparé est réuni

Au commencement, l'homme et la femme devaient devenir *« une seule chair »* (Genèse 2, 24). Le livre d'Esther s'ouvre sur l'image inverse : un roi et une reine qui festoient dans deux maisons séparées.

Paul reprend la phrase de la Genèse et la retourne vers sa vraie destination : *« C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et les deux deviendront une seule chair. Ce mystère est grand ; je dis cela par rapport à Christ et à l'Église »* (Éphésiens 5, 31-32).

Et Jean voit la fin du chemin : *« Et je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, préparée comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis du trône une forte voix qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ! »* (Apocalypse 21, 2-3).

Le Dieu qui se cachait dans tout le livre d'Esther ne se cache plus: *« Ils verront sa face »* (Apocalypse 22, 4). Paul l'avait promis : *« votre vie est cachée avec Christ en Dieu. Quand Christ, votre vie, paraîtra, alors vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire »* (Colossiens 3, 3-4).

Ce qui était caché paraît, ce qui était séparé est réuni, ce qui était perdu est rendu. L'ennemi est ôté pour toujours, et le repos demeure.

Et toi

Ce livre n'a pas été écrit pour qu'on admire une histoire ancienne. Chacune des femmes qu'il met en scène porte un moment du chemin, et ce chemin peut être le tien.

Peut-être es-tu Vashti. Tu as entendu l'appel, et tu n'es pas venu. Souviens-toi alors que toute Esther a d'abord été une Vashti, et que le Roi appelle encore.

Peut-être es-tu Hadassa, orpheline au milieu des nations, sans savoir encore que quelqu'un vient te prendre pour fille.

Peut-être es-tu au milieu des douze mois. On te prépare, et tu ne comprends pas encore pourquoi la myrrhe est amère.

Peut-être es-tu au troisième jour du jeûne, devant la porte de la cour intérieure, avec une loi de mort sur toi et le cœur qui bat.

Peut-être as-tu déjà vu le sceptre se tendre, et le Roi t'appelle maintenant à parler avec son autorité.

Où que tu en sois, Mardochée te dit la même phrase qu'à Esther : *« Qui sait si ce n'est pas pour un temps comme celui-ci que tu es parvenue à la royauté ? »*.

Et Paul y ajoute la réponse : *« voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut »* (2 Corinthiens 6, 2).

Au commencement de l'histoire, il est dit que Mardochée « élevait» Hadassa (2, 7). L'hébreu dit *omèn* : celui qui porte, qui nourrit, qui fait grandir. Le mot vient de la racine *aman*, celle de la fidélité, celle de l'*Amen*. Celui qui a pris l'orpheline et l'a fait grandir est celui qui est fidèle jusqu'au bout.

C'est pourquoi la dernière parole de l'Épouse ne peut être qu'un appel, et la réponse du Roi une promesse :

« Et l'Esprit et l'épouse disent : Viens. […]
Celui qui atteste ces choses dit : Oui, je viens bientôt. Amen !
Viens, Seigneur Jésus ! »
Apocalypse 22, 17.20